LA TABLE RONDE

NOVEMBRE 1951

SOMMAIRE

BLAISE CENDRARS :
Caramurù 9

PAULE RÉGNIER :
Journal 30

RAYMOND ARON
De la trahison 48

JACQUES LAURENT :
Instruction de Jean Anouilh 70

HENRY DE MONTHERLANT :
Notes de jadis 98

ELISABETH BOWEN :
Réduction 109

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

GILBERT SIGAUX : Le poids de la guerre 122

PHILIPPE VERDIER : *L'histoire, un essai d'interprétation,* de A.-J. TOYNBEE 130

LOUISE DE VILMORIN : *Fils de Réjane,* de JACQUES POREL 137

LES ROMANS :

CLAUDE ELSEN : Une seule chair 139

MICHEL BRASPART : Ni espoir, ni peur 142

PÉRIODIQUES

FÉLICIEN MARCEAU : De trop pour faire un monde.. 144
JACQUES TOURNIER : Enfants plus ou moins terribles. 147
GEORGES PIROUÉ : Aspects de la guerre............ 150
JEAN-BERNARD RAIMOND : Les romans de la nuit.. 152
WALTER ORLANDO : Le poison de la vérité......... 155

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

HENRI CLOUARD : Aspects français................ 158

LES LETTRES ALLEMANDES :

MARCEL SCHNEIDER : Sous les auspices du serpent blanc.. 161

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Les emmurés........................ 166
ANDRÉ FRAIGNEAU : Portraits aux feux de la rampe. 170

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Anouilh qui n'oublie rien...... 172

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Adolphe Boschot ou le romancier malgré lui.. 174
MARCEL SCHNEIDER : De Hoggarth à Strawinski.... 176

LES BEAUX-ARTS :

BERNARD DORIVAL : Reynold Arnould et la fresque. 179

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Spectacles de Danse....... 181

CARAMURÙ

L'amiral de la flotte, le Portugais Pedro Alvarez Cabral, s'était embarqué à Lisbonne pour se rendre dans les Grandes Indes. Des vents contraires le portèrent vers l'ouest et le Brésil fut découvert. C'était en l'an 1500, le 21 avril (?).

Le premier jour, au sommet d'un promontoire où il y avait une aldée d'Indiens tapageurs, on dressa une croix pour faire hommage de cette terre nouvelle, la terre de la Vraie-Croix *(Vera-Cruz)*, au Christ Rédempteur du monde *(ao Cristo Redemptor do Mundo, Senhor do Ceo et da Terra)* selon le vœu de Don Manuel le Fortuné (en 1935, c'est pour rappeler le vœu royal et aussi pour bien marquer la permanence de cette dédicace devenue une tradition historique et réaffirmer la mission pacifique du Brésil dans le monde que le gouvernement positiviste du Brésil moderne a fait ériger la croix monumentale du Corcovado dédiée au Christ-Roi *ao Cristo Rey*), le grand aumônier de la flotte célébrant une messe en plein air et l'amiral en uniforme de gala, la lui servant dévotement, selon le cérémonial d'usage, les équipages et les soldats de fortune faisant cercle, la mèche allumée, et tout le monde descendu à terre processionnant cierges en main, entonnant les psaumes d'action de grâces, tombant à genoux pour répondre aux oraisons et chanter les litanies de la vieille terre du Portugal, les Pères Jésuites et les moinillons, les *fidalgos* et les officiers, les nobles en disgrâce à la cour sinon bannis de la Métropole et les cadets de famille désargentés ou criblés de dettes, les petits artisans et les paysans *do Reino*, du royaume, composant l'expédition, et le dernier jour, après une relâche beaucoup trop longue et qui n'en finissait pas mais avait permis aux nefs retardataires de rallier la flotte et à l'amiral inquiet et impatient d'envoyer son

monde à terre, de le mettre à l'ouvrage, d'aller abattre des arbres, récupérer des vergues et des mâts de rechange, réparer les avaries des navires qui avaient beaucoup fatigué dans le mauvais temps, construire un camp entouré d'une palissade et d'un fossé extérieur, se ravitailler, débarquer les nombreux malades très éprouvés par la dure traversée et qui souffraient d'une fièvre putride ou scorbut et que les fruits étranges, souvent d'une drôle de saveur pharmaceutique ou merveilleux de forme, de couleur et de goût de cette terre tropicale désaltéraient et réconfortaient, sans rien dire des baumes qui venaient du fin fond des bois, et, les pauvres âmes dolentes, se croyaient au Paradis mais aussi en Enfer, les pauvres gens convalescents, quand les sauvages, que l'on disait anthropophages, leur déléguaient leurs femmes et leurs filles, des donzelles affriolantes, des espèces de sorcières nues qui les fascinaient et tout à la fois leur faisaient peur à cause de leurs tatouages bizarres, à cause de leur manque absolu de vergogne qui n'était ni innocence ni provocation ni exhibitionnisme mais de la bestialité pure, à cause de leur odeur abominable (comme les serpents constricteurs, dès qu'elles ouvraient leur gueule aux dents limées et affûtées, leur panse pleine exhalait l'haleine des lentes digestions), à cause de leurs façons équivoques de vous entreprendre en versant d'abondantes larmes, pleurant en chœur glapissantes, poussant des hurlements de loups-garous, ignorant le baiser pour mordre, vous broyant les côtes d'une étreinte tellement leurs bras étaient musclés et fortes et adroites ces femmes peaux-rouges rompues aux combats, au corps à corps, et bien peu de Portugais s'y laissaient prendre, pas plus les matelots en corvée que les soldats qui les accompagnaient en armes ne s'y risquaient tellement le danger était partout présent d'être saigné dans le sous-bois ou dévoré la nuit, et encore en état de péché mortel !... le dernier jour, donc, on éleva un *perdao*, une pierre taillée aux armes du Portugal comme les navigateurs lusitaniens avaient coutume de faire dans tous les pays d'oultre-mer où ils abordaient pour la première fois et pour bien marquer qu'ils avaient pris possession du pays nouveau au nom de leur roi, et à cause des païens tapageurs, tous les jours plus remuants, voire belliqueux, et qui plus d'une fois

étaient venus braver les équipages à l'aiguade et manifester autour des chantiers et même du camp, maniant arcs et sagaies, brandissant massues et casse-tête, on avait construit ce cairn un peu au large de la plage et bien en vue sur un récif (celui-là même qui est enrobé aujourd'hui dans le môle en béton armé où viennent s'amarrer les vapeurs qui font escale à Recife, l'ancrage du vieux port de Pernambouc n'était pas trop sain jusque-là à cause d'un courant sous-marin qui déportait justement sur ce récif signalé par le *perdao* de Cabral et qui a donné son nom de Recife au grand port moderne), et la flotte appareilla, cinglant vers les Indes. Tout le monde était sur le pont, tout le monde était massé à tribord au point d'ajouter à la gîte des navires due au vent de traite et au roulis, personne ne voulant perdre de vue cette terre décevante... cette terre nostalgique... et quand on louvoyait pour doubler un cap et remonter dans le vent, la manœuvre devenait délicate à cause de cette cohue d'hommes qui se précipitaient d'un bord sur l'autre bord pour ne pas perdre des yeux la terre mystérieuse qu'ils avaient découverte... et qui déjà s'estompait... l'Enfer... le Paradis...

Cent ans plus tard le littoral du Brésil était jalonné d'établissements portugais, devenus dès la fin du XVIe siècle le siège des capitaineries qui ont donné leur nom aux différentes provinces de la colonie et qui sont aujourd'hui du nord au sud les grands ports prospères de cet immense pays et les capitales principales des États-Unis du Brésil :

San Vicente, le premier en date de ces établissements, fondé par Martin Affonso de Souza en 1532, éclipsé aujourd'hui par Santos, le port spécialement équipé pour l'embarquement du café de Sao Paulo.

Olinda, établissement fondé par Duarte Coelho en 1536, et son port puiné et concurrent, qui a fini par l'absorber aujourd'hui, Récife, fondé en 1548, assailli dès ses débuts par les Français, les Anglais et occupé par les Hollandais de Maurice de Nassau de 1637 à 1654.

San Salvador da Baïa do Todos Los Santos, dit Bahia, la plus ancienne ville du Brésil, fondée en 1549 par Thomé de Souza, capitale de la colonie jusqu'en 1763 et le grand marché des esclaves jusqu'à leur libération en 1887, ville-sanctuaire

aux 367 églises (une dédiée à chaque jour de l'année, plus une pour le jour bissexte de février et une autre encore pour être bien sûr de ne pas s'être trompé dans le décompte du calendrier...), aujourd'hui la Rome des noirs (magie, *macumba,* franc-maçonnerie), 500 000 habitants.

Sao Paulo fondé par les Jésuites en 1554, avec la bénédiction du Padre José Anchieta, l'apôtre du Brésil et le protecteur des Indiens, le site d'où la race des *bandeirantes* est issue, le peuplement des pionniers, la première ville de l'intérieur, dont la fondation consacre, tout au moins moralement sinon géographiquement, la scission entre le Sud et le Nord avant d'entraîner tout le pays dans la voie de l'indépendance, de la liberté, de la révolte, du progrès, de l'industrialisation, du modernisme, ville dynamique, toujours à l'avant-garde, la Chicago du Brésil (une brasserie, l'*Antarctica,* paie plus d'impôts à elle seule que les sept États du Nord réunis !...).

Rio de Janeiro, depuis la proclamation de la République en 1889, la capitale fédérale, après avoir été celle de l'Empire à partir de 1822 et à partir de 1763 celle de l'administration coloniale de la Métropole et un nid de fonctionnaires et de courtisans sous la Régence, fondée en 1565, par Estario de Sa, le Père Jésuite Anchieta, mais capitale fédérale provisoire car la Constitution de 1889 a prévu le transfert de la capitale future de la confédération dans le centre géographique du pays et une clause prévoit son emplacement : à Goyaz, en plein cœur de l'*araxa* (1) des Indiens, une zone qui aujourd'hui n'est pas encore entièrement explorée et où les misérables *garimpeiros,* les chercheurs de diamants pataugent dans la boue des rivières. (C'est ainsi qu'au Brésil le passé et le futur sont toujours présents, enchevêtrés et se chevauchant !...) Mais si la date de la construction, le nom de la future capitale ne sont pas spécifiés dans aucun paragraphe

(1) Étymologie Tupie d'après Conto de Magalhaes : *ara* = le jour; *échà* = voir a distance ; *araxa* = l'endroit d'où l'on voit poindre le soleil à bonne distance. Par extenxion : tout le haut-plateau de l'intérieur du Brésil.

A Paris, nous avons le Point-du-Jour, mais c'est une dérision : le soleil se couchant justement derrière ce point !...

du document essentiel qu'est la Constitution, ce qui m'étonne, cela n'a pas empêché il y a une cinquantaine d'années la ruée des spéculateurs dans la région de Goyaz... et de s'approprier des lots partout dans les sites idéaux où l'on peut supposer que la capitale s'édifiera un jour... et de tendre des barbelés dans un terrain encore sauvage... et de s'enrichir !... (C'est le pilote Gonçalo Coelho qui, le 1er janvier 1502, pénétrant dans la baie de Guanabara et se croyant dans l'estuaire d'un fleuve qui a baptisé le plus beau site du monde Rio de Janeiro, le fleuve de Janvier. Le vieux pilote ne savait pas si bien dire car dans Janvier je vois Janus, le dieu à double face, l'homme masqué et, pour moi, Rio de Janeiro est la capitale du Carnaval. 1 500 000 masques envahissent les rues et sont maîtres de la ville durant les quatre jours que dure la liesse populaire, fête sans pareille au monde, même pas dans l'antiquité dont les bacchanales et les januales sont célèbres !...)

Paraiba aujourd'hui, hier Jaoa Pessoa, du nom de son gouverneur assassiné en 1930, jadis Frederica sous l'occupation des Hollandais, anciennement nommée Filipea de Nossa Senhora das Neves par son fondateur, Jaoa Tavares, en 1585.

Belem, à l'embouchure de l'Amazone, fondé en 1613 par les Jésuites qui y établirent un séminaire fameux.

Ce qui est inouï c'est d'apprendre que tout cela a été mis en branle par une poignée d'hommes. En effet, lors d'un *gentlemen-agreement* signé à Paris en 1615 entre l'ambassadeur d'Espagne en France et le délégué de la colonie du Portugal, le capitaine Fragoso de Albuquerque, au sujet de Saint-Louis-de-Maragnan, le port fortifié que le corsaire français, e chevalier de la Revaudière avait fondé en 1612 dans le nord du Brésil et dont il avait fait hommage à Louis XIII, petite ville curieuse et décrépite mais qui tient encore debout aujourd'hui et est bien émouvante pour un Français qui débarque dans les sables de cette côte inhospitalière et découvre comme un décor de théâtre planté dans le désert l'agglomération d'autrefois, avec ses fontaines ornementées, ses rues droites bordées de maisons basses, son église Notre-Dame de la Solitude, *N.-S. do Desterro* de style manuelien et dont la façade est couronnée non pas d'un fronton mais de trois frontons aux lignes incurvées comme des cœurs inversés, le

capitaine Albuquerque plaida pour la réintégration de l'enclave dans la colonie : « La terre du Brésil n'est pas inoccupée pour la bonne raison que 3 000 Portugais y sont !... »

3 000 Portugais pour tout le Brésil et cela en 1615, cent quinze ans après sa découverte !

Le chorographe, le Padre Ayres de Casal raconte : « ... La population augmentait si lentement qu'à l'époque de la mort de Don Sebastiao (1578) il n'y avait pas un établissement en dehors de l'île d'Itamaracà, les habitants de la localité se montaient à 200, possédant trois plantations de cannes à sucre... »

Quelques années plus tard le Père missionnaire Fernao Cardim, dont les lettres constituent une relation de ses voyages à travers les régions de Bahia, Pernambouc, Sao Paulo, Rio de Janeiro et sont une source inépuisable de renseignements et d'informations sur le folklore et l'ethnographie du pays, note en parlant de Bahia : « ... On y compte 2 000 blancs, 4 000 nègres, 6 000 Indiens (1)... »

Foin des théories !

La vie s'en moque. Des hommes sont venus...

Des blancs.

Qui aurait pu le prévoir? Sao Paulo compte aujourd'hui près de 2 millions et Rio plus de 2 millions d'habitants. L'ensemble de la population du Brésil se monte à 50 millions d'habitants (soit pour un territoire de 8 500 000 kilomètres carrés une densité démographique de 6 habitants au kilomètre carré). Le pays peut en contenir 400 millions. Autant que la Chine.

Est-ce heureux ou malheureux?

Il me semble que la question ne se pose pas. C'est un fait, un fait qui va se multipliant dans le temps et dans l'espace. En tout cas la politique, l'économie dirigée, la planification n'y sont pour rien. C'est tout ce que l'on peut dire.

De même pour les théories du comte de Gobineau sur la supériorité de la race blanche, le peuplement du Brésil et la lente formation de la nation brésilienne, sinon d'une race

(1) Cf. Euclides da Cunha, *Os Sertaos*. p. 68. — C'est le plus grand livre de la littérature brésilienne moderne et son premier classique.

nouvelle et d'hommes nouveaux, prouvent combien ces théories sont fumeuses et ne riment à rien de concret, pas plus que ne sont justifiés, d'une part, le pessimisme de mon ami Paulo Prado (1), esprit souvent paradoxal qui prenait un malin plaisir d'étonner ses concitoyens et de les dérouter pour conserver l'illusion de la jeunesse, *castigat ridendo mores*, en vieillissant, c'était un planteur, un lettré, un mondain cosmopolite, un grand homme d'affaires international, le roi du café, l'arbitre du modernisme à Sao Paulo, le président de l'Automobile-Club, mais il n'était pas dupe, il est mort en 1943, complètement désenchanté, d'autre part, l'ardent patriote Euclides da Cunha, de formation scientifique, officier du génie militaire de son métier, géologue, arpenteur, géomètre, ingénieur, explorateur, savant, écrivain, journaliste, conférencier, d'humble extraction avec une lointaine ascendance indienne (sur son lit de mort son masque a tous les traits d'un *cariry*), qui fut assassiné à l'âge de quarante-trois ans, le 15 août 1909, dans un village de l'intérieur pour une question de femme, laissant inachevé le manuscrit d'un prochain ouvrage dont rien n'a paru jusqu'à ce jour, que je sache, ce qui est symptomatique et ferait croire aux bruits qui ont couru avec persistance d'un assassinat politique, c'est d'ailleurs un soldat qui l'a exécuté d'un coup de feu tiré à bout portant, dans la grand'rue de la station de Piedade sur le chemin de fer de Vera-Cruz, selon les uns, à travers la fenêtre de son bureau où il était en train d'écrire, selon les autres, *O paraïso perdido, le Paradis perdu*, un pamphlet, me dit-on, où il exprimait une fois de plus ses doutes sur l'avenir du Brésil, reconsidérait ses thèses d'historien et portait des accusations contre la politique du jour et contre l'armée. Comme si un individu pouvait intervenir utilement dans un pareil chaos, le peuplement d'un continent où trois races sont en instance : la tupi, la celte, la bantou ! Tout au plus peut-on admettre une concrescence et faire appel à la nature du tropique, prolifique, prodigue, exubérant, prodigieux, mais les hommes aussi sont de la nature et peut-être la manifestation la plus vile de son gaspillage et de son indif-

(1) Auteur de ce livre singulier. *Retrato do Brazil.*

férence absolue quant au résultat puisqu'ils doivent émettre des millions et des millions de spermatozoïdes pour créer un individu au hasard et que l'ensemble de leurs semblables meurent du matin au soir comme les éphémères et les mouches en fin de saison. Quant à l'insémination artificielle, ce correctif pseudo-scientifique, une technique automatique et garantie à laquelle les eugénistes veulent avoir recours aujourd'hui et font la propagande pour l'amélioration de la race (mais quelle race?... et peut-on encore parler de race humaine en ce cas !...), c'est une foutaise flagrante qui me fait mourir de rire, à moins d'évoquer Dieu. Mais Dieu est aveugle, sourd et muet, et la terre tourne,... et les hommes se trouvent dans l'obligation de lâcher des millions et des millions de balles de mitrailleuse pour enrayer la prolifération et la pullulation des germes de vie dont ils sont porteurs,... et c'est ça le progrès, et rien d'autre.

Un pur hasard.

Des hommes sont venus chassés par la tempête...

Des hommes sont sortis de la mer...

Des hommes sont venus...

Des blancs.

Des Portugais.

Croissez et multipliez, dit l'Écriture.

Autrement : Débrouillez-vous !...

C'est ce qu'ils ont fait.

C'est ce qu'a fait Caramurù, un blanc, dont on peut voir le tombeau dans la cathédrale de Bahia, entre le tombeau de Mem de Sà, le troisième gouverneur général du Brésil et le plus grand, mort en 1570, célèbre pour avoir proclamé en débarquant et sur les conseils de Manuel da Nobréga, le Provincial des Jésuites, un édit public interdisant l'anthropophagie, ce qui faillit déclencher une révolte dans la colonie, non chez les cannibales mais chez les colons des premières plantations de cannes à sucre qui craignaient de devenir la proie exclusive des sauvages si l'on empêchait les Indiens de se dévorer entre eux, et le tombeau du Padre Antonio Vieira, mort en 1697, Jésuite célèbre par son éloquence et le style ampoulé de ses sermons, en somme l'introducteur responsable du gongorisme au Brésil, école qui faillit être fatale à la

poésie et dont les poètes brésiliens ont mis plus de deux siècles à se dégager.

Caramurù, c'est l'ancêtre, *o primeiro povoador da Bahia*, un blanc dont on ne sait ni le nom chrétien, ni l'origine.

Tout simplement il était là.

Quand la première flotte des Portugais entra dans le Recôncavo pour venir y jeter l'ancre, il était là, caché, qui guettait, car la plage était déserte.

Mais dès que les embarcations eurent accosté et que les matelots et soldats débarquèrent, il vint.

Toute la flotte en fut témoin.

On le vit sortir des bois qui bordaient le rivage et s'approcher.

Un blanc.

C'était un vieillard de haute taille, légèrement voûté, qui marchait allégrement, s'appuyant sur une arquebuse.

Derrière lui venaient ses 75 fils et ses 75 filles qui allaient tout nus (*... les filles une main sur leur vergogne...*, ajoute un vieil auteur), garçons et filles d'une teinte de peau beaucoup plus claire que celle sombre des Peaux-Rouges qui les suivaient en désordre, criant et gesticulant.

Immédiatement le vieux fut entouré, isolé et les Portugais se mirent à l'interroger. Le vieux pleurait, des sanglots le secouaient. Était-ce d'émotion ou suivait-il les singeries des Tupis dont la coutume était de pleurer de joie quand ils se portaient à votre rencontre? Par moments, il avait l'air de comprendre ce qu'on lui voulait et faisait des efforts pour répondre comme un qui se souvient d'une langue jadis apprise et qu'il a oubliée et il ne sortait de sa bouche que des paroles incompréhensibles... On finit par en tirer qu'il s'appelait Caramurù, que les jeunes gens qui l'accompagnaient, garçons et filles à la peau plus claire que les autres, étaient ses propres enfants et que toute la tribu des sauvages tapageurs qui faisaient un tel boucan en pleurant et en se lamentant tout autour d'eux pour leur souhaiter la bienvenue, était de sa parenté.

Et c'est tout, c'est tout ce que l'on put apprendre de lui et c'est tout ce que l'on sait de certain sur Caramurù, personnage historique, c'est bien tout, et mon ami, le capitaine

de frégate Eugenio de Castro, l'homme qui connaît le mieux l'histoire maritime du Brésil, le savant éditeur et le perspicace mais prudent commentateur et annotateur du *Diario de Navegaçao da Armada que foi a terra de Brazil em* 1530, le journal de bord de Pere Lopez de Souza qu'il a publié à Rio de Janeiro en 1927, m'a certifié qu'en effet on ne savait rien d'autre, et quand j'insistais pour en apprendre davantage sur ce personnage énigmatique et dont, naturellement, la légende s'est emparée, le marin me répondait que j'en disais déjà trop, que j'en savais plus que lui et mon ami me recommandait en riant de me méfier du romancier que j'étais.

— Je comprends votre emballement, Cendrars, mais, attention ! on ne sait rien, rien, affirmait-il, pas même sa nationalité et s'il était en fait un naufragé comme tout le monde en est convaincu... Et pourquoi pas un déserteur ou un criminel abandonné dans une île? Espagnols et Français hantaient ces côtes en même temps que nous, Améric Vespuce dès 1501, les Malouins qui venaient dans ces parages couper du bois de teincture peut-être dès avant Cabral?... Voyez, on ne peut parler de ce phénomène, le premier colon de Bahia, sans se livrer à des hypothèses et voilà que j'en fais à mon tour alors que je me suis tant moqué de celles des autres? Je ferais mieux de me taire, ainsi que je me le suis promis mille fois car je suis porté à considérer Caramurù un peu comme un ennemi personnel tellement le bougre m'a fait perdre du temps dans les bibliothèques et les archives à Lisbonne et chez nous. En vérité on ne sait rien. Songez que l'on ne sait pas même son nom car Caramurù n'est pas un nom de chrétien. Aussi quoi d'étonnant si parmi les premiers chroniqueurs certains l'ont baptisé Diego Alvarez Corrêa, un nom jeté en l'air. Pour eux c'était une nécessité ; pour nous c'est une tradition. Mais ce nom ne perce pas l'incognito du personnage ni révèle l'identité de l'inconnu ni ne précise rien. Après des années et des années de recherches on a fini par trouver dans les archives de la Torre de Tombo de Lisbonne un rôle d'équipage où ce nom était coché parmi 21 autres. Un point c'est tout. On en a conclu que ce nom vulgaire était celui de l'homme dont parlaient certains des premiers chroniqueurs. Mais rien n'est moins certain. Au lieu de percer le

mystère, ce nom mis en avant ne fait qu'ajouter à la confusion car le papier retrouvé ne mentionne pas si les hommes figurant sur le rôle d'équipage cité ont jamais embarqué, ni à bord de quelle nef et si le bateau sans nom a jamais appareillé pour les Grandes Indes ou le Brésil, ni s'il est jamais arrivé à destination ou s'il a fait naufrage. Et peut-être qu'il n'est jamais parti !... L'érudition qui permet de pareilles trouvailles est certes une très belle chose. Il y faut beaucoup de temps et une longue patience et avoir en outre la main heureuse. Il ne faut jamais se hâter de conclure et savoir admettre l'erreur, le faux, l'ignorance, un *black-out* complet comme dans notre cas. C'est trop souvent notre lot, à nous modernes. Et quelle vanité que notre travail de rats de bibliothèque, de poux d'archives et combien j'envie ces hommes de la Renaissance avec leur manie de toujours trouver des étymologies fabuleuses et à la mode du jour. Faisant étalage de leur savoir ils ne s'embarrassaient pas de scrupules. Savez-vous comment d'autres chroniqueurs, également parmi les tout premiers de l'époque du peuplement du Brésil, ont interprété le nom de Caramurù, le traduisant, disent-ils, du langage imagé des Indiens? *Le Dragon sorti de la mer*. Quelle superbe !...

— Mais je trouve ça pas mal du tout ! m'écriai-je. *Sorti de la mer*, ce qui laisse entendre que l'homme était peut-être réellement un naufragé ; *le Dragon*, parce que l'homme s'est peut-être servi de son arquebuse contre les sauvages. En tout cas il a dû leur faire peur en apparaissant...

— Bien sûr, bien sûr, me dit le capitaine en souriant. Je vous vois venir ; déjà vous vous égarez en pleine légende, vous en savez trop. Malheureusement pour nous, cette étymologie est fausse. Ouvrez n'importe quel vocabulaire tupi. Caramurù signifie : *tombé dans le trou!* Alors, comment allez-vous interpréter ça, vous, monsieur le poète français?...

Et il éclata de rire.

— Je suppose que vous n'allez pas écrire une vie romancée comme il est de mode à Paris, ajouta mon ami Eugenio avec une certaine amertume.

Comme les Anglais, les Brésiliens ont une mentalité d'insulaires et sont jaloux, susceptibles et facilement railleurs vis-

à-vis d'un étranger. Étant dans leur for intérieur toujours sur la défensive, ils sont chatouilleux et vindicatifs et comme les Corses les gens du peuple prennent facilement le maquis pour une question de susceptibilité et de point d'honneur. Il ne faut jamais leur manquer, ni en paroles ni en actes. Les sentiers de l'hinterland sont jalonnés de croix de bois et les vendettas personnelles et les feudes entre familles sont inextinguibles.

Cette mentalité spécifiquement insulaire est due à leur isolation, à leur retranchement du monde durant quatre siècles, à l'immensité des distances qui séparent une région de l'autre, à la diversité des sites, au climat, aux singularités géographiques et autres conditions locales uniques au monde, aux maladies tropicales, hépatisme, fièvres, anémie, plaies de Baùrù, chancres du territoire d'Acre, la *zamparina* ou lèpre morveuse, aux interminables voyages que les *bandeirantes* paulistes entreprenaient en pirogues par les rios sinueux et inconnus qui se perdent dans les forêts vierges et d'où souvent une expédition ne revenait pas (d'où le nom du *Rio das Mortes*, par exemple), ou, tout au contraire, ces premiers pionniers nomades se fixaient, faisaient souche avec les femmes indigènes, peuplaient toute une zone de la *terra ignota* et ne donnaient plus signe de vie, tout un peuple oublié dans l'arrière-pays et que l'on redécouvrit avec stupeur au XVIIIe siècle à l'époque de la ruée vers l'or et les mines d'argent, les Montagnes d'Émeraude et les chercheurs de diamants dans la haute vallée et sur les deux rives du Rio San-Francisco, d'où ils avaient rayonné jusque dans les pampas du Sud et les déserts du Nord plantés de cactus (ces gens disparus, établis dans « les vastes terres » qu'ils avaient rendues fertiles en incendiant les forêts, avaient donné naissance à une civilisation paysanne très particulariste, celle des *vaqueiros* ou cowboys, dont les types les plus caractéristiques sont les *jagunços* dans le Nord et les *gauchos* dans le Sud, les uns et les autres redevenant facilement nomades et s'improvisant alors bandits de grand-chemin, de la fin de l'époque coloniale à nos jours, des fameux *cangaceiros* ou *salteadores* comme Lampiao dans la province de Bahia, une espèce de Cartouche justicier, protecteur de la veuve et de l'orphelin, très populaire dans la

région, et Comem Orelhas *Bouffe-Oreilles*, qui a longtemps terrorisé la prairie de Rio-Grande-do-Sul, célèbre par sa cruauté), aux rares et lentes ou mauvaises communications par voies ferrées, routes macadamisées, chemins en terre battue pour le trafic automobile dans les temps modernes, l'ancienne piste de pénétration courant parallèlement, réservée aux lourds chars à bœufs surannés et aux convois de mules comme par le passé. Même l'avion d'aujourd'hui est loin d'avoir remédié à cet état de choses car si le nouvel engin supprime apparemment la distance et le temps en dix heures de vol de Rio de Janeiro à l'Amazonie et au Matto Crosso, l'avion d'aujourd'hui remonte le cours des âges et vous dépasse d'impromptu en Amazonie comme au Matto Grosso (... Combien? dix mille, cent mille, un million d'années en arrière? Oh, qu'importe !...) en pleine époque néolithique où l'homme travaille encore le bois avec des outils de pierre, des coquillages affûtés, un tison de feu pour se creuser une pirogue et où le primitif, l'Indien, l'homme nu que l'on voit évoluer en pleine nature, chasser et pêcher à l'arc, tendre des filets et des pièges, modeler de la poterie qu'il fait sécher au soleil ou qu'il suspend dans le vent, boucaner ses provisions de viande et de poisson sur son *girao*, préparer le manioc, distiller des poisons et des drogues sur l'aire devant sa hutte, s'enivrer de *teimosa* ou d'*umbusada*, cracher, mastiquer, fumer, fainéanter, s'étendre dans son hamac de plumes en compagnie de son perroquet et de son serpent familiers, mais ne dormant que d'un œil et toujours ses armes à portée de la main (et c'est souvent une *espingarda* aujourd'hui, un mauvais fusil de traite), ce sauvage n'est pas libre, il a l'esprit tout entortillé de liens qui le paralysent, ses propres interdits, les tabous, des refoulements, ce qui fait qu'il est méfiant, farouche, prompt comme l'éclair dans sa colère et toujours prêt à s'éclipser, emportant l'idée d'une revanche dans sa fuite rapide, et il rumine sa vengeance et quand elle est mûre, il vous dresse une embuscade et vous tombe dessus à l'improviste, et l'on n'est plus qu'une bête bonne à manger et qu'il décapite d'abord, à moins qu'il réduise la tête à la dimension d'un gentil petit joujou comme font les Jivaros du Rio Negro ou qu'il souffle dedans comme font les Xavantes

dans les solitudes inhumaines de la Serra do Roncador, du Ronfleur, et les Parintintins du Rio Madeiro, la sinistre rivière des Troncs... (Au retour, on pourra tuer le temps en comptant les éclaircies et les clairières que l'on découvre du haut des airs et qui forment dans le tapis monochrome de l'immense forêt vierge, cet océan de chlorophylle, des trous ronds et des entonnoirs au fond desquels gisent les campements enfumés des selvicoles comme des îles englouties. Pas de fumée sans feu. Chaque hutte, chaque foyer familial, chaque *tapera* est une éclaircie dans les arbres et une *maloca* ou aldée, une clairière d'un cercle un peu plus grand. Puis un premier poste de blancs, missionnaires ou militaires, dans une clairière encore plus grande, à cheval sur la frontière de la civilisation. Puis une concession dans une clairière agrandie par les *quemadas*, les incendies de forêt, une cité improvisée de baraquements où même la fausse monnaie a cours car il n'y en a pas d'autre et où se font les échanges et le troc entre les aventuriers, les coureurs de bois et les colporteurs syriens et japonais, les derniers venus. Et ainsi de suite de hameaux en villages, de grandes fazendas d'élevage ou de café en petites villes de l'intérieur relativement récentes et prospères les clairières gagnent en étendue jusqu'à la limite du *sertao* et des *campos* en bordure desquels on aperçoit une chapelle ou une église, anciens lieux de pèlerinage plus ou moins historiques. Tous les établissements des Brésiliens et jusqu'aux ports du littoral et aux grandes villes modernes ont tous et toutes comme origine l'emplacement antique d'un peuplement ou d'un campement des Indiens ou d'un site caché dans l'épaisseur de la brousse et de la jungle où les fugitifs, les *canhemboras* et les *quilombolas*, les rouges et les noirs marrons se réunissaient que les chasseurs d'esclaves traquaient et que les chercheurs d'or et de diamants suivaient à la trace, comme aux U. S. A. les chemins de fer transcontinentaux du XIXe siècle ont tous été construits et les traverses et les rails réunis par les tire-fond posés un à un sur les anciennes pistes de transhumance des buffalos. Enfin, bien dégagés, voici les gratte-ciel de Belo Horizonte, de Sao Paulo et de Rio de Janeiro... Durant mon équipée de cinq jours j'avais pu me rendre compte qu'à l'image de la capitale fédérale morcelée

comme un puzzle tout le Brésil est cloisonné, compartimenté par les chaînes des montagnes et les cours sinueux des innombrables rivières et des fleuves géants qui divisent l'intérieur du pays, vaste comme un épais continent, en une multiplicité d'îles et d'îlots, sans rien dire des barrières morales derrière lesquelles un chacun se cantonne et vit pour soi, qui dans sa hutte et qui dans son ranch, son défrichement, sa ferme, sa plantation, son village, sa petite ville, sa province, sa capitale rivale de la capitale de l'État voisin, le Nord du Sud, Sao Paulo de Rio de Janeiro et *vice versa*... et je débarquai dans un Rio illuminé, en plein carnaval !)

Et Caramurù?

— Pour nous, c'est une tradition, m'avait dit mon ami Eugenio de Castro avant mon brusque départ, et j'avais cru à un type populaire, mais c'est en vain qu'à ma descente d'avion, en plein carnaval, je cherchais maintenant ce type dans les rues, un cortège de masques qui rappelât son histoire, un char qui le représentât sous les traits de *l'Homme tout nu tombé du Paradis*.

Montaigne parle de la foire des Toupinambas à Rouen (Normandie) ; au carnaval de Bâle (Suisse) on peut voir défiler dans l'apothéose des roulements des tambours et la stridence des fifres *der wilde Mann, l'Homme sauvage*, le vieil Adam feuillu des forêts germaniques, à la barbe fleurie et ventru comme Gambrinus, mais, ici, emplumé tel que l'a dessiné Albert Dürer pour des pièces d'orfèvrerie, émerveillé et resté profondément impressionné par les premiers trésors des Aztèques envoyés en Europe et qui ne furent pas fondus en lingots pour être présentés à Charles-Quint et que le peintre avait eu l'occasion de voir à Francfort en 1520 (1) ; à Binche

(1) Extrait des *Carnets* d'Albrecht Dürer : « ...Item, j'ai encore eu l'occasion de voir des choses envoyées du Nouveau Pays de l'Or à l'empereur : un Soleil en or massif et gros comme une boule de pain, une Lune tout en argent et tout aussi grosse ; de même des échantillons extrêmement curieux de leurs armes, cuirasses et boucliers ; de même de très curieux vêtements, robes, draps, étoffes et tout un assortiment d'ustensiles à usage domestique. Ces objets sont si précieux qu'ils sont estimés 100 000 gulden. Mais jamais de ma vie mon cœur ne s'est autant réjoui qu'à la vue de toutes ces choses parmi lesquelles je découvrais d'admirables objets artistiques et je m'émerveillais de la subtile ingénuité des hommes de ces pays lointains. Je ne puis en dire assez de ces choses que j'avais sous les yeux... » (Cité par Pal KELE-

(Hainaut) le dimanche des « Gilles » est une fête traditionnelle qui attire chaque année des milliers de curieux avides de voir défiler dans les rues de la petite ville carolingienne une réplique des cortèges sacrés de Mexico, prêtres du Soleil et princes de la Lune, la corporation des tailleurs faisant escorte au roi des rois, Montézouma, tous en manteaux et tiares et traînes de plumes exotiques.

Mais pas de Caramurù à Rio au Carnaval 1927, où des milliers et des milliers de nègres s'étaient déguisés à l'indienne, pagnes de plumes, colliers de plumes, bracelets de plumes aux poignets et aux chevilles, plumes de perroquet et de vautour ou d'urubù plantées dans la tignasse, et pas de Caramurù non plus à Bahia, sa ville, au Carnaval 1930, où des légions de nègres, hommes et femmes, somptueusement habillés de robes à traîne faites des plumes scintillantes de colibris et brandissant en guise de palmes des bouquets de plumes d'autruche emmanchés au bout de longues perches dorées ou des éventails faits de tremblotantes et fragiles plumes d'aigrette défilaient religieusement de la ville haute au vieux port, descendant lentement la rampe entre les maisons décorées à l'orientale, fleurs, cierges, images saintes, lampions, chaînes de papier argenté, tapis et cages d'oiseaux aux fenêtres, fanions des loges, emblèmes maçonniques, pavillons des clubs, drapeaux, psalmodiant des hymnes à ritournelle devant chaque église où ils stationnaient longuement. La nuit, c'était une toute autre musique et des danses endiablées, *sambas* et *cateretés* et le *sapateado* chaloupé qui se termine en *serenar*, en valse de rêve, sans un soupir, sans un frôlement et tout en contraste avec son début enragé et son développement piétineur, chahuteur, et jusqu'au petit jour les poètes du cru se lançaient des défis passionnés, excités qu'ils étaient par les guitares et la viole, un petit violon suraigu, les applaudissements, les cris d'enthousiasme, les commentaires de la foule et aussi, il faut bien le dire, par les libations de *jacuba*,

MANN : *Medevial American Art*, Macmillan C°, pub., New-York, 1943). *Citation faite d'Amérique par téléphone sur un appel de moi. C'est pour quoi je ne puis garantir le mot à mot du message ni l'exactitude à la lettre de ma traduction, il y avait trop de parasites ce jour-là, à la suite d'un orage qui sévissait sur l'Atlantique. — B .C.*

un punch local (mi-alcool de riz, mi-alcool de maïs, le tout copieusement saupoudré de sucre brûlé), et ils improvisaient des drôles de versets où toutes espèces d'étranges créatures étaient nommées, du Ciel, de la Terre, de l'Océan et du Firmament, mais jamais Caramurù.

Il ne m'avait pas été facile de me procurer un vocabulaire tupi chez les libraires de Rio de Janeiro. De guerre lasse j'avais fini par me contenter d'un dictionnaire géographique donnant l'étymologie tupi des noms de villes, villages, hameaux, passages, cols, montagnes, vallées, rivières, chutes d'eau, anses, gués, lacs, marais, îles, plages, lagunes, dunes, déserts, pistes sentes grottes, rochers, clairières et autres lieux-dits du pays de Sao Paulo. Un méchant torrent qui tombe de haut dans un trou profond et déborde en aval pour former des cascades et des rapides sous le nom de *Rio Pardo* et plus loin en aval sous celui de *Juqueri-queré* entre les municipes de S. Sebastiao et de Caraguatatuba et *Curupacé* à son embouchure dans l'océan, porte à sa source, au moment où il tombe de la mi-côte de la serra dans le vide, ce même nom de Caramurù, dont voici l'étymologie analysée grammaticalement :

« *Caramurù* : corruption de *Qûa-ramo-yrù;* de *qûa* = gouffre, trou profond ; *ramo*, préposition signifiant « dans » ; *yrù* = s'engloutir, s'emporter, se plonger, s'engager dans, s'emboucher, se décharger, pénétrer dans, entrer dans, faire entrer de force dans, se mettre, se fourrer, se cacher dans un lieu étroit (allusion au fait que les eaux de ce torrent tombent de haut dans un trou profond, puis débordent et se frayent un passage étroit et s'insinuent pour s'écouler plus loin et se creusent un lit pour couler plus bas)... »

A propos du nom de ce torrent il se vérifie que le surnom tupi donné à Diogo Alvares Corrêa, le peupleur de Bahia, ne signifie pas *le Dragon sorti de la mer* comme certains chroniqueurs l'ont prétendu mais signifie littéralement : *mettido no buraco*, soit : *tombé dans le trou, caché dans le trou, fourré dans le trou, niché dans le trou*, au choix, selon ce que l'on veut laisser entendre de la fausse situation dans laquelle un homme s'est mis, comme c'est le cas de notre personnage.

Et l'auteur (1) de citer la chronique du Frère Antonio de Santa Maria Joboatam qui raconte dans son *Novo Orbo Seraphico Brasilico* :

« ...Selon une tradition qui perdure des premiers habitants jusqu'aux gens d'aujourd'hui la nef de Diogo Alvares ayant fait naufrage à l'entrée de Bahia, sur les écueils de Rio Vermelho, et les gentils étant accourus sur les lieux avec leur chef, lequel était accompagné de sa fille, laquelle se risquant avec son père parmi lesdits rechers à fleur d'eau, et la mer étant toute déserte aux alentours, et les gentils se préparant à aller ramasser les dépouilles éparses, la dite indienne fit un pas en avant et vit Diogo Alvares dans la concavité d'une desdites roches où la peur et l'appréhension l'avaient poussé à se cacher à la vue de tant et de si nombreux sauvages... Cependant l'indienne ou pleine d'admiration à sa vue ou émue ou compatissante à sa mauvaise fortune appela son père, et, désignant du doigt Diogo Alvares coincé dans le trou de ladite roche, s'écria ainsi : *Caramurù-guaçù...* »

Et l'auteur commente ainsi les paroles qui auraient été prononcées par la jeune Indienne saisie d'émotion ou de surprise : « Sans vouloir en l'espèce en laisser entendre plus que n'en a écrit le Frère A. de Santa Maria Jaboatam dans son texte à ce sujet, on peut croire à la vérité de la tradition, même avec l'additif *Guaçù*. L'Indienne a dû s'écrier : *Qûa-ramo-yrù, guaçù!...* Comme qui dirait : *Regardez! une jeunesse est dans le trou!...* Et rien d'autre. *Guaçù* = un *jeune homme* ou un *homme bien fait...* »

Hélas ! je n'ai pas connu l'auteur, son dictionnaire étant une œuvre posthume, et je le regrette, car j'aurais bien voulu remercier l'aimable et très savant folkloriste de son étymologie de pince-sans-rire ; très sincèrement, pour moi *guaçù* est un trait de lumière.

Caramurù.

En vérité, on ne sait rien, rien d'autre, sauf qu'il était là, ce blanc, sorti des bois où il vivait avec sa progéniture

(1) V. Dr Joao Mendes de Almeida, *Diccionario geographico da Provincia de Sao Paulo*, p. 60. (Typographie à vapeur Espindola, Siqueira et Cº., Sao Paulo 1902.)

et sa parenté indienne, toute une tribu dont il avait pris la tête et qui l'avait surnommé Caramurù et qui l'avait adopté parce qu'il était *jeune et beau*, si l'on en croit l'additif de la jeune fille indienne. En somme, on devrait l'honorer comme le fondateur du Brésil, le procréateur de la nouvelle race, le progéniteur de l'Homme Nouveau, l'engendreur éminent qui a ensemencé le pays de rejetons qui ont fait souche et dont la descendance était déjà si nombreuse à Bahia qu'à l'arrivée de l'Inquisition en 1591 des milliers d'individus dont on ne connaissait ni les tenants ni les aboutissants n'ont eu qu'à se réclamer de lui, de l'homme à l'arquebuse, pour ne pas avoir à se présenter devant le terrible tribunal du Saint-Office, dont acte (1).

On sait le rôle de premier plan que joue l'Ancêtre dans les cérémonies initiatiques des peuplades animistes ou fétichistes des Indiens natifs d'Amérique et des Noirs, importés d'Afrique au Brésil, c'est le Totem, auquel on s'identifie par la communion du sang (incisions, sacrifications, cicatrices, tatouages), qui vous apparaît dans les songes, avertisseur ou prophétique (fraternisation avec les morts) et auquel on rend un culte de jour et de nuit (nagualisme), cérémonies initiatiques qui se pratiquent encore aujourd'hui à Bahia, quoique sous une forme trouble et dégénérée, le *candomblé*. C'est le culte du souvenir et de l'évocation des morts et leur résurrection positive, sinon permanente. Jamais aucun Européen n'a pu assister à ces mystères, ni les pénétrer. Cela n'a rien de commun avec l'hystérie ou le spiritisme. C'est du Diable. C'est une foi vivante (2). Quoi d'étonnant si par la suite et dans un tel milieu et ce malgré l'enquête du Saint-Office et en forçant la main aux Jésuites, les petits-fils et les arrière-petits-neveux de Caramurù ont su faire rendre un hommage pathétique à leur grand aïeul en réussissant à faire placer son tombeau dans la cathédrale de Bahia, ancienne collégiale des Jésuites, église toute en pierres taillées importées du Portugal, riche

(1) Cf. J. F. DE ALMEIDA PRADO, *A Idade de Ouro da Bahia*, p. 285, (C°. *Editora Nacional, Sao Paulo*, 1950.)

(2) Cf. H.-G. CLOUZOT, *Le Cheval des Dieux*, (vol. ill. René Julliard, éd. Paris, 1951), reportage passionnant qui contient de saisissantes photographies d'initiation *candomblé*.

sanctuaire élevé au XVIIe siècle et construit grâce à la main-d'œuvre des Indiens animistes et des noirs fétichistes également esclaves sous le fouet des blancs, sinon comment expliquer la présence des ossements d'un homme aussi obscur entre les tombeaux et les reliques d'hommes illustres?

BLAISE CENDRARS.

P.-S. — A propos de la Visitation du Saint-Office à Bahia en 1591 : En vérité, l'intervention de l'Inquisition fut assez bénigne : il y eut 212 dénonciations, 101 confessions publiques et aucune condamnation à mort ou autodafé. Les procès verbaux ont été publiés dans *Primeira Visitacao de Santo Officio a Bahia : Denunciacoes* et *Confessoes* (2 vol. *Sao Paulo*, 1925 et 1929). Ces procès-verbaux sont une révélation sur la mentalité et la sexualité des Indiens, des Nègres, des Juifs déportés, dits « *Cristaos Novos*, les *Nouveaux Chrétiens*, parce qu'ils avaient répudié la foi de leurs pères pour avoir la vie sauve (et beaucoup avaient voulu se racheter en finançant les entreprises maritimes du roi, étaient en somme les armateurs des expéditions qui devaient mener à la prise en possession et au peuplement du Brésil et à leur propre déportation), des Maures envoyés en exil et de toute la racaille qui débarquait du Portugal, dont beaucoup de faux monnayeurs expulsés, ainsi que des Gitans, qui conservaient néanmoins leur privilège royal d'éleveurs de chevaux. La conduite des blancs, les officiels, les nobles, les officiers, les soldats de fortune, les riches planteurs (il y avait déjà une soixantaine de plantations de cannes à sucre dans la région de Bahia à la fin du XVIe siècle), les grands propriétaires terriens et même le clergé, leurs excès, leur luxure, l'adultère, la polygamie, l'état de concubinage dans lequel tout le monde se complaisait et qui dégénérait en débauche avec les femmes de couleur, indiennes, négresses, *cablocas*, la conduite des blancs n'avait pas de frein car selon l'aphorisme de Caspar Barleus, le chapelain de Maurice de Nassau : *Ultra æquinectialem non peccavi*. L'enquête des inquisiteurs du Saint-Office est beaucoup plus concluante sur la misère de la condition humaine et les misères de la nature

de l'homme que le trop fameux rapport du professeur Kinsey qui, sous son apparente objectivité est un essai de chantage scientifique car jamais la physiologie, la chimie ni la physique n'ont pu fournir une ligne de conduite !...

B. C.

(1) *Copyright par Blaise Cendrars et Les Documents d'Art. éd. Monte Carlo.*

JOURNAL

(Fragments) (1).

1923

Vendredi saint (30 mars).

> « Je n'ai plus rien à chercher au ciel avec l'hérétique et le fou
> « Ce Dieu est assez pour moi qui tient entre quatre clous. »
>
> CLAUDEL.

Il est certain que, si la plupart du temps je ressasse un tas de doute, d'objections, je ne trouve rien à dire durant la semaine sainte, et tout ce que la liturgie m'enseigne, mon cœur l'adopte sans difficultés. On peut se révolter contre un Dieu tout-puissant, contre un Dieu heureux. Mais un Dieu qui a souffert, un Dieu qui a pris notre humanité dans ce qu'elle a de misérable, un Dieu pour lequel le monde n'avait pas une place et qui n'eut pas une pierre où reposer sa tête jusqu'au jour où il l'appuya sur la Croix pour mourir, un Dieu bafoué, insulté, supplicié « ver de terre et non homme », un Dieu qui a souffert plus que moi, celui-là est mon ami, mon maître et mon amour. Et tout de même, malgré les périodes où je le renie et l'abandonne, tout de même je tiens à lui et si l'on me prouvait demain qu'il n'a pas existé, ce serait comme un arrachement suprême, le monde autour de moi tomberait en ruine et je n'y voudrais pas rester.

Dans mes ténèbres, j'ai tout de même trouvé quelques lumières. Le grand problème, le seul, c'est la douleur. Or, il n'y a qu'un moyen de l'accepter, de l'expliquer, c'est de

(1) Paule RÉGNIER, grand Prix du Roman en 1934 pour *l'Abbaye d'Evolayne* mit fin à ses jours le 1er décembre 1950 à Bellevue où elle habitait. Nous donnons ici des fragments du Journal intime qu'elle a tenu tout au long de sa vie.

penser qu'elle est nécessaire, nécessaire au salut, nécessaire au bonheur, indispensable. Elle perd son amertume si l'on pense que Dieu nous l'impose par amour, comme une mère impose à son enfant à certains moments, de véritables supplices, parce qu'il est malade et qu'elle veut le guérir. Croire que nous aussi nous sommes malades, abandonnés entre les mains de Dieu et qu'il nous torture, oui, mais avec une pitié infinie, avec la face d'un père, rompant par une affreuse violence toutes les attaches dangereuses, purifiant avec le feu toutes les souillures, pour que nous soyons un jour dignes de son amour.

Oui, mais il y a cette chose étonnante : les gens qui ne souffrent pas, les gens qui sont heureux toute leur vie, qui vivent sans loi ni règle, pour leur plaisir seulement, pas assez méchants certes pour mériter l'enfer, mais enfin manifestement dépourvus de mérites.

Pour ceux-là, d'autres expient, prêtres, religieuses, en réalité tous les catholiques. Tout être très fervent admet qu'il expie pour lui et pour les autres. Quel ouragan, quel refus passionné cette idée a longtemps soulevé en moi ! Maintenant je commence à l'accepter — oh ! sans enthousiasme ! Pourtant la seule façon d'expliquer ma vie, c'est de penser qu'elle est la rançon de vies plus heureuses. Parfois, une seconde, dans un éclair de charité, il m'est doux de penser cela.

Cette croyance en l'utilité rédemptrice de la douleur, croyance profonde chez moi, devrait entraîner l'horreur du péché, puisque le péché seul peut rendre la douleur nécessaire. Or, je le considère avec trop d'indulgence, chez moi comme chez les autres. Pourtant, je le condamne, instinctivement et comme malgré moi, par cette adoration, ce respect idolâtre que j'ai pour les êtres purs. Je puis réclamer le droit à la vie, dire que rien n'a d'importance, que Dieu ne demandera pas grand-chose à ses créatures, et considérer paisiblement l'universelle fornication, quand je me trouve en présence d'un être immaculé, d'un moine, d'un prêtre, d'une religieuse, d'un être souvent beau et charmant et qui a renoncé à tout, renoncé, refusé simplement l'amour et la vie, qui est vierge à jamais, je ne puis pas croire qu'il ait fait une chose inutile en immolant ainsi sa jeunesse. Je ne puis pas douter de ce qu'il croit, c'est-à-dire que la chair est le mal suprême et le péché un désastre, la cause de toute la douleur du monde et qu'il faut d'immenses immolations pour réparer le désordre, le déséquilibre qu'il introduit dans l'univers.

1926

4 *septembre, Maredsous.*

Dur séjour. Si j'avais cru trouver ici quelque lumière ou quelque apaisement, je m'étais lourdement trompée. Mais quel enfantillage aussi d'aller demander conseil au Père B... et de lui ouvrir mon âme. Je pensais bien qu'il ne saurait rien dire mais tout de même, j'ai été indignée. Quoi, devant cet être au désespoir, rien que l'application du devoir, puis l'indifférence et l'oubli, pas un élan humain ou fraternel, pas une marque de pitié ou de sympathie. Je reconnais l'impassibilité catholique : celle de tous les prêtres, de toutes les religieuses. Non, même en me mettant à leur place, je ne tolérerai jamais que parce qu'ils ont trouvé la paix, la sécurité, la certitude, ils sentent si peu la misère des êtres ballottés à tous les orages ! Ils sont là bien tranquilles dans ce monde désolé. Tout est tellement clair à leurs yeux. La douleur? Ah ! quelle chose excellente et purifiante et qu'il est agréable d'en voir les gens accablés. La mort? mais elle n'est qu'un passage, l'entrée au ciel. Vous souffrez? rien de mieux pour vous. Vous avez perdu votre mère, mais d'abord ce n'est rien, c'est conforme à l'ordre naturel des choses, et puis vous la retrouverez au ciel ! Horreur de cette effroyable mentalité. Je ne voudrais pas l'acquérir au prix de la paix. Si l'union avec Dieu n'aboutit à inspirer à ceux qui la pratiquent que cette impassibilité glacée devant la souffrance humaine, il vaudrait mieux y renoncer et garder un cœur pitoyable. Non, certainement, la vérité n'est pas là. Ce ne sont pas les couvents qui la détiennent. La vérité est ailleurs, beaucoup plus haut. La religion catholique n'est qu'une ébauche de la religion éternelle que nous ne connaîtrons qu'au dernier jour. Elle a du bon et l'on peut accepter beaucoup de ses pratiques, la confession, la communion, qui ne peuvent qu'élever l'âme. Mais garder la pitié, la pitié immense pour toutes les souffrances de la chair et de l'esprit, pitié pour les hommes et pour les bêtes, pitié qui n'est compatible évidemment qu'avec un état de trouble et d'incertitude. La certitude est impitoyable.

Laisser tout cela. Je m'arrangerai toujours avec Dieu. S'il existe, comme je le crois, il y a entre nous une intimité si complète que je n'ai pas à m'inquiéter de quoi que ce soit et toutes mes révoltes, comme celles d'une femme avec son bien-aimé, ne me priveront pas de sa miséricorde.

1929

2 novembre.

Retour du *Requiem* de Berlioz. Je me fiche pas mal de n'être pas heureuse, d'avoir tant souffert, l'essentiel est que je puisse comprendre cela. Comprendre, non, je n'entends rien à la musique, je sens simplement cela jusqu'au plus profond du cœur et dans la moelle de mes os. Ainsi est-on devant Dieu sans doute. On ne comprend pas. On subit dans la transe et l'émoi suppliant ce qui dépasse tellement l'homme et qu'il connaît pourtant. Si toutes les théologies et les églises s'écroulaient, il y aurait encore ce *Requiem* pour prouver Dieu. Cela, le Jugement de d'Aubigné, celui de Michel-Ange, c'est ce qu'il y a de plus grand.

1930

9 juillet.

Parfois, parce qu'un être semble me comprendre et m'émeut, je prends peur. Parce que Paul (1) n'est plus là, parce que je suis tendre et sensible encore, parce que je suis seule, je crains d'aimer encore, ou du moins d'éprouver un sentiment qui ne serait pas l'amour véritable, mais serait douleur. Je me rassure vite. Je mesure combien il me faudrait d'êtres et d'amitiés superposées pour me donner l'illusion, encore bien imparfaite, de l'entente absolue qui existait entre nous. Du Bos me comprend dans l'ordre mystique, Buzzini dans l'ordre intellectuel, tel autre comprendra ma fantaisie, tel autre ma douleur. Mais lui comprenait tout. Et puis il y a en moi une résistance, une timidité, une impuissance à m'exprimer, à donner aux autres ce que je n'ai donné qu'à lui. Allons, je n'ai rien à craindre. Nul ne pénétrera bien avant dans cette zone de solitude et de silence dont je suis environnée.

Parlé religion avec Du Bos. Ça ne m'arrive plus jamais d'ouvrir mon âme, mais cette fois encore je cède à cette faiblesse. Il m'écoute avec sympathie et bonté, mais je sens en lui une secrète condamnation. Évidemment, pour un croyant aussi fervent un échec spirituel aussi grand que le mien ne peut s'expliquer que par ma faute : refus de la grâce, complaisance obstinée à ma propre misère, recherche de l'inquiétude. Et peut-être cette douleur qui tremble en moi et

(1) Paul Drouot, tué au front en juin 1915.

que je ne peux plus cacher le scandalise-t-elle, comme à peu près tout le monde. Qu'ai-je à dire? Je crois avoir fait ce que j'ai pu et sans vouloir me justifier — car Dieu sait si je suis peu fière de moi — je crois vraiment que j'ai bien peu reçu, que je ne pouvais rien contre cet amour déchirant qui aurait été ma force si Paul m'avait été laissé, mais qui, du moment que je l'ai perdu, ne m'apporte plus guère que désespoir et nuit. Ces deux êtres qui m'écoutent, bien que nobles et bons, sont parmi les privilégiés; que pourraient-ils comprendre à ce dénuement total où je suis?

Enfin, tout naturellement, je paye cher ce moment d'expansion. Voici toutes les plaies rouvertes, toutes les vases remuées. J'ai oublié que je n'avais d'autre ressource que la torpeur et qu'il n'y avait d'autre remède que de maintenir à tout prix mon âme en état de léthargie. M'y appliquer à nouveau.

1931

22 novembre.

Été manqué. Je ne me suis pas retrempé l'âme dans ce cercle familier et élevé du Valais et j'en ressens cruellement la privation. Je n'ai pas, dans cette saison, la même ardeur au travail que les autres années. Est-ce parce que j'achève un livre (1) dont j'ai vécu quatre ans, ce qui est fort triste? Est-ce parce que je n'ai pas repris un élan, comme chaque année? Les deux ensemble. Il n'y a rien à faire, j'ai besoin des êtres. Oh! pas constamment, pas fréquemment, pas beaucoup. Je ne pourrais vivre avec quelqu'un ni supporter personne à haute dose. Je suis trop fatiguée. Mais j'aurais besoin de quelques amitiés. Je les ai d'ailleurs, seulement elles ne sont pas servies par les circonstances, elles restent lointaines, intermittentes, elles servent juste à me faire sentir ce qu'elles pourraient m'apporter et ne me l'apportent pas. Je me demande s'il y eut jamais solitude comparable à la mienne. Emily Brontë, oui, et c'est tout. D'ailleurs, on ne peut pas se rendre compte. Quand on parle d'Élémir Bourges, soi-disant solitaire, on lui découvre tout de même un grand nombre d'amis. Son immense correspondance prouve qu'il a été compris par beaucoup, et il eut, rue du Ranelagh, un cercle de disciples autour de lui. La solitude est le lot particulier des femmes, avec l'absence de génie, l'absence d'amour et toutes sortes de malheurs. On dira peut-être aussi que j'ai

(1) *L'Abbaye d'Évolayne.*

eu des amis, on pourra en citer trois ou quatre et ajouter que je ne les voyais jamais.

Quand je vois tous les articles qui paraissent sur Katherine Mansfield, je trouve cela dérisoire. Il y a tant d'êtres qui maintenant se déclarent ses amis, qui auraient pu la connaître, et n'y auraient fait sans doute aucune attention. Elle a, fuyant d'hôtel en hôtel, été désespérément seule. Tant de sympathies, d'amitiés auraient réchauffé sa vie. Moi aussi, j'aurai peut-être de grands amis quand je serai morte, de très nombreux amis. Ça ne m'aura pas empêchée de n'avoir jamais, jamais personne, quand j'avais un besoin urgent d'échange et d'une parole qui me rende la vie. J'essaye de combler le vide avec de la musique, avec la T. S. F. C'est parfois une ivresse, mais il y a des jours où je ne puis me réveiller de cette mort où je suis.

1933

25 *janvier.*

Une grippe miséricordieuse vient à point me détendre l'âme. Du moment qu'on ne souffre pas, quelle douce chose que la maladie, quelle agréable compagne que la fièvre, meilleures qu'aucun ami. Comme elles vous séparent de tout, comme elles redonnent bien leur valeur réelle aux minces incidents de la vie, et comme on voit bien que la vie est un mal : le mal. Dès qu'elle décroit en vous, comme tout est simple, comme on est bien. J'ai peur de la souffrance, mais non point de la mort. La mort, pour moi, c'est simplement « poser sur la nuit sa tête exténuée », comme dit mon cher Hugo. Et tant pis pour tout ce que j'ai fait de mal, le sachant ou ne le sachant pas. Je n'en puis plus. Je rends mon âme et si Celui qui l'a faite est là, je n'ai pas peur et je demande pardon et je demande grâce, et je suis sûre que tout va s'arranger. Peut-on désirer la mort plus que moi? Je ne le crois pas, je n'aime qu'elle. Oui, seulement, on ne meurt pas ainsi. C'est affreux la résistance que la vie oppose.

1934

Mercredi 19 *décembre.*

Mon pire ennemi, c'est cet amour du néant, ce besoin de me perdre, de me dissoudre, d'être dispersée aux quatre vents, réduite en cendres, anéantie, oui, anéantie, qu'il n'en soit

plus question. A certains moments, cela devient si fort qu'il n'y a plus moyen de traîner ma vie. A défaut de néant, je tends vers ce qui y ressemble le plus : le sommeil. Je n'arrive pas au bout de mes journées, je me traîne de mon divan à mon lit. Il me faut dormir, dormir sans cesse. Et le matin, c'est toujours cette horreur du réveil, ce souhait dans mon cœur « que je ne sois plus ». J'explique cela à l'abbé ce soir. Il me dit qu'il n'est pas lui non plus tellement amoureux de la vie, qu'il a souvent ce goût de mort dans la bouche. Il m'exhorte à accepter cela comme épreuve. Je suis toujours en un instant désarmée et changée, et retournée comme un gant par cet homme qui vit sur de tels sommets. Quand il me parle de cette messe qu'il dit à Jérusalem, tout seul avec son assistant sur le tombeau du Christ où il pleura à chaudes larmes en pensant à ce que sa vie eût été s'il n'y avait eu dans le monde cette pierre et la parole du Christ : « Faites ceci en mémoire de moi, » parole à laquelle depuis deux mille ans tant de prêtres de toutes les nations ont fidèlement obéi, quand je le revois soudain tout fulgurant d'amour et que je sens sur quelles hauteurs sa vie se déroule, j'ai honte de ma misère et de mon inertie. Je comprends tout de même que ce n'est pas la négation et l'accablement qui sont ici-bas les choses les plus nobles. Mais je ne parviens pas à porter toute cette douleur de l'univers.

1935

15 *mars.*

Et voici que j'achève ce cahier qui contient vingt ans de ma vie, pas tellement importantes pour moi en somme, puisque je n'y ai consacré qu'un cahier, alors qu'autrefois, il m'en fallait un presque pour chaque année. Quand on n'aime plus, on n'a pas grand-chose à dire. L'amour seul encombre d'événements, de joies, de désastres, de pensées un cœur sans cesse palpitant. Vingt ans sans amour et cependant pas sans fruit, sans résultats ni sans douleurs.

Pendant ces vingt ans, j'ai écrit quatre livres (je ne compte pas mes feuilletons), qui m'ont valu quatre prix, quatre amis — si admirables, si insuffisants ! — et la célébrité, mais pas la fortune, non certes pas la fortune. Cependant, je me suis tant bien que mal et petitement tirée d'affaire sans rien demander à personne.

J'ai perdu Maman, je me suis établie dans la solitude. J'ai perdu Mme Drouot, Elémir Bourges. Je n'ai pas oublié, mais

mon cœur s'est tout de même un peu calmé, un peu endormi. Oui, c'est cela surtout qui peut résumer ces vingt ans. Je me suis endormie. Tout ce qui était en moi : ardeurs, fièvres, angoisses, s'est tout doucement changé en torpeur. De cela, je n'ai pas à me vanter et ce n'est pas brillant comme résultat, mais que faire? Je ne suis pas douée pour la lutte vaillante et la joie. Je ne contiens toutes les forces de souffrance qui sont en moi qu'en les engourdissant.

Et pour mon âme, elle n'a guère été qu'une pauvre lumière vacillante, mais enfin elle ne s'est pas éteinte. Je me suis maintenue dans le catholicisme. Peut-être suis-je moins haut que je n'étais, il y a vingt ans, quand l'impulsion donnée par Paul était encore si forte et si récente. Du moins me suis-je relevée de cette dégringolade affreuse qui suivit la mort de Maman. D'ailleurs sans mérite de ma part, car j'ai été aidée par des influences extérieures qui auraient pu me manquer, sans lesquelles je ne sais guère où j'aurais été. A vrai dire, je ne suis pas faite pour une grande foi, une grande ferveur, un grand espoir. La douleur a trop pesé sur moi pour n'être pas ma première, ma troublante religion. En attendant que tout me soit expliqué, il n'y a qu'à écouter ceux en qui j'ai confiance.

Somme toute le plus dur est fait.

Peut-être pas. Il y a la vieillesse, la solitude dernière, la maladie dont j'ai peur, la mort que je désire, mais qui est si lente, si lente à venir. Cela me fait parfois suer d'effroi.

1937

22 août.

C'est toujours la littérature qui me vient en aide. Cet été les lettres de Rilke. A quelqu'un qui viendrait à moi je n'oserais vraiment pas donner des conseils de solitude. Je l'ai pratiquée plus que personne, mais je sais ce que je lui dois : avec une part de force, une jeunesse éternelle, tant, tant de faiblesse, une telle vulnérabilité et une usure si affreuse que je ne la conseillerais à personne ; des âmes de fer et de diamant peuvent peut-être passer à travers ce feu, les autres s'y dissolvent.

Rilke dit :

« Une seule chose est nécessaire : la solitude, la grande solitude intérieure : Aller en soi-même et ne rencontrer durant des heures, personne. C'est à cela qu'il faut parvenir. »

Eh bien ! c'est sans doute cela qui m'a manqué. La solitude

extérieure, je la connais certes, mais la solitude intérieure, je n'en ai pas su ménager en moi une parcelle. « Aller en soi-même et ne rencontrer durant des heures personne, » représente pour moi de l'inconcevable. Je suis encombrée de visages, d'amis morts ou vivants, de souvenirs. Je suis toujours en conciliabule, colloque, explications avec quelqu'un. Me vider de tout, comment faire?

1938

20 mars.

... Je viens d'écrire à l'abbé où j'en étais, c'est le perdre à peu près sûrement. Les médecins se détournent des corps condamnés, les prêtres des âmes mourantes. Il est naturel qu'ils prodiguent leurs soins à ceux qui peuvent encore être sauvés. Donc rupture inévitable. J'en souffrirai évidemment, mais peu importe.

Jeudi 24 mars.

L'abbé n'a pas l'air surpris de ma lettre, ni que je sois, tandis que tout le monde arrive tôt ou tard à la paix, toujours au même point de ténèbres, d'attente, n'aboutissant à rien. Il me dit : « Je n'ai jamais pensé que la religion vous serait un secours. Vous êtes une machine à fabriquer de la douleur. Vous en fabriquerez avec tout. » Gai ! ! ! Et pour lui évidemment la question n'est pas là. Il ne s'agit pas du bonheur. Il s'agit seulement de la beauté morale. J'ai quelque peine à le suivre sur ce terrain. Cependant je le suis tout de même. Je vois bien que chez lui ce n'est pas théorie qui ne tient pas compte de la chair ni du cœur. Il est bon. Il a pitié. Mais il est au-dessus de la mer des nuages, en des zones dégagées. Je ne sais pas trop comment il s'y prend. Il me parle de lui, de ce qu'il a souffert, de ce qu'il est prêt à souffrir : tout, oui, absolument tout. Il touche mon point faible : « Ne pouvez-vous accepter pour soulager cette immense misère du monde, ne pouvez-vous essayer de la diminuer, au lieu de la constater seulement. » Bref, je finis, étant arrivée pleine d'objections et de blasphèmes, par ne plus savoir que dire. Je ne pense pas qu'il s'y trompe. Aucun côté religieux pur chez moi. Mais dépendance toute humaine aux idées de ceux que j'admire et que j'aime. Il se sert de l'affection que j'ai pour lui. Je lui dis : « Vous faites de moi tout ce que vous voulez ! » Il rit : « Malheureusement non. » Et c'est vrai pourtant.

1939

Lozère, 17 *septembre.*

On dira d'eux « Morts pour la France » comme on l'a dit de leurs aînés. Comme leurs aînés, ils mourront pour une victoire chèrement achetée et que les survivants gâcheront, pour une paix aussi précaire que celle de 18, pour rien en somme. Mais, qui meurt d'une pneumonie, d'un accident de sport, meurt pour rien aussi. Cette soif de l'homme que sa mort serve à quelque chose est parfaitement vaine. Du moment qu'il ne perd pas sa vie par usure, par bribes et morceaux dans la vieillesse, du moment qu'il la donne avant le temps, sacrifiant quelques jours, il entend que cela profite à quelqu'un, à l'ensemble des hommes qui constituent sa race, à ses proches, à ses enfants.

En réalité, la mort n'a de sens qu'acceptée pour Dieu. Voyons, voyons, je vois clairement qu'il n'y a rien à faire de ce monde, qu'on n'y établira jamais la paix, la justice, la miséricorde, que les apôtres qui s'acharnent à diminuer la douleur et les mères qui s'exténuent à vouloir préserver leurs enfants échouent effroyablement. Je vois que, s'il n'y a pas d'autres cieux, une autre terre, une issue pour tous ces pourchassés, tous ces massacrés que nous sommes, un Dieu pour panser nos blessures, et réparer le mal subi, rien n'a de sens. Mais comment expliquer cette création effroyable et catastrophique, jamais aidée, jamais sauvée...? Je m'y perds. Ah! la pensée tue en de pareils jours. L'action délivre. Si j'en étais capable, je souffrirais moins.

1940

2 *mai.*

On peut arriver à souffrir du général et de l'universel, autant que du particulier, et porter au flanc des glaives qui s'appellent Pologne, Finlande, Norvège et qui sont aussi douloureux que ceux auxquels jadis on donnait un nom d'homme. Hier quand la radio a annoncé : « Il faut regarder la vérité en face, les opérations de Norvège tournent à l'avantage des Allemands, » je n'ai plus eu que la force de gagner mon lit. Ces marronniers splendides devant ma fenêtre, la beauté de ce printemps pluvieux, ce n'est qu'un voile jeté sur la face du monde qui est celle, épouvantable, de la mort et du sup-

plice. Quand nous rions, quand nous éprouvons du plaisir à vivre — et cela m'arrive aussi — nous sommes des monstres d'égoïsme, d'inconscience, et de lâcheté.

4 *juillet.*

J'aurais dû avoir plus pitié des captifs, car ce que j'aimais avant tout, c'était la liberté, plus que les êtres et les choses. Maintenant je suis en prison (1). Oh ! sans doute cela sera pire bientôt, mais tout de même je sens le poids des chaînes. Cette dépendance où je suis ! Pas moyen de bouger, de regagner ma maison, de m'installer à ma guise ; j'endure la dépendance continuelle, le contact opprimant de ces êtres que j'aime mais qui sont trop nombreux et trop sur moi.

Au fond, je suis entachée de ce qui est, aux yeux de Claudel, le crime suprême, « je suis assise sur une différence essentielle, » je ne veux, je ne puis me fondre en rien ni en personne.

4 *octobre.*

Et me voici au bord de ces grandes douleurs primitives que j'ai toujours plaintes sans les redouter spécialement pour moi : la faim, le froid ! La faim est encore loin, on mange plus ou moins facilement, et ce qu'on trouve, mais on mange en attendant qu'on n'ait plus un sou. Le froid est déjà une réalité comme en 1916 et 17. J'ai un peu de charbon devant moi, grâce à mes absences de l'hiver dernier, mais il faut le ménager, les cartes étant jusqu'à présent inutiles, nul arrivage n'étant signalé.

Les jours où je n'allume pas, il me faut, ou me fourrer sous les couvertures avec des bouillottes, ou sortir pour me réchauffer. Bizarre vie, que celle qui ne consiste plus qu'à vivre sans aucune espèce de but, sans autre occupation que de se défendre contre la mort.

L'abrutissement en découle. Les grands maux de l'âme, tourment de luxe, diminuent. L'absence de mon pauvre Louis (2) me fait toujours mal, mais moins qu'en temps normal.

Mon entrevue d'avant-hier avec l'abbé m'a fait pourtant du bien. Assis tous deux devant un maigre feu, nous finissions tout de même par nous évader de la matière. Je suis plus sensible que d'ordinaire à l'idée de Dieu, de la vie éternelle. J'ai si peu de force pour me révolter, et tout sur la terre est si parfaitement fini que je puis l'écouter mieux que d'habitude, avec un cœur plus soumis.

(1) Réfugiée à Niort avec sa famille.
(2) Louis Buzzini.

1941

20 mai.

Aujourd'hui, jour anniversaire de la mort de Maman, j'avais demandé une messe à l'abbé qui m'avait offert d'y assister. Je pars à 7 h. 40, heureusement par un très beau temps qui me rend tout facile.

Quand j'entre dans son bureau, l'abbé est déjà revêtu des ornements sacerdotaux. Il est tout à fait imposant, changé, conscient de sa dignité de prêtre que d'ordinaire il cherche plutôt à faire oublier par son abord simple et facile. Je suis saisie de respect. Je m'étonne même qu'il me serre la main en m'indiquant mon prie-Dieu et en me demandant à voix basse si je communierai.

Évidemment l'atmosphère religieuse n'est point telle que je la voudrais. Je préférerais une chapelle obscure à cette pièce organisée pour le travail, plus que pour la prière, mais tout de même c'est beau. Le prêtre est si proche qu'on est vraiment avec lui, associé très étroitement à sa prière, à son sacrifice. Il dit sa messe avec un recueillement, une onction, une attention pénétrante, à mi-voix, mais on entend presque tout, même et surtout les paroles de la consécration. Toujours si sensible à l'humain, je suis sûre que l'homme ici qui sacrifie est égal à ce sacrifice, qu'il se donne vraiment à Dieu, et me donne en même temps, étant mon père, mon ami, connaissant tout de ma pauvre âme, ayant tout fait pour la retirer de l'abîme et ayant obtenu beaucoup. Je n'ai plus de révolte, je ne discute pas. Quand même tout serait faux, truqué, désespéré, la beauté de ces mystères existe, la grandeur de cette vie de prêtre est réalité indiscutable. Les paroles de l'épître du jour signalent justement cette grandeur : « Il a pu violer la loi, et il ne l'a pas violée, il a pu faire le mal, et il ne l'a point fait. »

Et je sais, et je sens qu'à le suivre j'ai tout à gagner et rien à perdre. Que même si cette route ne menait nulle part, elle est la plus belle, la plus sûre. Ceux que j'aimais l'ont suivie : Paul, Maman, Charlie (1). Je les sens près de moi, et en ce moment je ne doute pas, je n'ai jamais douté des sacrements. Et peu à peu l'humain s'efface, j'aime un être qui n'est pas de ce monde, je me repens et j'espère.

Au moment de la Communion je n'ai pas à bouger. L'abbé s'avance vers moi, me donne l'hostie. Je la reçois en pleurant

(1) Charles du Bos.

car mes émotions ne sont jamais heureuses et j'ai trop de remords en moi pour communier dans la joie, mais c'est tout de même une émotion douce, bienfaisante.

Après la messe, l'abbé prie longtemps, d'abord à genoux puis dans son fauteuil, plus longtemps que moi, certes, qui n'ose bouger, mais dont l'âme est vite lasse.

Et puis il m'emmène déjeuner dans la cuisine, redevient tout simple et bon enfant. Je le remercie et lui exprime brièvement mon émotion et mon désir de mieux répondre à tout ce qu'il a fait pour moi. J'espère qu'il comprend. Après cela il me garde jusqu'à l'heure de mon train. Nous ne disons plus rien qui vaille. Mais c'est bien ainsi. Je pars éreintée, mais combien enrichie.

Je suis contente de finir ce cahier de journal sur un jour si beau et si plein. Que n'est-ce ma vie qui s'achève ainsi.

2 *novembre.*

Détresse ! Oh ! cette sensation d'avoir tous les os cassés ! Neurasthénie noire... Froid à l'église... Froid chez moi... Je m'enroule dans les couvertures, ne fais rien jusqu'à 5 heures où le poêle commence à chauffer.

« Oh ! faire, faire, qui me donnera la force de faire ! »

Évidemment, je sais, l'action seule délivre, mais quand les ressorts de l'action sont brisés ! Rien, aucun devoir ne m'oblige à agir et je n'en ai pas envie. Ce pauvre chat même que je viens de prendre, ne m'est d'aucun secours. C'est un petit animal froid et distant. Il ne demande qu'à manger. Je lui donne ce que je peux, pas grand-chose et ne le satisfais pas. Pas d'autre commerce entre nous. Il reste du côté bête, et moi du côté homme.

L'action délivre, et l'échange humain dont je suis de plus en plus frustrée. J'avais tellement besoin de l'intelligence masculine pour m'entraîner vers les sommets par son dynamisme ; mais Charlie est mort, Louis tellement perdu pour moi ; l'abbé a autre chose à faire qu'à ramasser périodiquement mes lambeaux.

Ce n'est pas seulement cette prison des zones qui m'écrase, mais l'atroce prison de mon corps, de ma vie. Jusqu'à quand faudra-t-il y languir, de plus en plus limitée, mise à la gêne par l'épreuve, les privations? La vieillesse vient qui m'épouvante avec ses infirmités, ses maladies...

Je tends les bras au soulagement immédiat : la nuit, le sommeil... J'ai encore un lit, une bouillotte, la possibilité d'être, sous des draps chauds, un être inerte qui ne sent plus sa vie.

1942

Jeudi 26 mars.

Essayer d'écrire une suite de *l'Abbaye?* J'y ai toujours pensé, mais je ne vois rien encore bien nettement. J'ai commencé cependant ces jours-ci.

C'est curieux, dès que j'ai une plume en main, l'obsession religieuse et morale me reprend. Dieu sait pourtant si, dans ma vie, je m'en détache un peu chaque jour. Il fut un temps où, avec Pascal, je m'étonnais de la légèreté, de la folie des hommes qui « n'ayant pu guérir la misère, la maladie, la mort ont imaginé de n'y plus penser. » Maintenant, je fais comme eux, lasse de n'avoir trouvé aucune solution à aucun problème, excédée d'en souffrir, je pense peu et tâche d'échapper au drame où je suis prise avec tant et tant d'êtres. Tous ces navires qui coulent, ces avions qui tombent, ces armées que la guerre dévore, je ne réalise plus quelle masse de douleur cela fait. Je me raconte des histoires dans mon lit le matin et le soir pour éviter d'y songer, de petites histoires falotes, sans rapport avec rien. Je fredonne ou j'écoute des chansons. Je bouche de toutes parts les horizons sanglants. Je ne pense même pas à ma propre mort.

Elle peut venir cependant, ce soir, demain. Hier, alerte. Mais rien d'autre que des tirs de barrage. Les nuits sont belles en ce moment, la lune pleine. On a installé des mitrailleuses en face de nous. Si les avions anglais reviennent sur Renault, il y a des chances pour que nous soyons canardés de tous côtés.

Je puis mourir écrasée par un obus, ou bien périr dans les flammes, agoniser dans des décombres. J'ai peur de cela, très peur. Sachant pourtant que ce serait le mieux. Et puisqu'il s'agit d'une éventualité plausible, je devrais m'y préparer ; pas moyen ! Partir a toujours été pour moi un supplice et une épouvante ; l'horreur que j'ai du voyage, de l'inconnu, du nouveau, joue chez moi devant la mort. Mais, quand je voyage, je prends mille renseignements, je fais mes préparatifs avec soin, je tâche de ne rien laisser au hasard, je suis prête bien longtemps à l'avance. Hélas ! Je mourrai, surprise, et n'importe comment.

8 *avril.*

Je me suis confessée pour Pâques à l'abbé. Pour qui n'attache de prix qu'à l'émotion et ne demande que cela aux êtres comme aux choses, tout s'épuise vite. La direction a,

comme l'amitié, l'amour, les relations humaines ou l'intimité avec l'œuvre d'art, une période ascendante, un moment culminant, puis un déclin. Il y a le moment très beau et très affreux où l'on s'ouvre l'âme, celui où quelque chose vous est demandé, où l'on fait effort d'une part en résistant de l'autre. Puis, les choses se tassent, le prêtre connaissant à fond l'âme qu'il dirige, mesure ses capacités et ses limites. Il se contente de ce qu'il a obtenu et sait qu'elle n'ira pas plus loin. Moi aussi, je le sais, oh ! combien. L'un et l'autre nous devons nous arranger d'un minimum et d'une honnête médiocrité. Ce qu'il me dit est toujours beau mais je n'en suis plus bouleversée. L'habitude est venue qui décolore toutes les tentatives et tous les sentiments humains, les réduit en routine. Ferveur et lassitude sont les deux états entre lesquels nous oscillons d'un bout à l'autre de la vie. Heureux qui conserve jusqu'à la vieillesse une ferveur toujours jaillissante et jeune, mais chez moi, la lassitude emporte tout.

C'est une chance qu'aucune tâche ne m'ait été assignée. J'aurais été sans doute une épouse excédée, une amante indigne, une mère très vite tarie, une religieuse tôt desséchée. Dieu sait si j'ai désiré rencontrer un prêtre qui sût me comprendre. Je l'ai trouvé et n'ai pas tiré grand-chose de son secours.

Et cependant le souvenir de Paul déchaîne toujours en moi ces élans, ces transports, ces larmes dont je ne suis plus capable pour rien ni pour personne. Il y a toujours du sang pour lui dans mon cœur transpercé. Je ne l'ai pas atteint, je l'ai perdu, cela suffit pour que j'aie toujours soif de lui. Du rêve à jamais irréalisable, l'âme la plus pauvre, la plus faible, ne se peut lasser.

1945

27 septembre.

Ma position devant Dieu, devant les êtres, oscille toujours entre le grief et la contrition. Le grief l'emporte, hélas trop souvent, parce que ma vie, avec son absence de tout : absence d'occupations, de contacts, d'argent, de résultats, est à peu près insoutenable et qu'en cette absence, ce vide, j'attends forcément trop des êtres qui, si riches qu'ils soient, ne peuvent me donner que peu. Seulement, de ce peu, je dois loyalement reconnaître que ma pauvreté naturelle ne tire pas grand-chose. Ce peu aurait pu être immense si j'avais mieux compris, mieux reçu, mieux répondu. Cela, je le constate, et alors vient cette contrition que j'ai exprimée dans mes pages sur Char-

lie et qui est plus fondamentale, plus juste encore que mon grief.

Envers Dieu, je regrette de n'éprouver guère que griefs à cause des seuls présents reçus : la vie, la douleur, l'échec, quelques dons inutiles, l'amour trompé... je ne sais où prendre la contrition.

Il est bien évident que je ne sortirai jamais de mes problèmes. M'en tenir à quelques fils conducteurs. J'ai rencontré des êtres qui étaient de grandes, d'indéniables lumières. Certains n'avaient pas la foi, mais ceux qui l'avaient me touchaient, m'attiraient plus que les autres. La foi ne me suffit pas, je n'adore que l'intelligence, mais quand à cette intelligence qui est toute compréhension, toute lucidité, tout amour, s'ajoute la foi, elle m'apporte une plénitude que seule elle ne suffit pas à me donner.

Donc, cette foi, depuis Paul, je l'ai faite mienne et je l'ai follement admirée chez Charlie. Si traversée de doutes et d'obscurité que je sois, je m'en remets à ces deux guides. Le dernier ayant vécu plus longtemps, dit tant de choses, peut m'aider mieux, bien que moins aimé. Cette contrition que j'éprouve en pensant à lui, je ne dois pas me contenter de l'avoir exprimée. Il faut qu'elle me trempe le cœur de larmes, que je ne passe pas ma vie à pleurer sur ce qui me manque, mais sur ce à quoi j'ai manqué, non plus l'incompréhension des hommes à mon endroit, mais sur mes déficiences et sur tout ce que j'ai gâché, tellement gâché, mon Dieu !... toute cette infinie douleur mal soufferte, perdue...

Si la vie est bien, comme je le crois profondément, selon la parole de Keats « la vallée où se forgent les âmes », c'est mon crime d'avoir laissé mon âme se déformer, au lieu de la sculpter chaque jour d'une main plus patiente.

1946

22 avril.

Pourquoi faire? A quoi bon? Questions qui m'entravent de plus en plus. Sensation non seulement de fin de vie, mais de fin du monde. Voilà qui achève de me casser les reins. C'est assez inexplicable d'ailleurs. Je ne croyais pas avoir misé sur la terre. Je me reconnaissais trop peu de talent pour la postérité. Malgré tout, je faisais partie d'un ensemble. J'étais un petit anneau de la chaîne. Je faisais mon petit boulot à ma place. Je cherchais une expression pour ma douleur, pour celle de mes frères. Je cherchais à comprendre, à accroître

la pitié dans les cœurs. J'honorais le génie, la beauté, la grandeur méconnue. J'aurais voulu, ou servir ou sauver certaines mémoires. Tout cela, brusquement, n'a plus de sens. La bombe atomique peut tout anéantir. Non seulement ce marronnier fantastique sous mes fenêtres, mais tous les chefs-d'œuvre, tous les livres, tous les noms. Demain la mort pour moi. Après-demain plus rien, un globe mort. Difficile dans ces conditions de s'intéresser encore à quoi que ce soit.

1947

6 *janvier.*

Je reviens de Bollène. Bizarre incursion dans une sorte de Paradis terrestre où évoluent des êtres beaux, bien doués, riches, heureux, unis entre eux, créant, en s'aidant les uns les autres et se faisant valoir mutuellement, une atmosphère enchanteresse.

Descendance inattendue d'une famille tragique. Tout cela ne me semblait pas très vraisemblable, mais j'enregistre toutes les réalités, même radieuses.

Comme je n'étais pas en crise de souffrance, je me suis laissée charmer, sans cesser pour cela de me casser une fois de plus la tête sur l'insoluble problème des inégalités, non seulement sociales, mais humaines. Les uns ont tout reçu, les autres rien, et certes je ne nie pas que ces êtres comblés aient eu aussi à certains moments leurs épreuves. Mais qu'importe! puisque rien ne pouvait leur enlever ce goût passionné de la vie qui est source de force et de joie éternelle. Jamais las de chanter, jamais las de varier leurs plaisirs, de passer de la nature à Dieu, du jardinage à la musique, à la peinture ou à la poésie, toujours en état de grâce du côté religieux comme du côté humain, accomplissant à la fois leur vie et leur salut. Ce qui généralement ne s'acquiert qu'au prix du sang leur est donné gratuitement.

Le dangereux bonheur est pour eux instrument de connaissance et de perfectionnement. Alors, pourquoi les damnés de la terre? Que sert de tant souffrir? Je ne dépasse ces privilégiés ni en culture, ni en vertu. Au cours d'un long et pénible chemin, je n'ai guère su que m'affaiblir.

27 *janvier.*

Je crois certainement que la vie est faite pour qu'on s'en lasse. Les gens qui ne perdent rien à vivre, aucun goût, aucun

enthousiasme, qui font l'amour jusqu'à la dernière extrémité, du sport à tout âge, ou vibrent éternellement aux mêmes choses, me semblent extravagants. Que personne ne se lasse de rien, n'en ait jamais assez de rien, me surprend. Moi j'exagère dans l'autre sens : j'interromps la musique, je saute les pages du livre, je me dérobe à l'échange humain. Tout est toujours trop long pour moi. Tout dure plus qu'il ne me convient.

J'aurais aimé tout connaître, avoir une intelligence complète, rayonnant sur toutes choses, au lieu de ces vagues lueurs, à ras de terre, qui éclairent juste sous mes pas, sous mon nez, le proche, l'immédiat. Mais il m'est de plus en plus difficile de fixer mon attention fuyante et rêveuse.

9 *avril.*

Vraiment étrange ce qui sort de vous. Je n'en reviens pas en lisant les épreuves de mon livre (1). Écrire des choses tellement chrétiennes, quand on est si tiède et si peu fixée sur rien ! Si je n'étais pas écrivain, je serai sans doute athée, mais dès que j'ai une plume en main, j'ai immédiatement affaire à Dieu, besoin de Dieu. Qui se connaît soi-même? A quel moment suis-je dans ma vérité, dans ma vie distraite, lâchée, gâchée, perdue, ou dans mon œuvre pleine d'aspirations et de réalisations religieuses?

Je pense que c'est tout de même dans mon œuvre, et qu'il me faudrait « devenir ce que je suis », mais je n'en suis pas capable.

PAULE RÉGNIER.

(1) *La Face voilée*. Éd. du Cerf.

DE LA TRAHISON

La parution du livre de M. André Thérive (1), dans cette collection, suscitera ce que l'on appelle, au *Journal officiel*, des mouvements divers. Réduite à ses éléments essentiels, la thèse de M. André Thérive — encore que le mot thèse, avec toute sa lourdeur universitaire, ne s'accorde guère au style de l'ouvrage — se ramène à peu près à l'argumentation suivante.

Il y eut une époque où la trahison se définissait par la rupture d'un lien personnel. Condé, Turenne furent des traîtres, ils combattirent contre leur pays, mais surtout ils se révoltèrent contre leur roi. Cette trahison ne soulevait pas d'indignation durable ou profonde. Elle ne passait pas pour infamante quand elle était le fait d'un homme bien né. Tel général de haut rang, injustement traité par son suzerain, mettait son épée au service d'un autre monarque sans éveiller colère ou mépris parmi ses anciens compagnons d'armes.

Tant que la trahison et la fidélité valent à l'égard de personnes ou d'institutions concrètes, on identifie les cas sans grande peine et l'on nuance les jugements portés sur les transfuges ou les rebelles, selon les motifs qu'on leur prête, la gravité du serment qu'ils ont rompu, la valeur de l'homme ou du groupe qu'ils ont déserté. Les trahisons se multiplient dès que la Réforme, en brisant l'unité religieuse, suscite de possibles conflits de devoirs. Chaque parti n'hésite pas à demander l'appui des étrangers de même confession, au risque d'affaiblir le royaume. Catholiques et protestants s'entretuèrent, sans s'épargner les uns aux autres l'accusation de traîtres, mais sans que cette accusation jouât un rôle décisif. Celui qui combattait la véritable Église et entraînait les âmes au péché et à la perdition, commettait, par le fait même, un

(1) *Essai sur les trahisons* à paraître chez Calmann-Lévy ; le texte ci-dessus constitue la plus grande partie de la préface écrite par Raymond Aron pour cet ouvrage.

crime plus grave que celui qui risquait, par ses actes, d'entraîner pour son pays la perte d'une province.

La Révolution de 1789 ouvrit une ère nouvelle. Marie-Antoinette, en transmettant des informations aux ennemis de la France révolutionnaire, n'a pas conscience de trahir. Les Alliés, à ses yeux, en veulent seulement aux usurpateurs. Elle ne connaît pas d'autre France que celle sur laquelle règne Louis XVI : la fidélité à la monarchie demeure pour elle la fidélité suprême. Elle est de bonne foi, mais, par rapport à la France nouvelle, elle n'en commet pas moins le crime de trahison. Elle favorise les entreprises d'armées étrangères qui peut-être rétabliront le trône mais peut-être aussi, pour prix du service rendu, arracheront au royaume quelque territoire.

Entre 1789 et 1815, des loyalismes contradictoires s'affrontent. Les tenants du passé en viennent à rallier le camp des ennemis de la France révolutionnaire ou impériale. Ceux qui ne cessèrent de servir la France furent en même temps les opportunistes, qui se rallièrent à tous les régimes, successivement. Ajoutons que Bonaparte, puis les Bourbons, atténuèrent le plus possible les épurations, soucieux de réduire au minimum l'émigration, intérieure et extérieure.

A travers le XIXe siècle, la nation s'impose de plus en plus comme la valeur, l'instance suprême. Sans doute la France continue-t-elle de souffrir de la mise en question permanente de son régime. En Grande-Bretagne, la monarchie et la patrie sont inséparables. En cas de guerre, nul doute ne s'insinue dans les esprits. Celui qui n'obéit pas est un traître, pur et simple. En France, aucun régime, depuis 1789, n'a résisté à une défaite militaire. Renan en concluait avec pessimisme qu'un pays divisé sur son régime est devenu incapable de faire la guerre. Bazaine pouvait, sans indignité, se demander où était le gouvernement de la France. Malgré tout, la notion, révolutionnaire et nationale, du patriotisme avait à tel point gagné que personne n'aurait admis ouvertement une collaboration avec les Allemands pour restaurer l'empire ou la monarchie.

A la fin du XIXe siècle et au début du XXe, la République est consolidée : le devoir de servir la patrie, quels qu'en soient les ministres occasionnels, ne souffre plus de doute ou d'exception. Dès lors, les traîtres prennent la figure classique que leur laisse l'imagerie populaire. L'officier de marine qui livre des secrets au service d'espionnage d'un pays étranger, n'a pu agir que pour des motifs méprisables. Le traître objectif est en même temps un traître subjectif : nulle situation ne paraît concevable où un homme pourrait travailler contre sa patrie pour des motifs nobles.

Au cours de la guerre de 1914, il y eut fort peu de traîtres. Rares furent les Français qui, dans les territoires occupés, vendirent leur plume à l'occupant. A l'arrière, traîtres et espions se confondaient à peu près, mis à part quelques hommes politiques victimes de vengeances et aussi de la chasse aux défaitistes. En 1916-1917, les parlementaires et l'opinion elle-même s'interrogèrent sur les mérites respectifs du « jusqu'au boutisme « et d'une tentative de compromis. Quand le « jusqu'au boutisme » l'emporta avec Clemenceau, on poursuivit non pas seulement quelques traîtres authentiques, mais aussi quelques partisans de la stratégie contraire, auxquels on tâcha d'imputer de vagues intelligences avec l'ennemi.

La prolifération des traîtres au cours de la deuxième guerre mondiale s'explique par la conjonction des circonstances : la défaite (et les démocraties imputent volontiers la défaite à la trahison), la situation sans précédent d'un armistice, conclu entre un pays occupé et son vainqueur temporaire, cependant que la guerre continue au dehors, et enfin le début d'une nouvelle conception du patriotisme, défini non plus par rapport à un souverain ou par rapport au pays concret, mais par rapport à une idéologie. Une France hitlérienne ou communiste ne serait plus la France pour une fraction importante des Français, mais une France « judéo-maçonne » ou républicaine n'était pas la France pour une autre fraction des Français.

Quand deux conceptions du patriotisme s'affrontent, le traître objectif et le traître subjectif ne coïncident plus. Marie-Antoinette trahissait la France en transmettant des informations aux armées alliées ; mais elle ne commettait pas un acte répréhensible à l'intérieur de son propre système de valeurs et d'obligations. De même, un Français, qui en 1939 se mettait au service de l'Allemagne hitlérienne ou de la Russie soviétique, trahissait objectivement la France réelle, en guerre avec le III^e^ Reich, lui-même soutenu à l'époque par l'Union soviétique. Il ne trahissait peut-être pas subjectivement s'il avait, une fois pour toutes, placé ses devoirs à l'égard de son parti au-dessus de ses devoirs à l'égard de sa patrie.

A partir du moment où la patrie n'est plus définie en termes concrets, mais par une idéologie, elle cesse de constituer l'instance suprême. Elle devient l'enjeu des conflits entre les factions. Ceux qui voulaient combattre la Russie soviétique en 1943 étaient des traîtres, mais ceux qui nourrissent la même intention en 1951 sont des patriotes. Les uns et les autres demeurent des traîtres au jugement des communistes qui, une fois au pouvoir, les traiteraient en conséquence.

Aussi M. André Thérive nous convie finalement à l'indulgence et au scepticisme. Un jour les hommes se lasseront de s'entretuer avec bonne conscience.

*

Que les peuples vaincus cherchent des traîtres pour leur imputer la responsabilité du désastre, on ne l'ignore pas. La nouvelle de la trahison du général Corap se répandit comme une traînée de poudre à travers le pays quand la percée des Ardennes fut connue. Mais le général Corap fut acquitté et l'histoire se refuse à confondre les généraux malheureux, les généraux incapables et les généraux transfuges, dernière catégorie beaucoup moins nombreuse que les deux premières. Sans doute, certains régimes encore mal assurés ne tolèrent-ils pas le malheur ou l'incapacité et infligent-ils le châtiment suprême aux chefs qui n'ont pas trahi leur serment mais que la fortune des armes a trahis. Mais cette rigueur ne crée pas d'équivoque. Elle appelle l'évocation de Rome au temps de sa grandeur qui accueillait les consuls vaincus par Hannibal avec honneur parce qu'ils n'avaient pas désespéré de la République.

Les accusations de trahison s'entre-croisent dès que l'on envisage les suites à tirer d'une défaite. Les partisans d'une paix rapide accusent de trahison les partisans d'une résistance à outrance et ces derniers retournent l'accusation, en général avec prodigalité. Les historiens de droite ont reproché au gouvernement de la défense nationale d'avoir aggravé, en 1871, le coût de la défaite. Les historiens de gauche répondent que la lutte, même vaine, avait laissé la nation moins humiliée qu'une soumission immédiate après l'effondrement de l'empire. La France n'avait pas le droit de sacrifier l'Alsace sans un suprême effort pour la sauver. La consolidation de la République, grâce au gouvernement de défense nationale, est un argument qui, moins souvent employé, n'en est pas moins retenu par la gauche.

A l'origine de la guerre civile française de 1940-1944, on retrouve un dilemme de cette sorte. En juin 1940, sans faire intervenir les conflits idéologiques, en se référant aux seuls intérêts de la collectivité française telle qu'elle existait concrètement, valait-il mieux signer l'armistice ou abandonner le territoire métropolitain à l'ennemi et constituer un gouvernement libre à Alger? Une fois le premie terme de l'alternative choisi, valait-il mieux obéir au gouvernement légal ou instaurer un comité symbolisant le maintien de la France dans le camp allié?

Armistice ou transfert du gouvernement hors de France, les deux termes de l'alternative entraînent des maux évidents. L'armistice oblige à retirer de la lutte flotte et aviation françaises au moment où la coalition antihitlérienne est le plus menacée d'un désastre. Il aggravera les divisions entre les Français puisque le gouvernement sur le sol national ne sera qu'à demi libre et parlera un langage, partiellement imposé par l'ennemi. Mais la continuation de la lutte, après l'occupation totale du territoire métropolitain, constitue aussi un saut dans l'inconnu. L'Afrique du Nord tiendra-t-elle? Quel traitement les Allemands infligeront-ils à la France? Nous ne souhaitons pas reprendre ici les arguments tant de fois échangés entre partisans et adversaires de l'armistice, mais simplement suggérer un jugement sur lequel l'accord est aujourd'hui presque unanime. En dehors de toute idéologie, des Français, également convaincus de servir leur pays, pouvaient conclure les uns en faveur, les autres contre l'armistice. En 1945, au moment où sévissait la fureur d'épuration, l'armistice ne fut pas retenu comme un chef d'accusation au procès du maréchal Pétain.

Une fois l'armistice signé, un nouveau cas de conscience se posait. Le général de Gaulle avait rompu avec le gouvernement qui présentait la plupart des signes de la légalité, par un acte révolutionnaire, d'ordre politique, contradictoire avec le devoir du soldat tel qu'il est interprété en période normale. Du point de vue de Vichy, l'accusation de dissidence était bien fondée. Mais un gouvernement qui se reconnaissait lui-même à demi prisonnier de l'occupant ne pouvait prétendre à la même autorité ni obtenir la même obéissance qu'un gouvernement en mesure d'exercer sa pleine souveraineté. A un moment ou à un autre, entre 1940 et 1944, la plupart de ceux qui, en juillet 1940, reconnaissaient le gouvernement de Vichy, passèrent eux aussi à la dissidence. En juillet 1940, le général de Gaulle était un révolté, même si cette révolte est rétrospectivement admise comme la suite de la IIIe République ou comme l'origine d'une nouvelle légalité.

Quel était, à l'époque, l'intérêt de la France? Considérons l'intérêt de la France en tant que nation aspirant à l'indépendence et à la puissance. La réponse était suspendue pour une part à la suite des événements. Si une paix de compromis avait été négociée en 1941 ou en 1942, mieux aurait valu qu'il y eût un seul gouvernement français, gardant le maximum d'atouts. Probablement, en cette hypothèse, le comité français de Londres aurait disparu sans laisser de traces, de même qu'a disparu le gouvernement polonais, pourtant légitime, quand le comité de Lublin fut accepté par les trois Grands.

Si l'Allemagne l'avait emporté, le gouvernement de Vichy aurait été peuplé d'authentiques collaborateurs, du style Déat ou Doriot, et le général de Gaulle aurait été qualifié, dans les manuels d'histoire de la France nazie, de traître.

On ne fera aucune difficulté pour admettre cette relativité des jugements. Une décision prise au lendemain de la défaite française était inévitablement, pour une part, un pari sur l'avenir. Ceux qui ont perdu leur pari reprochent aujourd'hui à ceux qui l'ont gagné d'avoir tiré profit de ce succès dû plus aux circonstances qu'à eux-mêmes. Mais ceux qui avaient misé sur la victoire allemande ou sur une paix de compromis, comment auraient-ils traité les derniers tenants de la démocratie ou de l'alliance anglaise au cas où l'événement leur aurait donné raison? Sur le plan du réalisme pur, où les faits tranchent souverainement, pourquoi protester contre le jugement d'un tribunal, que l'on n'aurait pas récusé s'il avait rendu un autre verdict?

La protestation ne se justifie qu'à la condition de recourir à d'autres arguments. Et il y en a de deux sortes. Ou bien on affirme que la décision d'un armistice n'impliquait pas un pari sur la victoire allemande ou sur la paix de compromis, mais était, en tout état de cause, la meilleure réponse à une situation désespérée. Ou bien on donne les diverses attitudes choisies par les collaborateurs parisiens, les attentistes vichystes et les gaullistes, pour également nécessaires à la France, chacune indispensable à un certain moment ou en vue d'une certaine éventualité.

Cette dernière argumentation n'appelle pas de longs commentaires. Les collaborateurs n'ont pas pris leur décision afin de protéger leurs compatriotes durant l'occupation ou de sauvegarder les droits de la France en cas de victoire allemande, pas plus que les gaullistes n'ont agi d'après une spéculation de même sorte et de sens contraire. Les meilleurs des deux côtés ont obéi à leurs préférences idéologiques, à l'intérêt de leur pays tel qu'ils le concevaient, voire, pour certains Résistants, au sens de l'honneur. Ni les uns ni les autres n'auraient accepté l'idée qu'ils remplissaient des fonctions complémentaires dans la Résistance et dans la collaboration. Tout au plus retiendra-t-on que les jugements sur les individus doivent être nuancés d'après la conduite propre de chacun. Le collaborateur qui tâchait de soustraire Juifs et gaullistes à la fureur de l'occupant ou qui partait combattre sur le front russe, ne ressemblait pas moralement à celui qui dénonçait ses compatriotes à la police des Allemands. Ils appartenaient à un même parti, pas nécessairement à la même race d'hommes.

Plus intéressante est l'autre théorie justificative. Il n'était

pas besoin du comité de Londres, diraient les avocats de la première théorie, pour permettre le retour de la France au camp des Alliés. La France y aurait même obtenu une meilleure place si elle était restée unie, en évitant la guerre civile, dont Dakar, la Syrie et les combats entre milice et résistants furent les épisodes. Jusqu'en novembre 1942, on pouvait spéculer sur les avantages et les inconvénients de créer un contre-gouvernement en exil. N'aurait-il pas mieux valu laisser ouverte aux ministres de Vichy une issue vers le camp allié? A partir de novembre 1942, le doute n'était plus permis. La France avait besoin d'une représentation politique parmi les Nations unies. Avant novembre 1942, le doute était permis. Il eût été préférable, à coup sûr, que les deux politiques entre lesquelles de bons Français pouvaient légitimement hésiter ne fussent pas incarnées par des équipes rivales, échangeant des invectives et menant une lutte clandestine au milieu de la guerre étrangère. Mais cette guerre civile était difficile à éviter. Les tenants de chacune des deux politiques devaient inévitablement considérer les tenants de l'autre pour coupables. Chacun des deux groupes devait transfigurer par l'idéologie une décision réaliste et presque stratégique. Chacune des deux décisions possibles avait aussi une signification morale.

Pour une part, les ministres de Vichy étaient obligés d'adopter un langage de collaboration. On aurait tort de regarder toujours ce langage pour l'expression sincère de leur pensée. Mais l'action contre les francs-maçons, les juifs, certains hommes de la III^e^ République, a précédé les demandes des autorités d'occupation. En politique intérieure, le gouvernement de Vichy agit plus d'une fois selon sa volonté propre et non sous la pression ennemie. Une révolution nationale, proclamée en temps de guerre et d'occupation, ne pouvait pas ne pas soulever une opposition où se mêlaient le patriotisme, une conception diplomatique différente et la passion républicaine. Malgré tout, jusqu'en novembre 1942, en dépit des polémiques, il n'y avait pas entre vichystes et gaullistes, attentistes et résistants, « lutte à mort ». Et l'histoire pourra dire, comme le suggéraient les Français, imaginant un accord secret entre le Maréchal et le général, que beaucoup de Vichystes, à leur place, avaient servi la patrie.

Après l'occupation totale, la preuve fut faite que la politique intermédiaire aboutissait soit au suicide (sabordage de la flotte), soit à engager contre les Alliés les dernières armes de la France. Il ne restait plus qu'une justification pour le maintien du maréchal Pétain à Vichy : l'interposition de son nom et de son prestige entre l'occupant et la population épar-

gnait à celle-ci les rigueurs extrêmes de la répression. Que beaucoup de fonctionnaires en aient jugé ainsi, on l'admettra volontiers. Mais quand la théorie de l'interposition aboutit aux cours martiales et à la milice, on est tenté d'invoquer l'équation de Machiavel et de Gribouille.

Tant que l'on ignore les Français favorables à la victoire allemande, on n'a pas à connaître de trahison, quelle que soit la violence des passions déchaînées. Conflit des résistants à tout prix et des réalistes, de ceux qui invoquaient l'honneur de la nation et de ceux qui songeaient à la nation concrète, des républicains et des conservateurs, ce conflit peut, en temps de guerre, s'amplifier en une sorte de guerre civile : l'observateur n'a pas le droit d'oublier que les uns et les autres appartiennent à la même patrie et qu'ils en souhaitent également le bien temporel.

Il en va autrement dès que l'on envisage les véritables « collaborateurs », ceux qui, dès juillet 1940, souhaitaient la victoire du IIIe Reich. Laissons les opportunistes, qui parièrent sur le triomphe final de Hitler et restèrent jusqu'au bout prisonniers de leur pari. Laissons encore les philosophes de l'histoire, qui saluaient la réalisation de l'Europe en dépit de l'idéologie dont se réclamait et des moyens qu'employait l'État hitlérien, mais qui ne prirent aucune part active aux événements. Que penser de ceux qui s'inscrivirent dans la L. V. F., qui vitupèrent leurs compatriotes antihitlériens ou antiallemands dans les journaux? S'il ne sont pas des traîtres, qui le sera? Mais s'ils le sont, pourquoi les Français collaborant avec les armées américaines et anglaises ne l'étaient-ils pas et pourquoi les communistes, s'ils collaboraient un jour avec une armée russe, ne le seraient-ils pas à leur tour?

Le jour où chaque faction choisit le camp de son idéologie, il n'y a plus d'unité nationale et, du même coup il n'y a plus de traîtres ; les différents partis de l'étranger s'accusent réciproquement de trahison.

★

Prenons le livre que Rebecca West a consacré à notre sujet : *The meaning of treason*. Elle étudie le cas des Anglais qui prirent le parti de l'ennemi, William Joyce, John Amery et quelques autres moins connus, marins, soldats, officiers que les Allemands recrutèrent pour la compagnie anglaise de leur légion antibolchevique. Elle s'efforce d'être juste à leur égard, de saisir la faille secrète de leur personnalité, la faiblesse mystérieuse qui leur avait interdit de trouver dans leur pays

l'accomplissement de leurs aspirations et qui les avait rendus vulnérables à la tentation. William Joyce n'était pas un traître vulgaire. Il était probablement mû par des convictions sincères. Qu'on l'écoute. Trois jours après son arrestation, le 31 mai 1945, il dicta à l'officier venu l'interroger une déclaration dont voici les principaux passages :

« Je saisis cette occasion pour faire une déclaration préliminaire sur les motifs qui me conduisirent à me rendre en Allemagne et à parler à la radio allemande à l'adresse de l'Angleterre. Je n'étais pas déterminé par le désir de gains personnels, matériels ou autres, mais uniquement par mes convictions politiques. J'ai été élevé en extrême conservateur, avec de fortes idées impérialistes, mais très jeune dans ma carrière, en 1923, j'ai été attiré par le fascisme et ensuite par le national-socialisme. Entre 1923 et 1939, j'ai mené une activité politique vigoureuse, parfois comme conservateur, mais surtout comme fasciste ou national-socialiste. Dans la période qui a précédé immédiatement le début de cette guerre, j'étais profondément mécontent de la politique suivie par les gouvernants britanniques. D'abord, parce que j'avais l'impression qu'elle conduisait à la désagrégation de l'Empire britannique et, en second lieu, parce que je jugeais le système économique existant entièrement inadapté aux besoins de notre temps. J'étais très profondément impressionné par l'œuvre constructive que Hitler avait réalisée pour l'Allemagne et j'avais l'opinion qu'à travers l'Europe aussi bien qu'en Grande-Bretagne, devait intervenir une réforme dans la ligne de la doctrine nationale-socialiste, bien que je n'aie jamais supposé que tous les aspects du national-socialisme, tel qu'il était prêché en Allemagne, seraient acceptés par le peuple britannique.

« Une de mes convictions dominantes était qu'une guerre entre Grande-Bretagne et Allemagne serait une tragédie aux suites de laquelle la Grande-Bretagne et l'Empire britannique ne survivraient pas, et je considérais qu'une influence grossièrement disproportionnée était exercée sur la politique britannique par les Juifs qui avaient leurs raisons de détester l'Allemagne nationale-socialiste. Quand, en août 1939, la crise finale se produisit, je pensai que la question de Dantzig ne constituait pas un juste motif de guerre mondiale. Comme, à cause de mes opinions, je n'étais pas disposé en conscience à combattre pour la Grande-Bretagne contre l'Allemagne, je décidai de quitter mon pays, car je ne désirais pas jouer le rôle d'un objecteur de conscience et je supposais qu'en Allemagne j'aurais l'occasion d'exprimer et de répandre des opinions que je n'aurais pas le droit d'exprimer en Grande-

Bretagne en temps de guerre. Mais je comprenais que j'avais refusé de servir la Grande-Bretagne en cette conjoncture critique et j'en tirai la conclusion logique que je n'aurais plus le droit, moralement, d'y retourner de ma propre volonté et que le mieux à faire était de demander la citoyenneté allemande et de m'installer définitivement en Allemagne. Néanmoins, je n'ai pas dévié de mon objectif constant qui était de tenter, du mieux que je pouvais, d'amener les deux pays à se réconcilier ou, du moins, à se comprendre. Après que la Russie et les États-Unis furent entrés dans la guerre, un tel accord ne m'apparut pas moins désirable qu'avant car, bien qu'il me parût probable que la Grande-Bretagne avec ses puissants alliés parviendrait finalement à vaincre l'Allemagne, je considérais que le prix qu'il faudrait finalement payer pour cette aide serait bien plus élevé que le prix impliqué par un accord avec l'Allemagne.

« Cette conviction fut renforcée de mois en mois à mesure que croissait la puissance de la Russie, et, durant les dernières phases de la guerre, j'acquis la certitude que la Grande-Bretagne, bien que capable de remporter un triomphe militaire sur les Allemands, serait, en cette éventualité, confrontée par une situation bien plus dangereuse et compliquée que celle qui existait en août 1939. Et c'est pourquoi, jusqu'au dernier moment, je me raccrochais à l'espoir d'une entente germano-anglaise, bien que je visse que les chances en étaient faibles. Je sais que j'ai été dénoncé comme traître, et j'en éprouve de l'amertume, car je n'ai pas conscience d'avoir été coupable d'aucun acte secret et frauduleux contre l'Angleterre, bien que je sois capable de comprendre l'indignation que mes discours à la radio ont pu susciter dans certains milieux. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse se faire, à l'heure présente, sur ma conduite, le jugement final ne saurait être convenablement porté, me semble-t-il, avant que l'on voie si la Grande-Bretagne est capable de gagner la paix. »

On reconnaîtra que le texte est remarquable. Non qu'il témoigne d'une lucidité hors du commun : Gœbbels avait tenu le même langage depuis deux ans et les neutres, les Suisses par exemple, ne se faisaient guère d'illusions sur les perspectives ouvertes par la victoire des Nations unies. Aucun Anglais, aujourd'hui, n'absoudra William Joyce du crime de trahison sous prétexte que celui-ci avait reconnu à l'avance les conséquences probables de la deuxième guerre mondiale. Or, il ne manque pas de Français qui jugent les collaborateurs justifiés par les suites de la défaite allemande.

Avant de nous demander qui a tort ou raison, tâchons de saisir les motifs qui déterminent, sans nul doute ou incer-

titude, le jugement de l'écrivain britannique. William Joyce a rompu la solidarité avec sa patrie, avec son peuple, au moment du danger. Même si la politique adoptée par les ministres de Sa Majesté, aboutissant à la guerre, était erronée, contraire à l'intérêt durable de la Grande-Bretagne, il n'avait pas le droit de combattre, fût-ce par la parole, son pays en guerre. L'individu ne saurait s'instituer juge suprême et mettre son jugement au-dessus de la décision librement prise par des gouvernants légitimes. Il n'en suit pas que William Joyce ait trahi pour des raisons basses ou méprisables. Mais celui qui préfère une Angleterre de ses rêves à l'Angleterre réelle, le national-socialisme à sa patrie, celui qui déteste les Juifs plus qu'il n'aime ses compatriotes, celui-là échappe déjà à la psychologie normale. Le traître par idéologie n'est pas un traître vulgaire, mais il n'en est pas moins un traître, au sens donné à ce mot, à l'âge des nationalismes : il a pris parti, en fait, pour les ennemis de sa nation.

Les circonstances françaises se prêtent moins aisément à une discrimination rigoureuse. La rupture du collaborateur avec la communauté était moins nette parce que la quasi-unanimité patriotique, antihitlérienne, de la Grande-Bretagne n'était pas donnée en France, de 1940 à 1944. La victoire des Alliés n'a été que partiellement celle de la France. Elle a été intégralement celle de la Grande-Bretagne. Tout pays de second ordre est obligé de choisir son camp : les Français qui ne choisissaient pas le même camp que la majorité de leurs compatriotes ne s'isolaient pas dans la trahison aussi nettement que William Joyce.

Les différences entre William Joyce et les collaborateurs français sont incontestables mais les similitudes aussi.

Que le combattant antibolchevique par idéalisme n'ait pas été nécessairement un être méprisable, qu'il ait été parfois un être noble, rien de plus certain. S'il s'agit de la personne, nous avons toutes les raisons de lui marquer plus d'indulgence qu'aux innombrables opportunistes, qui ont attendu que l'issue ne prêtât plus au doute pour prendre position en faveur du vainqueur. Mais ce jugement moral ou humain ne se confond pas avec le jugement politique. Le soldat de la L. V. F. a été combattre le pays que la grande majorité des Français tenait pour allié, il a prêté aide à celui que la grande majorité des Français tenait pour ennemi. Sans doute doit-on noter les circonstances exceptionnelles : la contribution française à la lutte contre le bolchevisme était, au moins en apparence, approuvée par le chef d'un gouvernement français dont l'illégitimité n'était pas évidente. A échéance, la Russie soviétique pouvait être aussi redou-

table que l'Allemagne hitlérienne (mais il n'y a rien de nouveau en ce fait et, à toutes les époques, les citoyens qui auraient choisi de combattre l'ennemi d'hier ou de demain et non celui du jour se seraient rendus coupables de trahison). Il n'en reste pas moins qu'une minorité, contre les sentiments de la nation, a décidé, pour des raisons idéologiques, de traiter en ennemi un pays qui était l'allié de nos Alliés.

On n'hésitera donc pas à parler en ce cas de trahison. Sans doute s'agit-il d'un jugement historique, avec les incertitudes inévitables de ces sortes de jugements. Il suffit malgré tout d'imaginer ce qu'aurait été le sort de la France en cas de victoire allemande (annexion de l'Alsace-Lorraine, amputation de l'empire) et celui qui fut le sien en 1945 pour reconnaître de quel côté devait se placer le simple patriotisme qui, au début de ce siècle, aurait paru au-dessus de toute controverse.

Pour soustraire les collaborateurs à l'accusation de trahison, il faut récuser le nationalisme — l'intérêt concret de la collectivité, quel qu'en soit le régime — et se référer à une idéologie. Le Français de convictions nazies, comme le Français de convictions communistes, obéit d'abord au parti ou à la patrie de sa foi. Le patriote traditionnel le tient pour traître, virtuel ou actuel, sans l'ébranler puisque le nazi ou le Stalinien, à l'intérieur de son système de valeurs, fait son devoir même quand il combat sa nation.

★

Un ancien conseiller de l'administration américaine en Allemagne me raconta, il y a quelques semaines, l'anecdote suivante : on parlait à un membre du Congrès, en voyage dans l'Allemagne occupée, d'un dirigeant du parti socialiste, grand ami de l'Occident, farouche résistant à Hitler. On ajoutait qu'il avait même été, durant la guerre, en relation avec certains services alliés. Sur quoi notre sénateur indigné s'écrie : « Comment, il était officier allemand et il a eu des relations avec nous pendant la guerre : mais alors c'est un traître. Je ne veux pas le voir. » Un officier allemand qui, durant les hostilités, a été en rapport avec les Britanniques et les Américains est *formellement* un traître. Mais ce jugement formel ne résout rien.

On peut éluder les difficultés majeures par une argumentation historique : les conjurés du 20 juillet ont agi à un moment où la guerre était perdue pour l'Allemagne. Les « intelligences avec l'ennemi » visaient à faciliter une liquidation du conflit, au moindre coût pour leur patrie. S'ils n'ont agi qu'à partir

du jour où la défaite de l'Allemagne était déjà certaine, les antihitlériens deviennent les syndics d'une faillite dont la responsabilité retombe sur les Hitlériens eux-mêmes.

Il s'agit là, malgré tout, d'une échappatoire. Certains Allemands antinazis ont souhaité la défaite de leur patrie, ils ont même travaillé en vue de cette défaite avant qu'elle fût acquise. Étaient-ils des traîtres? Au regard des nationaux-socialistes, à coup sûr. Au regard de leur conscience, certainement pas. Au regard de la notion classique de la patrie, peut-être, mais cette notion même est mise en question au temps des religions séculières.

Les trahisons, en France, peuvent encore, durant la deuxième guerre mondiale, se définir par rapport à la notion classique de patrie. Les invectives échangées entre Vichystes et Gaullistes, jusqu'en novembre 1942, étaient artificielles et excessives : les uns et les autres avaient adopté, au lendemain du désastre, des attitudes opposées, peut-être inconciliables, mais qui pouvaient se réclamer toutes deux de l'intérêt national, en dehors de toute idéologie. Il n'y avait lutte à mort qu'entre les partisans de la victoire allemande et ceux de la victoire alliée. Or, il suffisait pour condamner les premiers de se référer à l'intérêt patent (à courte échéance) du pays, aux sentiments de l'immense majorité des Français.

Dans le cas de l'Allemagne, ces sortes de jugements ne suffisent plus. Si l'on considère exclusivement l'intérêt de puissance — ce que l'on tient classiquement pour l'intérêt de la collectivité — comment nier que la victoire de Hitler aurait été, dans l'ordre matériel, en même temps celle de l'Allemagne? Or, il ne manque pas de bons Allemands aux yeux desquels la victoire de Hitler aurait été pour l'Allemagne une pire défaite que l'écrasement de la Wehrmacht. Ils préféraient leur idéologie à leur patrie, nous dira M. Thérive. Peut-on renvoyer à l'idéologie, avec indifférence, avec mépris, toutes les idées au nom desquelles on juge la politique elle-même?

Si l'on donne la puissance de la collectivité pour un but absolu, alors quiconque souhaite la défaite militaire de son pays trahit (au moins à courte échéance, la défaite militaire entraîne toujours un affaiblissement). Mais il n'y a aucune raison pour qu'un intellectuel fasse de la puissance le but dernier. Elle semble telle dans les époques tranquilles, où les guerres n'ont pas pour enjeu les structures fondamentales des États ou des collectivités aux prises. Mais l'Allemagne nationale-socialiste ne serait plus l'Allemagne pour des millions d'Allemands. Ceux qui détestaient l'existence qu'Hitler annonçait à son peuple, hésitèrent sur leur devoir. Les uns com-

battirent, la mort dans l'âme : la victoire aurait été celle de leur tyran, la défaite serait celle de leur patrie. Les autres allèrent jusqu'au bout du refus et se dressèrent contre leur pays, livré aux mauvais bergers.

Mais, me dira-t-on, comment refuserez-vous la même liberté au national-socialiste par rapport à une Allemagne démocratique? Objection irréfutable si l'on admet le caractère interchangeable, pour ainsi dire, des idéologies. Mais rien n'est moins évident. Entre le démocrate dans l'Allemagne nationale-socialiste et le national-socialiste dans une Allemagne démocratique, il y a au moins une différence fondamentale : la démocratie ne met pas ses adversaires en prison, aussi longtemps qu'ils respectent les lois. Quelles que soient leurs passions, les antidémocrates n'ont pas de raison valable de se séparer de leur patrie, qui leur laisse les mêmes droits qu'à tous les citoyens. Les régimes qui mettent des catégories entières d'individus au ban de la communauté ne sauraient ensuite accuser de trahison ces réprouvés. Les Russes blancs ne sont pas traîtres à la Russie communiste, qu'ils n'ont pas reconnue pour patrie. Il en va de même pour les Juifs et certains libéraux ou démocrates allemands.

On m'objectera qu'avec le même raisonnement on aurait condamné toutes les religions : aucune d'entre elles, à l'origine, n'était tolérante. Ni les catholiques ni les protestants ne l'étaient au XVIe siècle. Mais nous n'avions pas l'intention de disqualifier le national-socialisme sous le seul prétexte qu'il était intolérant. Nous marquions seulement la différence entre le démocrate qui trahit sa patrie devenue totalitaire, et le totalitaire trahissant sa patrie démocratique. Celui-là n'est pas emporté par un fanatisme idéologique : on ne trahit pas une patrie dont on est chassé. Si les deux camps sont également intransigeants, alors la nation même cesse d'exister. La fidélité suprême devient religieuse et non plus nationale. Le traître est le protestant qui se soumet aux ordres du roi catholique, non celui qui combat contre lui.

Ne sommes-nous pas entrés dans une période où le lien religieux ou idéologique est supérieur au lien national? Les hommes abusent de l'accusation de trahison parce qu'ils sont de mauvaise foi. Ils parlent comme s'ils tenaient l'intérêt national pour la loi de leur action. Mais ils savent bien au fond d'eux-mêmes qu'il n'en est rien. Pour les communistes, la France capitaliste n'est pas la France. Pour les Français non communistes, la France soviétisée ne serait pas la France. Ni les uns ni les autres n'ont plus en commun une France qu'ils serviraient à l'heure du conflit, en dépit de

leurs passions idéologiques, car le conflit aurait précisément pour objet le contenu de l'idée France.

Il n'en résulte pas que toute possibilité de discrimination disparaisse. Le choix d'une idéologie est en même temps celui d'une zone d'influence ou d'un empire. Il est donc loisible de comparer le sort fait aux nations de second ordre par le IIIe Reich, les puissances anglo-saxonnes et l'Union soviétique. Le Français, indifférent à toutes les idéologies, aurait choisi hier et choisirait aujourd'hui le camp occidental, pour la simple raison que la France satellite du IIIe Reich ou de l'Union soviétique aurait perdu ou perdrait toute indépendance. La totale indépendance, il est vrai, est le privilège des plus grands. Mais à l'intérieur du monde atlantique les relations entre les démocraties ressemblent encore à celles d'alliés, dans toute la mesure permise par l'écart entre les forces disponibles. Le IIIe Reich, l'Union soviétique traitent les pays protégés en pays conquis.

Argument qui, à coup sûr, n'ébranlera pas le nazi ou le communiste puisque l'un et l'autre met le triomphe de sa foi au-dessus de l'indépendance de sa patrie. Pour les convaincre, il faudrait s'en prendre à l'objet même de leur foi. A cet égard, les cas du nazi ou du communiste sont autres. Les Occidentaux se ralliaient au nazisme plutôt en dépit qu'à cause de la doctrine hitlérienne. Ils se rallient au communisme à cause de la doctrine et en dépit de la réalité soviétique.

Sans entrer dans une discussion des idéologies contemporaines, il est relativement facile de dévaloriser le national-socialisme en tant que tel. L'importance donnée au facteur racial est contraire à la tradition spirituelle de l'Occident. Un régime que l'on veut par principe tyrannique, fondé sur la toute-puissance du chef et du parti, peut être un expédient en une situation tragique. En faire un idéal, le préférer à son pays et aux institutions libérales, suppose une sorte de perversion morale.

Ajoutons-le : un tel jugement n'autorise pas à méconnaître les sentiments généreux qui ont pu entraîner des jeunes hommes vers l'aventure fasciste, le désir de servir, de rapprocher les classes ennemies, de susciter une sorte d'unité nationale. En condamnant un mouvement historique, on ne condamne pas du même coup l'inspiration, la qualité humaine de tous ceux qui le joignirent.

On ne saurait condamner aussi aisément l'idéologie communiste. Une conception collectiviste de la société n'a pas la valeur d'évidence que lui prêtent ses fidèles. Elle n'est pas non plus méprisable en tant que telle, contraire à la tradition et aux principes moraux de l'Occident. Mais, en fait, le com-

munisme, sous la forme stalinienne, est intolérant comme l'hitlérisme, il multiplie les exécutions comme lui et, comme lui, il édifie un État totalitaire. On en arrive ainsi à une des incertitudes essentielles que connaît l'homme dans l'histoire.

Le communisme se réclame d'une philosophie universaliste, il promet une société sans classes. Les victimes des camps de concentration ne trouvent pas de compensation à leurs souffrances dans les promesses faites à leurs arrière-neveux. Mais aucun mouvement historique l'a-t-il jamais emporté sans frapper des innocents, sans répandre les souffrances et la mort? Les mouvements historiques appellent un jugement historique. La vraie question est de savoir s'ils remplissent une fonction. Par ce biais on retrouve aisément les justifications de ceux qui se ralliaient, malgré tout, au national-socialisme.

L'unification de l'Europe ne s'imposait-elle pas de toute évidence? Le prix de cette unification était élevé. On pouvait regretter que les nations d'Europe n'eussent pas montré le courage de la réaliser sans se soumettre à une sujétion impitoyable. Mais, d'ici quelques siècles nos descendants reconnaîtraient que le coût n'était pas disproportionné.

Quiconque juge les mouvements historiques par rapport aux droits de l'homme sera fatalement amené à les condamner tous. Mais, d'un autre côté, si l'on se réfère uniquement aux fonctions historiques ou prétendues telles, on finira par aboutir à l'opportunisme pur et simple. L'hitlérisme peut faire l'unité de l'Europe, le communisme aussi (peut-être même l'influence américaine). L'un et l'autre peuvent créer l'État fort, nécessaire à la gestion d'une économie planifiée, l'un et l'autre peuvent encadrer les hommes et les animer par une idéologie, l'un et l'autre peuvent favoriser l'industrialisation des pays en retard. L'un et l'autre comptent sur la violence des pouvoirs et sur l'enthousiasme des foules. On conçoit des espèces multiples de l'un et de l'autre.

On s'explique aisément que tant d'hommes aient passé de l'un à l'autre. Non pas seulement des militants qui transportaient d'un camp à l'autre leur goût de servir et de combattre, leur aspiration au pouvoir, mais aussi des intellectuels qui invoquent volontiers des vérités sublimes. Certains des chrétiens de gauche ont découvert que l'histoire allait dans le sens du soviétisme après la victoire de Stalingrad.

On ne peut ni accepter ni refuser entièrement ce mode d'appréciation. Mais on le pratique à ses risques et périls. Qui adhère au nazisme sous prétexte que celui-ci réalise l'unité de l'Europe, est éliminé le jour où le nazisme est vaincu sur le champ de bataille. Qui se rallie au commu-

nisme au nom de l'Histoire n'aura pas d'excuse si les États-Unis possèdent plus de bombes atomiques et de meilleurs avions.

Le jugement de l'homme historique n'est et ne peut être que mixte. A chaque époque, il est des nécessités collectives, des tâches à accomplir. Les régimes incapables de répondre à ces nécessités ou de mener à bien ces tâches sont disqualifiés, même s'ils sont animés des meilleures intentions. Mais ni les nécessités ni les tâches n'impliquent jamais avec précision un mouvement, un homme, des moyens déterminés. A supposer que l'unification de l'Europe soit une fatalité du XX^e^ siècle, rien ne prouve que la barbarie hitlérienne ou stalinienne en soit l'instrument inévitable. Mais, dira-t-on, une telle unité peut-elle se faire sans qu'un mouvement, un parti, un homme recourent aux rudes moyens que l'expérience révèle nécessaires à l'édification des grandes œuvres historiques? Là est, à n'en pas douter, la tentation intellectuelle à laquelle ont cédé bien des esprits en 1940, à laquelle cèdent d'autres esprits en 1950. Je n'opposerai pas à cette attitude une attitude radicalement autre. Le même Jean-Paul Sartre qui reprochait aux collaborateurs de méconnaître le métier d'hommes — « ce métier têtu et borné qui consiste à dire oui ou non selon des principes, à entreprendre sans espérer, à persévérer sans réussir » — refuse aujourd'hui de condamner le militant communiste parce qu'il en juge les méthodes peut-être nécessaires à la réalisation d'une certaine œuvre historique, à savoir la destruction du capitalisme.

Celui qui dirait oui ou non d'après des principes (par exemple le principe de la non-violence) serait à chaque instant hostile à tous les acteurs de l'histoire. Ces derniers acceptent toujours certaines violations de principes, tenues pour le coût inévitable de certaines réalisations. La question est de savoir quand ces violations dépassent la mesure que la conscience peut tolérer, quand les réalisations justifient les sacrifices. J'ai cru, et je crois encore, que le mouvement hitlérien était essentiellement destructeur. Les ravages qu'il répandait n'étaient pas l'accompagnement, odieux et nécessaire, d'une grande œuvre, mais le signe même du nihilisme. Par delà le triomphe militaire, il aurait multiplié les ruines. De même, je suis convaincu que le stalinisme n'est pas totalitaire par accident, durant la phase d'édification industrielle, mais par essence. Qu'on retire du stalinisme la terreur, la police, le parti unique, le régime s'effondre et l'hypothèse la plus favorable est que, après une période de troubles, on revienne à un socialisme démocratique.

Personne n'échappe aux aléas de ces jugements historiques.

Autrement dit, personne n'est assuré de ne pas se tromper. La trahison se ramène-t-elle à une erreur? En certains cas, à coup sûr. Quand on adhère à un mouvement avec regret, sous prétexte que ce mouvement porte en lui l'avenir, on fait un pari et si l'on perd le pari, il faut accepter de payer. Le plus souvent, on peut éviter le pari : il suffit ou de s'abstenir ou de suivre les sentiments de son gouvernement, de la majorité de ses compatriotes. Mais il est des cas où l'on n'évite pas le choix, où ne pas choisir c'est encore choisir. Obéir aux ordres d'un gouvernement prisonnier, se résigner au sabordage de la flotte au lieu de la mener vers les ports d'Afrique du Nord, c'est assumer une responsabilité. Un jour, le pays vous en demandera compte.

Tel est le destin de l'homme dans l'histoire. S'il veut éviter les affres du doute, il a un recours : se construire un univers de valeurs et s'y tenir. Celui qui, une fois pour toutes, décide de soutenir le parti des libertés démocratiques ou d'obéir au pouvoir temporel quel qu'il soit, celui qui a confondu le bien avec les destinées d'un parti, ceux-là n'auront pas d'hésitation, mais ils devront subir les conséquences de leur attitude. Ceux qui hésitent sont les opportunistes qui voudraient que l'histoire leur donnât raison, ou les sages qui ne se soumettent ni aux seuls principes ni à la seule histoire. Celui qui accepte certains sacrifices, mais ne les accepte pas tous, sera accusé tour à tour de trahir ses principes et de méconnaître la loi de l'histoire. Et pourtant le non fanatique n'ira jamais jusqu'au bout de la soumission à l'histoire ou du respect des principes. Toujours, à certains instants, il répondra à l'homme de l'histoire : « Cela, je ne l'accepterai jamais, » et à l'homme des principes : « Dans les époques de crise, les acteurs de l'histoire n'obéissent pas aux maximes de la raison pratique. »

★

« Le monde serait sauvé depuis longtemps si la qualité des âmes pouvait suppléer à la qualité des idées. » Cette phrase de Léon Brunschvicg pourrait, me semble-t-il, être mise en exergue de toute étude sur la trahison. Il n'y a pas de commune mesure entre la qualité des âmes et la qualité des causes. Il ne manque pas d'hommes admirables qui se sont mis au service de causes détestables, ni d'hommes méprisables au service de causes élevées. Les Résistants n'ont pas tous été vertueux, les collaborateurs n'étaient pas tous intéressés ou bas. Les verdicts de la justice politique ne révèlent pas les mérites ou les démérites des individus. Il n'en résulte

pas que l'on puisse toujours faire l'économie de la justice politique.

Un régime triomphant élimine les tenants du régime aboli, parfois il frappe les gouvernants d'hier, qualifie leurs actes de criminels en se réclamant d'une législation rétroactive. Le philosophe ne s'indignera peut-être pas de ces règlements de compte, trop fréquents pour qu'on y voie une preuve d'exceptionnelle perversité, mais il ne se refusera pas moins à leur reconnaître une quelconque dignité de justice. De même il ne s'étonnera pas que les tenants du « jusqu'au boutisme » et ceux de la paix au meilleur compte, comme les partisans de l'émigration et ceux de l'armistice, se traitent réciproquement de traîtres.

Mais plus la violence des passions, les circonstances elles-mêmes interdisent aux acteurs de s'épargner et de reconnaître leurs communes intentions, plus il est souhaitable — et aussi improbable — que les observateurs et les juges ne perdent pas le sens des discriminations. Seuls étaient traîtres par rapport à la France concrète, telle que la voulait l'immense majorité des Français, le petit nombre des vrais collaborateurs.

Sans doute, ces considérations ne permettent-elles pas encore de déterminer ce qu'aurait dû être « l'épuration » dans la France de 1944 ou dans l'Allemagne de 1945. Et notre propos n'est pas d'analyser en détail les données de ce problème. L'expérience a montré qu'il n'y a guère de bonne solution. En Allemagne orientale, les social-démocrates, les libéraux ont repris le chemin des camps de concentration, les ex-nazis ont retrouvé des postes sous réserve de servir les nouveaux maîtres. Les techniques d'action sont analogues ; il leur suffit de changer de langage et d'emblème. A l'Ouest, les peines encourues sont sans commune mesure avec les fautes commises. On dit que les lampistes ont payé, que les gros ont échappé : je crois cette simplification trop rationnelle. Les habiles ont échappé, les maladroits ou les malchanceux ont payé. En France, faute d'une distinction rigoureuse entre Vichystes et collaborateurs, par suite d'une mise en forme artificielle (on a invoqué les articles du Code pénal relatifs à l'intelligence avec l'ennemi ou au complot contre la sûreté intérieure de l'État), à cause également de la composition de la Haute Cour et des tribunaux d'exception, le sentiment d'injustice est à peu près général. La participation des communistes, traîtres en 1939-1940, à la répression de la « collaboration » renforce encore l'impression d'arbitraire. Mais, il faut le dire, l'échec était prévisible et il était presque inévitable. Toutes les nuances existaient entre le résistant 100 pour 100, de juin 1940 à août 1944, et les collaborateurs

résolus et actifs. Seuls quelques cas étaient nets : ceux des agents de l'ennemi, indicateurs et policiers. Même les combattants de la L. V. F., s'ils s'étaient engagés par conviction, n'inspiraient pas humainement une réprobation sans mélange. En Allemagne, plus encore, l'expérience a montré que l'épuration ne rétablissait pas un ordre équitable. « Les injustices ne se compensent pas, elles s'ajoutent. »

En dépit de tous les risques de contamination, il subsiste une différence de nature entre le traitement qu'une République occidentale réserve à ses « traîtres » et celui qu'une démocratie populaire leur inflige. Bien des excès ont été commis au moment de la Libération (encore que le chiffre des victimes qu'indique M. André Thérive ne soit, lui aussi, qu'une estimation répétée mais non démontrée). Il y eut des profiteurs parmi les Résistants et ceux qui perdirent leur journal ou leurs droits politiques, n'étaient pas tous réellement coupables. L'épuration fut faussée par certaines confusions, par le déchaînement des passions, par les tribunaux d'exception, par l'action aussi du parti communiste. La terreur, si terreur il y eut, fut le résultat non d'une volonté définie, mais d'une conjuration de faiblesses humaines et des circonstances. La terreur des régimes totalitaires est systématique et permanente. On le voit en chacun des pays de l'Est européen : les tenants du régime aboli sont pour la plupart voués à l'épuration, quelle que soit leur attitude actuelle, quels que soient leurs efforts pour s'adapter au mouvement de l'Histoire. Les Juifs étaient condamnés par l'hitlérisme parce qu'ils étaient Juifs. Les bourgeois, les cosmopolites, les membres des anciens partis politiques et des cercles dirigeants sont condamnés à cause de leur être même, quelle que soit leur conduite. Il n'est pas besoin de parler ou d'agir pour être un traître : il suffit d'être ce que l'on est.

Plus frappante encore est l'épuration qui frappe les privilégiés du nouveau régime, les révolutionnaires de la première génération. Cette fois, est considéré comme traître tout opposant, actuel ou virtuel. M. Thérive suggère qu'il en va ainsi un peu partout et que la trahison est un autre nom de l'opposition. On trouve bien, ici et là, dans le passé ou le présent, des faits qui justifient une pareille affirmation, mais l'équivalence : opposition = trahison, faisait scandale, elle n'était jamais posée comme telle, elle paraissait typique des situations extrêmes, de la phase terroriste par laquelle passent les révolutions ou de la fièvre obsidionale des pays en guerre. A l'Est de l'Europe, elle est en passe de devenir évidente. Non que la doctrine l'affirme, mais il suffit que l'on impute aux opposants des actes de trahison pour que l'équivalence soit

acquise en fait. Le jour où Boukharine aura avoué ses relations avec la Gestapo, entre l'opposition à la politique agraire de Staline et la trahison de la patrie des travailleurs, il ne subsistera plus de différence. En d'autres termes, on pose l'équivalence : opposition = trahison, en imputant aux opposants une trahison effective et en obtenant, autant que possible, des opposants eux-mêmes l'aveu de leur crime. Les confessions des coupables donnent le sceau d'authenticité à l'équivalence postulée.

Nous avons considéré qu'une forme de trahison, celle qui consiste à rompre le lien national et à prendre fait et cause pour les ennemis de la nation. Mais tout groupe humain a ses traîtres et les partis, les Églises ne seraient pas moins sévères à leurs traîtres que les États, s'ils avaient à leur disposition les moyens de contrainte. L'Union soviétique est à la fois État, parti, Église : ceux qu'elle dénonce comme traîtres ont à la fois déserté le service de l'État, abandonné leur parti, renié leur Église. Comment ne seraient-ils pas plus coupables que les citoyens d'un État libéral, qui ont préféré leur idée, leur passion, leur vérité aux obligations à l'égard d'une collectivité, prosaïque et indifférente?

Bien plus, sont articles de foi en Russie, non pas seulement les grandes lignes de la doctrine marxiste, mais les décisions successives prises par la direction du parti. C'est parce que l'interprétation donnée par le chef suprême est, à chaque instant, sacrée que l'opposant devient presque inévitablement un schismatique, puis un hérétique, puis un apostat. Il n'y a guère d'intermédiaire, en cette étrange religion, entre l'obéissance absolue et l'apostasie radicale. En Russie soviétique, les élections donnent une quasi-unanimité ; mais la terreur ne cesse de frapper. Quand on en arrive là, quand l'opposition a disparu et que les trahisons se multiplient, on regrette le monde disparu dans lequel, par emportement passionnel, on accusait parfois les opposants de trahison. Les accusés n'y échappaient pas toujours à une injuste peine, ils gardaient le droit de parler aux juges et à la postérité, l'espoir d'une revanche. Aucune société n'a évité les injustices : tant que ces injustices passent pour telles, quelque chose est sauvé. Il est déplorable que la *Prensa* soit interdite par le régime de Peron, mais il est autrement grave que tant de pays n'aient plus même de journaux à interdire. En 1871, les représentants de l'Alsace protestaient contre l'annexion. En 1940, leur voix fut étouffée. De l'autre côté du rideau de fer, on a franchi une étape supplémentaire : les victimes élèvent vers le ciel des actions de grâces.

Telle est l'originalité sinistre des tyrannies du XX^{e} siècle.

L'essentiel n'est pas qu'elles tuent plus que celles du passé ni même qu'elles déshonorent leurs adversaires. Elles ont l'ambition de créer un homme nouveau qui adorerait ses maîtres et tiendrait pour dogmes les oukases du pouvoir. Dans un tel monde, les valeurs se renversent. La trahison ne sera plus la chose du monde la mieux partagée. Tout au contraire, rare et sublime, elle sera le dernier refuge de la liberté.

RAYMOND ARON.

INSTRUCTION DE JEAN ANOUILH (1)

L'AGNELLE NOIRE

par JEAN ANOUILH.

Le salon d'une villa à Biarritz, en retrait de la mer. Par une grande baie un peu triste, on aperçoit des pins. Le mobilier est contradictoire : aspect général cossu et bourgeois; quelques détails excentriques (2).

SCÈNE I

Le Père est vautré sur un divan, près de la table à liqueurs. Michel est adossé à la porte-fenêtre ouvrant sur la baie. De temps en temps il se détourne pour regarder dehors.

LE PÈRE

Ah ! les rôles de président ! J'avais une dégaine folle dans les rôles de président. Vous m'avez peut-être vu en 1902 ou 3 dans « La Robe Rouge » au grand Casino d'Arcachon? C'est vrai, vous n'étiez pas né encore !...

(Il s'interrompt, cherchant du regard autour de lui).

(1) Voir *La Table Ronde* n° 43, *Éloge du pasticheur* : « ...C'est une reconstitution du crime où le juge d'instruction tient le rôle du coupable et agit à sa place avec une gaucherie de juge d'instruction et une bonne volonté d'instituteur. »

(2) Nous nous sommes imposé, comme règle de jeu, de n'avoir recours qu'à quatre personnages, l'un habillé strictement, l'autre vêtu d'un short, le troisième d'un uniforme de chevau-léger et la femme d'une robe blanche. Au cours de l'action doit intervenir une sirène de pompiers.

MICHEL

Vous avez perdu quelque chose?... Père?

LE PÈRE

Pas précisément. Tout à l'heure j'avais cru voir des cigares et, ma foi... *(Michel saisit la boîte et la lui tend.)* Merci ! Nous autres, gens de théâtre, avons besoin d'excitants pour nourrir notre système nerveux. Une bonne bouffée et les nerfs rajeunissent. Et aussi une petite goutte, par-ci par-là.

MICHEL

Oh ! pardon... Je suis un hôte très distrait. *(Il lui remplit son verre.)* Mais vous êtes ici chez vous, père. Avant quelques jours, Lise et moi...

LE PÈRE

Ne me parlez pas de ça, vous me mettez la larme à l'œil. *(Il vide son verre.)* Un mariage ! Pour un père, je vous le demande qu'y a-t-il de plus émouvant que le mariage de sa fille, nom d'un petit homme ! Vous allez vous moquer de moi, mais de mon temps on ne rougissait pas de ses sentiments. Et je suis un vieux sentimental, moi, qu'on se le dise ! *(Il suce la dernière goutte de son verre et claque la langue.)* Fameux votre Trois Étoiles, fiston... Ça ne vous dérange pas que je vous appelle fiston?

MICHEL

Mais non, voyons.

LE PÈRE

Qu'est-ce que vous voulez, moi j'ai du cœur, et quand on a du cœur on ne se refait pas. Vous êtes un gendre comme j'en voulais un et je vous le dis comme je le pensé. Ah ! la, la ! Dieu m'est témoin que je l'ai assez souvent seriné à Lisette. Attends, ma cocotte, ne te presse pas, ne te décourage pas, il viendra bien, ton prince charmant.

MICHEL

Lise n'a que dix-huit ans. A son âge, une jeune fille n'a guère de raisons de se décourager...

LE PÈRE

Décourager? J'ai dit ça vous croyez? La langue m'aura fourché. Mais vous savez ce que c'est, les jeunes filles. Ça porte encore des robes à mi-cuisse que ça rêve déjà de Parsifal.

MICHEL *(venant s'asseoir auprès de lui.)*

Elle vous faisait ses confidences?

LE PÈRE

Et comment ! C'était une fifille sans mère. Ma pauvre Armance est morte en me la laissant sur les bras que la fifille n'avait pas sept ans. Un autre l'aurait confiée à des cousines de province. Moi je dis qu'on est père ou qu'on ne l'est pas, nom d'un bonhomme ! Sans moi, elle se serait étiolée, la pauvrette. Le soir elle m'attendait, ses petits yeux grands ouverts... Je me vois encore entrant sur le coup de minuit, les oreilles bourdonnantes des applaudissements d'une salle en délire — tenez, dans les « Bleus de l'Amour » j'ai eu onze rappels, et je ne vous mens pas, c'était à Tarbes — je la trouvais dans notre modeste chambre d'hôtel, couchée dans son lit-cage...

MICHEL, *ému.*

Son lit-cage?

LE PÈRE

A propos, de première les lits chez vous. Vos matelas, pardon, on dirait du beurre. Du vrai nanan. Enfin pour ce qui est de Lise, n'allez pas vous imaginer que c'était une gamine martyre parce qu'elle couchait dans un lit-cage. Minute. Pour la gâter, la cajoler, je n'ai jamais craint personne. Avais-je signé un bon contrat que je te lui ramenais des chocolats, des nonnettes. Tenez elle en raffolait des nonnettes ! Vous me ferez penser à féliciter votre cuisinière pour sa charlotte de midi. Formidable, mon petit, et je pèse mes mots. Est-ce que vous savez si elle en refait une pour ce soir? *(Michel se lève et se dirige vers la baie.)* A moins qu'on ne mange les restes de ce matin. Quand votre larbin a emporté le plateau, y en avait bien encore cinq portions. Excusez du peu. Qu'est-ce qui doivent se mettre à l'office, les gaillards ! Vous êtes fâché? J'aurais dit un mot qui vous aura déplu?

MICHEL, *se retournant.*

En voilà une idée, je vous jure que non !

LE PÈRE

Parce que si c'était, faudrait pas me croire des intentions et vous formaliser. Nous autres, vieux cabots, nous parlons, nous parlons. C'est que, voyez-vous mon petit, les mots n'ont pas le même sens pour nous que pour le profane. Alors si jamais je vous vexais, n'y allez pas par quatre chemins.

Beau-papa, que vous me dites, je ne suis pas d'accord. Et vous verrez que je suis le premier à...

MICHEL, *avec difficulté.*

Mais... Beau-père, vous vous méprenez. Simplement, je rêvais.

LE PÈRE

Ah ! vous êtes bien comme moi, sacré Michel. Quand on est de la lignée de Werther, y a rien à y faire, pas vrai? Et à quoi rêviez-vous, si je ne suis pas indiscret?

MICHEL

Vous m'avez troublé en me parlant de nonnettes. C'est si modeste une nonnette que ça donne envie de pleurer. Alors j'imaginais Lise dans son petit lit-cage, dépiotant sa nonnette, tout heureuse, et... et voilà, ça me donnait envie de pleurer.

LE PÈRE

Ça mon gendre, nous nous entendrons sous le rapport des sentiments. Tout de même, ne vous fourrez pas dans la tête qu'elle manquait de quoi que ce soit. Une vraie princesse, oui bien. Dès que nous arrivions dans un patelin... parce que, avec ces tournées de province, on n'arrête pas, hein, un jour ici, un jour là, ce n'est pas pratique comme de rester à Paris à jouer sur le boulevard, le cul dans le trou du souffleur. Mais ça, Paris montait bonne garde. L'envie, toujours l'envie ! Qu'est-ce que je suis, moi, un vieux bougre de la famille des Mounets et des Coquelins. Alors vous pensez si les jeunes premiers à la manque du jour d'aujourd'hui ont un peu la venette à l'idée de me voir sur une scène de la capitale. Qu'ils se rassurent : Papa Lechat préfère le vieux public de province, celui qui s'y connaît, pas snobinard pour un sou, et qui aime le vrai théâtre, nom d'un bonhomme !

MICHEL

Alors, Lise courait derrière vous à travers la France? Vous n'avez pas pensé à la mettre en pension?

LE PÈRE

La priver de son petit papa? Elle aurait dépéri, pauvre loupiotte. Elle n'en a pas l'air, des fois même elle me rembarre, la mâtine, mais c'est qu'elle m'adore, vous savez. On ne pourrait pas se passer l'un de l'autre. Les deux doigts de la main, je vous dis. Ah, la, la ! quelle actrice elle aurait fait si elle avait voulu ! Pour ce qui est du physique, tout

mon portrait, et question de métier, les leçons ne lui auraient pas manqué. Puisque vous m'avez dit de me servir, je me sers, hein? Je fais comme chez moi.

MICHEL

Je vous en prie.

LE PÈRE, *le carafon à la main.*

Vous ne buvez pas?

MICHEL

Une toute petite goutte si vous voulez. Je n'ai plus soif.

LE PÈRE

Comme si ça ne se buvait pas sans soif, du Trois Étoiles. *(Il lui donne un coup de coude.)* Profitons-en avant qu'elle arrive. Si elle nous trouve le verre à la main, elle nous fera une de ces musiques !

MICHEL

Justement, elle devrait être rentrée. Elle en avait au plus pour deux heures...

LE PÈRE, *vivement.*

Ma fifille aime la flânerie. Je l'ai habituée à admirer ce qui est beau. Alors, à Bayonne, vous pensez ! Elle doit s'en payer avec les monuments. Quand on arrivait quelque part, je lui faisais voir les statues. Je m'occupais d'elle ! Je la conduisais au square. Tenez, à Lyon, je lui ai montré le guignol. Un art bien secondaire, entre nous, mais à cet âge-là, on ne sait pas. Fallait la voir taper dans ses menottes.

MICHEL

Mais quand elle a été plus grande?

LE PÈRE

Et alors? *(il rote.)* Je ne vois pas ce que vous voulez dire, mon garçon. On vous aura raconté que je ne la surveillais pas? C'est des jalousies d'artiste. Lison a été surveillée pareil votre sœur si vous en avez une. A telle enseigne qu'on m'appelait la Mère Lechat, dans les tournées. J'étais toujours sur elle : Couche-toi tôt. N'attrape pas froid. Mets ton pull. As-tu pris tes pastilles ?

MICHEL

Elle a quand même joué la comédie.

LE PÈRE

Dame ! Qu'est-ce que vous cherchez à insinuer?

MICHEL, *riant.*

Rien du tout. Lise est si fermée quand je lui demande ses souvenirs que j'essaie de les obtenir en fraude. C'est si bon de mettre ses souvenirs dans le même panier ! Je voudrais qu'à la fin nous nous y trompions et qu'un jour je me surprenne à lui murmurer : ne passons pas par cette rue, c'est là que j'ai perdu mon poudrier.

(Il s'est éloigné, achevant sa phrase pour lui-même. Le Père en profite pour remplir son verre et le vider à la sauvette, puis il tente de prendre un air naturel, comme on le prend au théâtre.)

LE PÈRE

La pauvrette ! En trois jours, comment voulez-vous qu'elle vous ait déballé toute sa vie. Vous avez bien le temps pour ça.

MICHEL

Trois jours, ça ne date que de trois jours !

LE PÈRE

Ça ne peut pas dater de plus : vous aviez publié votre annonce lundi. *(Il déclame.)* « Jeune homme s'intéressant au théâtre demande professionnels éprouvés pour guider troupe d'amateurs. » Et me voilà débarquant ici avec ma Lison ! Depuis, ça vous a passé, la fringale du théâtre. Vos copains de la troupe d'amateurs, on ne les a pas vus souvent. Sans vous offenser, ça ne doit pas être une perte. Je trouve tout de même gentil que vous ayez gardé sur le dos les fringues de militaire que vous aviez passées pour la répétition.

MICHEL

Je portais ça quand elle m'a vu pour la première fois. Ne croyez pas que ce soit par superstition que je ne m'en sépare pas. C'est par reconnaissance. Ma tenue de chevau-léger, je la mettrai sous vitrine. C'est grâce à elle que j'ai eu l'audace de parler.

LE PÈRE

Une affaire menée tambour battant. Ça, vous me l'avez retournée, ma petite mignonne. Maintenant, elle ne jure plus que par vous. Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure?

MICHEL

Pardon?

LE PÈRE

De la bavaroise, il y en aura ce soir? Ce n'est pas que je sois plus gourmand qu'un autre, notez bien. Mais les gros poulets, les beaux gâteaux, ça me rappelle les dîners en scène, hormis que chez vous on ne fait pas semblant de mâcher. Alors mes vieilles lèvres d'artiste salivent et ça humecte ma tripe de vieux comédien blanchi par...

MICHEL

Il y aura sûrement un gâteau ou des glaces.

LE PÈRE

Des glaces, hé, hé !

MICHEL

D'autant que mon oncle de Saint-Phal sera enfin des nôtres.

LE PÈRE

Il rentre de la chasse?

MICHEL

De la chasse? Vous savez bien que c'est aujourd'hui le quatrième et dernier jour de son tournoi de tennis.

LE PÈRE

Tudieu ! Où avais-je la tête? Les nobles, je les vois toujours rentrant de la chasse, une vieille habitude théâtrale.

MICHEL

Sa vieille habitude à lui, c'est de dormir dans la villa d'un ami à proximité du court. Il appelle ça coucher sur le champ de bataille. Dire que j'aurai connu Lise, que je me serai fiancé avec elle sans seulement que mon oncle l'ait vue, tout ça parce qu'il s'est mis dans la tête de battre cette année Mrs. Bratley et le colonel Barton. Ah ! il va faire une de ces mines !

LE PÈRE, *inquiet.*

Il s'intéresse au théâtre?

MICHEL

Sans excès. *(Il regarde sa montre.)* Il ne va plus tarder. Je me demande ce que devient Lise.

LE PÈRE, *faussement gaillard.*

Moi, je parie qu'ils se seront rencontrés dans le tramway. Les voilà partis à bavarder. On va les voir rappliquer bras dessus, bras dessous.

MICHEL, *haussant involontairement les épaules.*

Dites-moi plutôt ce qu'elle est allée faire à Bayonne.

LE PÈRE

Demander à Monsieur Richener de résilier mon contrat. Je perds mon latin à vous le répéter depuis ce midi. Vous devriez comprendre que je ne peux pas être à la fois ici et à cavaler dans la tournée de Monsieur Richener. Quand j'ai signé, je ne pouvais pas prévoir que Lison se marierait avec vous.

MICHEL

Je continue à ne pas comprendre pourquoi vous n'y êtes pas allé vous-même.

LE PÈRE

La coquine, elle s'entend mieux aux affaires que moi. Une supposition que je vais voir le père Richener. Eh bien! on aura des mots, et je serai obligé de payer le dédit. L'argent, les contrats, toute cette paperasse, c'est du chinois pour un vieux tragédien qui ne connaît que son art.

MICHEL

Vous avez l'habitude de donner vos affaires à régler à Lise?

LE PÈRE

Je n'ai pas d'habitudes, fiston. Ni vice, ni habitude, ni préjugés ni fil à la patte. Un bohémien. Une bête de théâtre. Voilà ce que nous sommes depuis Molière. Un chariot et des planches!

(Michel pianote sur la cheminée, l'air inquiet. Le père le regarde puis, gêné, ouvre un journal.)

LE PÈRE

Ah! nos pauvres yeux brûlés par les feux de la rampe! Chaussons donc nos lunettes. Tiens, tiens, un entrepôt qui explose à Perpignan. Coquette ville, Perpignan. Si vous m'aviez vu, en 26, dans « Le Maître de Forges » au Casino des Fleurs de Perpignan! Le juge de paix suppléant qui occupait la loge du préfet en pleurait. Vous n'aimez pas Perpignan? Vous avez tort. Les coulisses y sont pratiques et les filles superbes. Un peu épaisses quant aux jambes, mais on cesse de s'en plaindre dès qu'on leur tâte la fesse. Y avait là une ouvreuse, un beau brin de fille dans les dix-huit printemps, je vous raconte ça entre hommes et sans me vanter...

MICHEL, *le coupant.*

La voilà !

(Michel se dirige vivement vers la porte-fenêtre, traversant le salon.)

LE PÈRE, *vexé.*

Je n'ai rien entendu.

MICHEL

Moi non plus. Mais je sais. L'amour c'est ça.

SCÈNE II

Les mêmes. Lise.

Michel fait les derniers pas en courant vers la porte-fenêtre. Lise apparaît, grave, essoufflée, les vêtements en désordre. Il la serre dans ses bras.

LISE

Laisse-moi.

MICHEL

Tu n'y penses pas ! Il y a trois heures trente-cinq que tu est partie. C'est-à-dire deux cent quinze minutes, ou cent vingt-neuf mille secondes.

LISE, *lasse.*

Tu comptes mal, mon amour. Douze mille neuf cents secondes seulement.

LE PÈRE

Quand je vous disais qu'elle était formidable pour compter de tête. *(Méprisant.)* Elle tient ça de sa mère.

MICHEL

Tu ne crois pas à la relativité du temps? Il court comme du vif argent quand tu es là. Lise partie, il se traîne à l'allure d'un rouleau compresseur.

LE PÈRE

Dites donc, vous n'êtes pas aimable.

LISE

Laisse-nous, papa.

LE PÈRE

Et voilà. Rideau ! Votre gendre vous confie qu'il se croit sur un rouleau compresseur quand vous lui racontez vos souvenirs de scène et votre fille, votre chair, vous invite à aller voir le temps qu'il fait dans la pièce à côté. Sacrifiez-vous pour vos enfants.

LISE

Oui, mon petit papa. Va voir le temps qu'il fait dans la salle de billard *(Très simplement)* et vite !

LE PÈRE

De mieux en mieux. Ah ! je boirai la lie jusqu'au calice. *(Il fait le clown pour qu'elle rie.)* Le calice jusqu'à la lie ! Saperlipopette, voilà que la fourche me langue. *(Elle ne rit pas.)* Bon, je m'en vais.

LISE, *doucement.*

Emporte la bouteille.

(Il s'est retourné, il a peur.)

LE PÈRE

Pourquoi me dis-tu ça? *(Elle se tait. Il hésite, prend la bouteille, hausse les épaules, mais s'arrête devant la porte et se retourne.)* Pour que tu me laisses la bouteille, il faut qu'il y ait du vilain.

LISE

Il y a exactement du vilain. Il y en aura toujours dorénavant. Du vilain, du sale, du moche, on va s'en mettre jusque-là. Tu pourras boire autant que ton vieux gosier pourra en écluser, papa. Jusqu'à ce que tu en crèves.

LE PÈRE, *un peu affolé, à Michel.*

Elle plaisante. Quelqu'un qui ne la connaîtrait pas la prendrait au sérieux. Elle est si mutine ! Tout comme moi à son âge.

LISE, *regardant loin.*

Exactement comme toi. Ton portrait tout craché, mais en femme, avec des seins ronds à la place d'une poitrine plate et une fente à la place de la virilité. Aussi, quand nous aurons mendié de quoi nous acheter une bouteille, que nous nous la serons disputée comme deux crocheteurs car je ne te laisserai pas boire seul, réussirai-je à être plus abjecte

que toi. Parce qu'une fille saoule, c'est encore plus vilain qu'un vieillard saoul.

(Elle lui arrache la bouteille et le verre, le remplit, boit et le lui rend.)

LE PÈRE, *consterné.*

Biquette, voyons, qu'est-ce qui y a, Biquette?

LISE

Tu as peut-être remarqué que j'ai bu dans ton verre. *(A Michel.)* Une fois, par erreur, j'ai failli poser mes lèvres sur sa tasse, et la nausée m'avait prise. *(A son père, froidement.)* Maintenant, ça ne me gêne pas, je suis aussi dégueulasse que toi, mon petit papa.

LE PÈRE

Méchante fifille... Tu me fais de la peine ! Ah ! l'ingratitude des enfants ! Moi qui parlais de toi avec monsieur. Je lui racontais...

LISE

Comment tu m'envoyais signer tes contrats à ta place? Pour faire impression, tu m'avais acheté une paire de bas nylon superfins que je ne mettais que dans ces occasions-là. Et tes disputes avec les directeurs de tournée, les patrons de Casino. *(L'imitant.)* Je vous laisse discuter ça avec ma fifille. *(Se tournant vers Michel.)* Un jour je lui ai annoncé que ça s'était terminé sur les genoux du gougnaffier ; il a papillonné des mains comme quand il joue l'abbé dans « Monsieur le baron va-t-à-la chasse ». *(L'imitant.)* Je ne veux pas connaître les détails, fifille, l'essentiel c'est que ce malentendu soit réglé.

MICHEL

Lise !

LE PÈRE

La croyez pas, elle invente. C'est bien de sa mère ce goût de tout dramatiser. Sa mère, elle avait tellement peur qu'on ne la croie pas qu'elle mentait pour faire plus vrai.

LISE

Si tu veux je peux répéter les conseils que tu me donnais avant de m'envoyer traiter tes contrats dans ces bureaux qui se ressemblent tous, gris et gras, avec un canapé.

LE PÈRE, *à Michel.*

Vous comprenez, moi, j'ai le sang vif. Pas méchant pour un sou, le père Lechat, mais soupe au lait. Alors ces dis-

cussions d'intérêt temporel, ça me jette hors de mes gonds. Je m'emporte, je m'emporte, et souvent je le regrette après. Tandis que Lison représente mon point de vue avec plus de doigté. Elle est plus raisonnable et, sans vouloir la vexer, moins profondément artiste que moi. Plus réaliste.

LISE

Il me caressait la tête. Il avait trouvé un mot : « Tu ne seras pas contrariante avec le monsieur, hein, fifille? » Et puis il inspectait mes vêtements. La revue de détail avant l'attaque. Salaud, je t'entends encore. Tu prenais ta voix bon papa, comme quand tu récites du Florian dans les fêtes d'enfant : « C'est que tu sais, mon lapin, les gens vous jugent sur la mine ; c'est plus souvent qu'on ne croit que la robe fait le moine. Est-ce que tes dessous sont bien propres, au moins? »

LE PÈRE

Une carrière consacrée à l'art pour finir par se faire traiter de proxénète, et par sa fille encore ! Ah ! n'ai-je tant vécu que pour cette infamie ! *(A Michel.)* Je m'esquive, vous l'apaiserez mieux que moi.

LISE

Lâche, tu t'en vas sans te faire prier, hein?

LE PÈRE, *faussement cordial.*

C'est toi fifille qui m'as prié de me retirer dans la salle de billard. Et tu avais raison. Laissons la jeunesse ensemble, que diable ! *(A Michel.)* Quand elle est un peu nerveuse, le mieux est de ne pas la contredire. Vous savez comme sont les jeunes filles.

(Il lui a donné un coup de coude et s'est dirigé vers la porte.)

LISE, *apparemment calme.*

Seulement vous ne savez pas, Michel si je suis encore une jeune fille.

MICHEL, *dans un cri.*

Lise, vous-même, hier...

LISE

Hier, je t'ai dit que mon corps attendait de saigner sous le garçon qui lui imprimerait à grande cadence son désir, que j'étais vierge...

LE PÈRE

Eh ! ben alors, vous voyez ! Elle est pure comme l'eau, cette petite. Blanche comme neige. Vierge comme une agnelle

et nette comme torchettte. Qu'est-ce que vous voulez de plus? Le reste, c'est du baratin comme il y en a dans les pièces modernes. Bouchez-vous les oreilles, mon petit et embrassez-la. Moi je vais faire un billard avec le valet de chambre.

SCÈNE III

Lise, Michel.

Michel prend Lise par la main. Il la fait asseoir sur le canapé et lui caresse les cheveux. Elle se laisse faire avec un petit visage de bois.

MICHEL

Avant de te connaître, l'expression « chaude comme une caille » était vide de sens pour moi. C'était un lieu commun bien bête. Et voilà que, les vieilles tournures usées ont fait peau neuve depuis que je sais que tes prunelles sont claires comme de l'eau de roche.

LISE

Troubles de tout ce qu'elles ont reflété, voilà ce qu'elles sont mes prunelles. Laisse mes prunelles, laisse-moi Michel.

MICHEL

Je sais maintenant que « tendres comme la rosée » s'applique à tes lèvres. *(Il l'a embrassée, elle se dégage.)* Pourquoi les serres-tu l'une contre l'autre comme les ailes d'un oiseau qui ne voudrait pas s'envoler?

LISE

Michel, nous ne devons plus nous embrasser.

MICHEL

Là, tu as raison. Il ne faut plus qu'on s'embrasse, ni même qu'on se revoie parce que ma chère idiote a décidé qu'elle était une succube tachée de toutes les lèpres du monde et indigne d'épouser Michel.

LISE

Oui Michel, je suis indigne.

(Sirène de pompiers.)

MICHEL

Tu ne réussiras plus à me faire peur. Une seconde, oui, j'ai failli croire à ton roman noir de petite folle. Le monde était devenu pour moi aussi suintant et ténébreux que les tunnels du métro. *(Montrant la porte-fenêtre.)* Tu vois, si la voiture de pompiers était passée à ce moment-là, j'aurais imaginé un sinistre répugnant, un asile de vieillards en flammes, alors que maintenant ce cri pimpant jeté dans l'air pur ne m'annonce plus que le pétard écrasé sous le pied brutal d'un écolier qui, pris de peur, aura appelé le piquet d'incendie à son secours.

LISE

Range ton pétard et ton écolier, Michel. C'est l'asile qui est dans le vrai et l'affreux mot qui finit en « ube » et les tunnels du métro. Je suis glissante et sombre comme eux, pleine de poussière et de gadoue.

MICHEL

Tu es blanche comme...

LISE

Comme la porcelaine qui recouvre les voûtes des stations, d'un blanc faux et malade. Blanche comme la cuvette d'émail qui sert au chirurgien pendant les opérations, blanche comme l'ouate qu'il y pose...

MICHEL

Lise, Lise, tais-toi. Oh ! ma jeune délirante, ma toute bête ! Il faut que tu oublies auprès de moi tes cauchemars de petite vierge inquiète que la vie meurtrit par tous les bouts. D'abord, on s'en fiche de la vie. Quand on est deux à se regarder les yeux dans les yeux on est plus fort qu'elle.

LISE

Ne regarde pas dans mes yeux, Michel. Tu y verrais des tas de choses furtives. Oh ! laisse-moi. Oh ! je me sens glauque, glauque...

MICHEL

Quoi, glauque?

LISE

Glauque des pieds aux cheveux, immonde de partout.

MICHEL

Ma naïve ! Parce que tu crois que glauque veut dire immonde?

LISE

Oui, et livide, et pourrie.

MICHEL

Vert. Ça veut dire vert tout simplement. Les Athéniens disaient d'une de leurs déesses qu'elle était glauque et les érudits se disputent encore, tirant ce vert les uns de la couleur de ses yeux, les autres de celle de la mer. Tu vois, Lise, que tu t'effraies pour des riens. Glauque t'épouvante et ce n'est qu'un brave petit adjectif coloré, à peine un peu prétentieux. *(Il la presse contre lui.)* Mais n'aie pas honte de t'épouvanter si facilement. D'abord, je suis là pour te protéger. De tout, y compris des adjectifs qui voudraient abuser de ta candeur. Il faut tout me dire. Est-ce que glabre ne t'a jamais tourné autour en essayant de t'intimider? Non? Parce que figure-toi que j'étais déjà un grand garçon, moi, quand glabre m'a fait le coup. Un visage glabre, pour moi, c'était pâle, creux, avec une mâchoire haineuse et des pommettes meurtrières. Un jeudi, en faisant des mots croisés, j'ai découvert grâce au Larousse que l'énigme intitulée « sans barbe », qui commençait par gla et finissait par re, c'était mon croque-mitaine. Le monde est plein de croque-mitaines qu'on dégonfle avec un dictionnaire.

(Elle s'est abandonnée sur son épaule, rassurée. Ils s'embrassent.)

LISE

Mon chéri.

MICHEL

Elle ronronne, ma petite Lise? Elle n'a plus peur d'être glauque? Elle ne se prend plus pour une litote?

LISE, *souriant.*

Une quoi?

MICHEL

Il n'y avait pas que glabre à tourner autour de Michel petit garçon. Je croyais qu'une litote, c'était une fille de mauvaise vie. *(Elle se dresse.)* Lise, qu'est-ce que tu as?

LISE

C'est gentil de m'avoir bercée, Michel, mais je suis obligée de te quitter.

(Michel la rattrape par les poignets.)

MICHEL

Parce que tu crois que ça va se passer comme ça? Que je te laisserai tout gâcher sans lever le petit doigt? Procédons par ordre. Tu es revenue ici avec un visage de catastrophe. Puis tu t'es calmée. Et voilà que ça te reprend parce que je te raconte que litote...

LISE

C'est que je t'ai vu petit garçon, Michel, avec ta raie sur le côté, juste un peu d'encre au bout d'un doigt, apprenant par cœur du Racine, jouant au tennis avec des fillettes dont les cheveux sont retenus par des résilles. Et je me suis vue, moi, avec mes robes trop longues achetées en solde ou données par une prima donna apitoyée, des robes d'adultes qui me faisaient des airs de vieille naine. A dix ans, les habilleuses s'amusaient à me farder et les figurants me faisaient boire du pipermint. Je disais même « tu parles » en m'essuyant les lèvres avec le coude... Sage petit garçon heureux, petit Michel tout clair, tu aurais eu très peur de moi si tu m'avais rencontrée à un coin de rue, en rentrant de ta leçon d'équitation ou de piano. Tu aurais pensé : « Voilà une litote ».

MICHEL

Mon idiote !

LISE

Et tu aurais raison, j'en suis une.

MICHEL

Une idiote. Ah ! ça, certainement ! Est-ce que tu crois que dans mon monde à moi il n'y a pas aussi des fillettes qu'on habille en soldes? Et une mère riche, qui se vante d'avoir fait tailler dans une vieille robe à elle une robe pour sa fille, c'est très bien porté. Et il n'y a pas de petite fille qu'une fois au moins sa mère n'ait maquillée pour rire, pas une qui n'ait récolté une bonne quinte de toux en finissant le verre de liqueur oublié sur une console. Ma petite Lise, pour jouer les monstres, il faudra repasser. Si je t'avais rencontrée du temps où j'avais une raie sur le côté, je ne t'aurais pas prise pour une litote. Avec cet air bête et admiratif que j'ai gardé, je t'aurais contemplée, la bouche ronde, fasciné.

(Elle se dégage doucement.)

LISE

Mon chéri, je suis horriblement crasseuse, tatouée de façon indélébile. Laisse-moi partir.

MICHEL

Je te guérirai de force. Avec le plat de la main j'apaiserai comme une mèche rebelle tes obsessions de fille trop pure et trop exigeante.

(Il lui barre le chemin de la porte.)

LISE

Tu me retiens parce que tu crois que j'imagine mes souillures?

MICHEL

Oui.

LISE

Tu espères encore parce que tu crois que je me fais des illusions? Et si je t'apportais des faits?

MICHEL, *d'une voix blanche.*

Quels faits?

LISE

Je ne suis pas intacte. Oui, c'est entendu, je t'ai dit que physiquement j'étais vierge, mais, pour être vierge, il ne suffit pas de posséder cette petite membrane que les gens appellent hymen et auquel ils accrochent l'honneur des filles. Quand même elle tiendrait bon dans mon ventre, cette membrane, qu'elle ne prouverait rien du tout.

MICHEL

Lise, je t'en supplie, ne te perds pas en mots confus et atroces. Es-tu vierge, oui ou non?

LISE

Je me tue à te répéter que, même si je l'étais, ce serait un mensonge de mon corps. Mon cher petit papa m'a trop souvent envoyé discuter ses contrats : « Ma Lison, mets ta belle robe pour faire bonne impression à Monsieur Kouglof, mais garde ta petite médaille de Sainte Thérèse et tes bas roulés au-dessus des genoux et ta culotte petit-bateau, pour qu'il n'oublie pas que tu es encore une fillette ». Ils ne l'oubliaient pas, les salauds. Ça les empêchait d'aller jusqu'au bout, mais leur permettait de jouer au papa gâteau qui fait asseoir la gamine sur ses genoux. Quelle jolie petite! Elle en a de bonnes cuisses pour son âge! Elle est peut-être un peu maigriotte aux hanches; on la soigne bien au moins? C'est tout juste si, après, je n'étais pas obligée de réciter une fable. Ça te suffit?

MICHEL

Oh ! non mon petit canard, ça ne me suffit pas. Tous ces vilains moments louches, tu ne me crois pas assez fort pour les effacer comme un méchant dessin sur un tableau noir? Petite oie qui se prend pour un corbeau parce qu'elle a deux taches de pluie sur ses ailes ! On va vous nettoyer ça, mademoiselle. Naturellement, il faudra que je fasse semblant de me donner beaucoup de mal, de faire une énorme lessive. Tiens, je prononcerai même quelques paroles cabalistiques en frottant dur comme fer sur tes cuisses et sur tes hanches : Je dirai « petite gourde chérie », trois fois. *(Avec une emphase tendre.)* Petite gourde chérie, on ne devient pas femme fatale pour deux ou trois éclaboussures. La jeune fille la mieux protégée en reçoit chaque jour, du voyou qui regarde ses jambes quand elle descend de voiture, de l'oncle lubrique qui lui souhaite la bonne année avec trop d'entrain, du blême voisin qui profite de la cohue dans le métro...

LISE

Oh ! que tu es fort, Michel !

MICHEL

Tu comprends, là où je n'aurais pas été assez fort, c'est pour abolir la cicatrice d'une possession. Je n'aurais pas pu. Je t'aurais laissé marcher vers la porte et je me serais roulé sur le divan, tout seul, le poing dans la bouche pour ne pas crier. C'est pour ça que tu m'avais fait peur. Ouf ! Embrasse-moi pour la peine.

LISE

Michel !

SCÈNE IV

Les mêmes, le père.

Le père est entré, son verre à la main.

LE PÈRE

Ben voyons, qu'est-ce que tu attends, Lisette. Fais-lui la bise ! Si ce n'est pas touchant, deux tourtereaux en train

de roucouler. Saperlipopette, ça lui rappelle son jeune temps au père Lechat.

(Lise s'arrache des bras de Michel. Elle a repris son visage fermé.)

LISE, *farouchement.*

Merci beaucoup mon petit papa.

LE PÈRE

Et de quoi donc, ma cocotte?

LISE

Va m'attendre dans la galerie avec la valise.

MICHEL

Lise !

LISE

Papa et moi, nous allons nous sauver comme deux voleurs.

LE PÈRE

Veux-tu bien te taire, sacrée folle ! Nous sauver comme deux voleurs alors que nous avons derrière nous tout un passé de probité théâtrale. Il ferait beau voir !

(Elle marche sur lui. Il prend la fuite.)

LE PÈRE, *comme la porte se referme sur lui.*

Ah ! nom d'un bonhomme ! si ce n'est pas un malheur d'entendre ça.

SCÈNE V

MICHEL

J'avais gagné la partie. Voilà que tout est à recommencer parce que votre père est rentré.

LISE

Aussi l'en ai-je remercié. Je faiblissais, Michel, je vous croyais presque. Vous aviez une bouche et une voix à me faire admettre que j'étais la fiancée idéale, que le noir était devenu rose. Mais papa est entré avec son abjection fraternelle. Il m'a offert son visage d'associé pour que je m'y retrouve. Adieu Michel.

(Elle s'est dirigée vers la porte mais il la devance d'un bond et, les bras étendus, lui en barre l'accès.)

MICHEL

J'ai dit que tout était à recommencer et tu vois, Lise, je recommence.

LISE

Non mon pauvre Michel, il faut renoncer. Lise est impossible pour vous. *(Il ne bouge pas. Elle frappe du pied avec douleur et impatience.)* Oh ! Michel, qu'est-ce que je peux faire pour que vous vous rendiez compte !

MICHEL

Je me rends compte que j'ai affaire à une petite fille diablement entêtée. Nous en rirons, un jour, tous les deux.

LISE

Je ne veux plus jamais rire.

MICHEL, *essayant de la prendre dans ses bras.*

Alors tu seras mon grave copain, mon petit collègue sérieux qui donnera sa bouche à baiser et son ventre à aimer avec l'application majestueuse d'un enfant.

LISE, *résolue.*

Vous avez dit que si j'avais été possédée par un homme vous ouvririez la porte...

MICHEL, *riant.*

Oui mais...

LISE, *avec un entrain désespéré.*

Eh ! bien, je l'ai été. *(Michel lâche la porte et lourdement fait quelques pas, comme une bête.)* Ça s'est même passé cet après-midi...Tu me crois, Michel, hein?... D'ailleurs si tu ne me crois pas, ce ne sont pas les détails qui me manquent... Ils sont encore chauds comme mon ventre et douloureux comme lui... Je voulais me taire, mais je vois bien qu'il faut m'exécuter. Oui, c'est ça exactement, je vais m'exécuter. Je vais tout te dire, tout. Ouvre-les tes charmantes et propres petites oreilles Michel. Cet après-midi j'ai été annuler le contrat de papa. Et il fallait que j'obtienne de ne pas payer le dédit. Probable que je suis trop vieille pour les rôles de petite fille. Monsieur Richener n'a pas tourné autour du pot. Il m'a bel et bien jetée sur un divan... Crier, tu me diras que j'aurais pu crier... Eh bien ! justement, j'ai crié, mais ça n'a servi de rien, le personnel est habitué... Au début, je me suis bien battue. Il est gros et fort, monsieur Richener... J'ai vite compris que je n'aurais droit qu'à un baroud d'honneur.

Si j'avais insisté je n'aurais réussi qu'à faire inutilement massacrer mes dessous. Alors, j'ai capitulé. La culotte petit-bateau a servi de drapeau blanc. *(Michel s'est écroulé sur le canapé, la tête dans les mains.)* Et même, si tu veux tout savoir, Michel, je me suis donnée. Comme ça, les choses étaient dans l'ordre. Ma place était sous le ventre de ce goujat et non dans tes bras. C'était reposant pour l'esprit... Crois-moi quand je te dis que je me suis donnée... Avec plaisir, tu entends, Michel, avec plaisir... Après, je l'ai remercié de l'honneur qu'il avait fait à la gamine d'un acteur de dernière catégorie. Pendant que je me rhabillais, il m'a pincé les fesses en me disant que j'étais une bonne fille mais qu'il fallait que je me sauve parce qu'il avait du travail. Alors, je suis revenue. *(On entend le grincement de la grille et le passage d'une voiture.)* Ça, Michel, c'est ton oncle. Il vient présenter ses vœux à la chaste fiancée que tu as choisie. Tu n'insistes pas pour que je reste, non?

(Il est étendu sur le lit, comme inanimé. Elle a prononcé les derniers mots d'une voix trop haute et sanglote en s'enfuyant.)

SCÈNE VI

Michel, le père, puis Lise.

Le père entre, une queue de billard à la main.

LE PÈRE, *jovial.*

Mes petits enfants, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais je viens d'apercevoir dans le jardin un bon monsieur en costume de tennis qui doit être nonnoncle ou je me trompe fort. C'est le moment de vous réconcilier... Eh ben ! vous êtes seul, fiston? Quelque chose qui ne va pas? Un ennui, une contrariété? Allez, on ne me cache rien à moi, la petite et vous, vous aurez eu des mots. Mais je croyais que c'était fini ! Sacrebleu, une querelle d'amoureux c'est le lait des fiançailles ! *(Michel, titubant, s'est levé et est sorti.)* Ben c'est sérieux ce coup-ci. Y a de l'eau dans le gaz...

(Il regarde autour de lui puis va ouvrir le coffret à cigares, en prend un, l'allume et en fourre plusieurs dans ses poches. Il sursaute au bruit de la porte qui s'ouvre.)

LISE

N'aie pas peur, c'est moi. D'ailleurs, ce serait Michel, aucune importance. Tu peux faucher toute la boîte. *(De force, elle lui met d'autres cigares dans les poches.)* Seulement viens maintenant. Je t'avais donné rendez-vous dans la galerie. Je t'ai cherché partout, la valise est prête?

LE PÈRE, *atterré.*

Nous ne partons pas pour de bon?

LISE

Nous partons pour de bon.

LE PÈRE, *doucement.*

J'étais si bien ici.

LISE

Ça te fera un beau souvenir.

LE PÈRE

Pas de soucis d'argent. Une bonne cuisine. Un bon cognac. Un matelas dunlopilo. Et puis les domestiques étaient aimables et Michel goûtait beaucoup ma conversation. Alors, il faut laisser tout ça?

LISE

Oui mon pauvre vieux.

LE PÈRE, *sincère pour la première fois.*

Un pauvre vieux, oui tu as raison.

LISE

Ne pleure pas papa, nous sommes dans le même sac. On va prendre le car pour Bayonne. En arrivant, tu iras boire un pernod à une terrasse. Et moi aussi. A partir d'aujourd'hui, je boirai du pernod. Jusqu'ici, je m'étais dit qu'en le refusant j'arriverais peut-être à ne pas te ressembler. C'était idiot. Quand on sera bien pareil, je ne souffrirai plus. Après le pernod, j'irai voir Monsieur Richener.

LE PÈRE

Tu crois qu'il me reprendra?

LISE

Sûr. J'ai un truc formidable. Jusqu'ici, je ne m'en servais pas. Ça ne m'arrivait que dans mes cauchemars.

LE PÈRE

Lise, je ne t'ai jamais demandé de ... de vraiment... *(Il a l'air très malheureux.)* Je t'aime bien, Lise. Ce n'est pas tellement les cigares, ni la bavaroise que je regrette, c'est ce que tu rates, ma petite fille. Je me voyais déjà au café, parlant de ma Lise. La petite femme la plus heureuse de la terre. Elle a épousé un vicomte. A eux deux, ils n'ont pas trente-huit ans. Et ils rient et ils dépensent de l'argent du matin au soir, et ils sont considérés.

LISE

Ce n'était pas faisable. Allez, Père Lechat, viens.

(Entre l'oncle par la porte-fenêtre, en short blanc, une raquette sous le bras et un monocle à l'œil.)

SCÈNE VII

Le père, Lise, l'Oncle.

L'ONCLE

Oh ! By Jove, vous voici mes amis. Mâtin, vous ai-je cherchés ! Il est vrai que ma quête s'orienta d'abord vers le jardin d'hiver, puis la galerie, tant il est vrai, comme disait la duchesse d'Uzès, qu'on ne pense jamais à chercher la harde où elle harpaille.

LISE

Nous partons, monsieur.

L'ONCLE, *l'examinant à travers son monocle.*

Vous m'en voyez marri, ma belle enfant. J'estime pourtant que ça vaut mieux, comme se plaisait à le répéter le comte de Guiche. Belle gorge, nom de Zeus, belle gorge ! Pratiquez le tennis?

LISE, *lasse.*

Non, je joue la comédie.

LE PÈRE

Mais l'un n'empêche pas l'autre, monsieur le marquis. Tel que vous me voyez, j'ai interprété un fervent de la raquette dans « La flamme qui meurt ». Je vous fous mon billet, monsieur le Marquis, que quand le père Lechat entrait en scène

en lançant à la cantonade « Un smash formidable, mon petit, et au filet ! » ça avait du jus. La salle croulait.

L'ONCLE

Parce que vous jouiez en salle, vous? Moi je préfère l'air. Pour tout dire, je préfère même le green.

LE PÈRE

Oui, le théâtre de verdure, ce n'est pas mal non plus. Tenez, à Paramé, un jour...

L'ONCLE

Je me rappelle, dans le Devonshire, un set sur les pelouses de Lady Smith-Hutton. Elle m'envoie un lob tout à fait traître. Je prends son shot en revers, en dépit d'une malencontreuse motte d'herbe sur laquelle je glisse, j'en fais une balle irrattrapable, sur la ligne de fond, et bonne. Là-dessus l'umpire, au lieu de me lancer le « good shot » auquel j'avais amplement droit, prononce un « bad luck » apitoyé. Vous vous étonnerez moins de cette félonie quand vous saurez que l'umpire n'était autre que le comte d'Austerlitz. Qu'attendre d'autre de la noblesse d'Empire !

LE PÈRE

Austerlitz ! l'Empire ! Edmond Rostand !

LISE

Allons-nous en, je deviens folle !

L'ONCLE

Folle ! Ah ! mais dites donc, ça me rappelle quelque chose ! Mon neveu m'a chargé, mademoiselle, de vous révéler qu'il était fou.

LISE

Fou !

L'ONCLE, *bon enfant.*

Eh ! oui, fou. Il n'y a pas de quoi se frapper. Fou à lier, complètement fou, intégralement fou.

LE PÈRE

Comment, c'est lui qui vous a dit de...

L'ONCLE

Dans mon émotion, j'aurais confondu. Après quatre jours de tournoi c'est excusable. J'entends par là que le Destin m'a chargé de vous révéler que mon neveu était fou. Ce qui

ne serait d'ailleurs pas tellement étonnant, vu que du côté de sa mère, on se mésallia. Et avec de la noblesse d'Empire, encore. La mère d'Ombeline avait épousé un marquis de Lapouille. Bonne noblesse, celui-là, bonne noblesse, descendant d'un cuisinier d'Henri III, mais issu par les femmes du général Comte de Montmirail. C'était fatal.

LISE, *d'une voix rauque.*

Ce n'est pas possible... Oh ! s'il est fou, je crois en Dieu ! Mais le sait-il, monsieur?

L'ONCLE

Sait-il quoi?

LISE

Qu'il est fou.

LE PÈRE

Bien sûr que non. Personne n'ignore que les fous ne savent pas qu'ils sont fous. C'est même à ça qu'on les reconnaît.

L'ONCLE

Parfaitement. Pauvre cher petit, il est à cent lieues de s'en douter. Pourvu qu'il ne l'apprenne jamais. Ça lui ferait un choc !

LISE

Voyons, il ne m'a dit que des choses adorables. Comment apparaît-elle, sa folie?

L'ONCLE

Eh bien !... Eh bien ! justement, il dit trop de choses adorables.

LE PÈRE

C'est tout?

L'ONCLE

Non bien sûr. Ainsi tenez, dès l'âge de trois ans...

LISE, *attendrie.*

Dès l'âge de trois ans?

L'ONCLE

Dès l'âge de trois ans... Attendez, je ne me rappelle plus très bien. Mais tenez, vous n'avez pas été sans remarquer qu'il se promène dans une grotesque tenue de chevau-léger, ce qui n'a pas le sens commun et l'année dernière encore, il a placé à table un prince espagnol avant un duc.

LE PÈRE

Et alors?

L'ONCLE

Il a fait pire. Il a mis trois fois le feu à cette maison. Il faut qu'il y ait toujours quelqu'un derrière lui pour reconstruire.

LISE, *très émue, se parlant à elle-même.*

Oh ! mon chéri. *(Les yeux fermés.)* Michel, mon Michel, c'est moi qui courrai derrière toi comme on fait derrière un petit enfant. Je serai... Oh ! non, surtout pas ton infirmière, mais ta nourrice et ta maîtresse en même temps, ton bouffon, ton professeur, ta prêtresse. Je te précéderai comme le caniche son aveugle. Un supercaniche que tu pourras prendre dans tes bras pour danser et faire l'amour, qui saura se mettre du rouge sur le nez pour te faire rire, te trouver un nom d'amitié par jour, compter les étoiles avec toi. J'apprendrai à faire la sauce béchamel pour toi. Et je croirai toujours tout ce que tu me diras, même quand tu seras raisonnable.

L'ONCLE

Mais pas du tout, pas du tout mademoiselle, vous êtes trop aimable... Il ne me reste qu'à vous régler votre cachet. Ma voiture peut vous mener à Bayonne si vous le désirez. *(Sortant son portefeuille.)* Voulez-vous m'indiquer, cher monsieur, combien je vous dois?

LISE

Michel ! Michel ! Michel !

(Elle a ouvert la porte et hurle. Elle recule. Ses mains se tendent, Michel entre.)

SCÈNE VIII

LISE, *d'une voix sourde.*

Michel, ce n'est pas vrai. Je ne me suis pas donnée à Monsieur Richener. Aucun homme ne m'a possédée. C'est toi que j'attendais. Mais je t'attendais, Michel, douloureusement, avec d'horribles cauchemars. Cet après-midi, monsieur Richener n'a été que grossier. Après, je me suis sentie si impure, si impure, si indigne de toi, que pour t'en convaincre j'ai inventé ce qui aurait pu se passer. Pardonne-moi, Michel, de t'avoir fait de la peine.

MICHEL

Oh ! Lise, Lise !

(Il a marché vers elle. Il ne l'a pas serrée dans ses bras mais s'appuie silencieusemnt sur elle comme un coureur épuisé.)

L'ONCLE

Écoute mon petit, je n'y comprends rien. J'ai fait ta commission au mieux. Tu me demandes de dire que tu es fou, je dis que tu es fou. Pardieu, les jeunes personnes sont étranges ! Celle-ci, d'après les propos incohérents que tu m'as tenus, devait, à la nouvelle de ta folie, s'éloigner, mais s'éloigner apaisée, croyant n'avoir perdu qu'un mirage. Au lieu de cela, elle reste, et elle pleure.

LISE, *se rejetant en arrière.*

Oh ! Michel, tu ne...

MICHEL

Mon Dieu non, je ne suis pas plus fou que tu n'as été à Monsieur Richener. Comme trouvaille, ce n'était pas bien malin. J'ai d'abord pensé à te faire dire que j'étais marié pour qu'au lieu de me pleurer tu me détestes, simplement. Mais fou, c'était plus gentil. Un fou, c'est aussi peu réel qu'un acteur. Tu aurais eu l'impression d'avoir joué la comédie avec moi. Tu aurais douté de nos serments, notre histoire aurait fini par compter pour du beurre. Je voulais garder toute la souffrance pour moi, comme un égoïste.

LISE

Ah ! mon chéri, c'était moi l'égoïste. En te mentant la première, je te volais notre amour, je le troquais contre quelques images sales, comme un tricheur.

(Ils s'étreignent enfin.)

LE PÈRE, *à l'Oncle.*

Si je comprends bien, les trois incendies qu'il a allumés, c'était de la frime?

L'ONCLE

Oui da... Mais entre nous, la préséance du prince espagnol sur le duc, c'était vrai.

(Le père se retourne vers le couple, l'oncle suit son regard.)

LE PÈRE

Bougre ! Ça me ragaillardit de voir ça. Je me sens déjà au café... je veux dire au cercle, expliquant aux habitués... je

veux dire aux clubmen, que ma fille est la plus heureuse créature de la terre. Toute la journée, elle rit et elle dépense de l'argent avec son mari. Elle est vicomtesse. Et à eux deux, ils n'ont pas trente-huit ans.

L'ONCLE

Qu'entendez-vous par là?

LE PÈRE

Vous n'avez qu'à compter sur vos doigts, c'est de l'arithmétique.

L'ONCLE, *se tournant vers le couple à son tour.*

Du mariage, plutôt, à ce que je vois.

(Michel et Lise désenlacés regardent leurs parents; se prennent par la main et sourient.)

(Silence pendant lequel le père, qui se trouve devant la console, glisse discrètement dans le coffret, derrière son dos les cigares cachés dans ses poches.)

L'ONCLE

Permettez-moi tout de même une question. Vous n'êtes pas de noblesse d'Empire, mademoiselle?

LE PÈRE, *intervenant.*

Ça non, je vous le garantis.

L'ONCLE

Good job.

(Il a fait brièvement un geste d'approbation vers le couple et tout en parlant se tourne vers le coffret à cigares en prenant le père par le coude.)

Quant à vous mon cher, ne croyez pas vous en tirer à si bon compte. Ces deux nigauds sont évidemment trop troublés pour en suivre les péripéties mais vous, je n'ai pas l'intention de vous épargner le récit de mon tournoi. Car si, dans cette maison, on a n'a cessé de se conter fleurette, de se faire de petits mensonges et de jouer la comédie, sur le court, j'aime autant vous dire que ça a été sérieux. Un cigare?

LE PÈRE

Laissez, laissez, j'ai tout le temps.

RIDEAU

JACQUES LAURENT.

NOTES DE JADIS

L'état d'insatisfaction et l'état de satisfaction ne sont pas très différents. Il y a une part de désagrément dans le premier, qui vient de ce qu'on n'est pas satisfait, et une part de désagrément dans le second, qui vient de ce qu'on l'est. En fin de compte, tout cela se vaut.

★

Combien, dans la vie intense, quelques heures de répit sont importantes pour se ressaisir, s'apaiser. Il est essentiel de pouvoir alterner l'action avec un peu de réflexion sur elle. Un homme qui réfléchit, si cette alternance ne lui était pas donnée, et s'il ne devait qu'agir, mourrait peut-être, comme un animal forcé. (Ce moment de la réflexion pendant lequel on recommence à *manger*. Car, pendant toute la durée de l'action, l'émotion, et la tension nerveuse, vous ont coupé l'appétit. Combien juste l'expression : *se refaire*.)

★

La mauvaise humeur classique des femmes en wagon, à 6 heures du matin, qui n'ont pas dormi ou mal, qui se sentent laides, vous voient laid, ne peuvent pas avoir l'accès des cabinets, toujours occupés, et enfin, après vous avoir promis les derniers enchantements si vous les accompagniez à douze heures de chemin de fer de là vous étiez, vous font comprendre en boudant qu'on sera très peu libres et qu'on ne pourra presque pas se voir.

★

Dans cet état où cela vous est une souffrance, sur la plate-forme du tramway, de n'enlever pas au passage le képi du sergent de ville.

★

La mélancolie que l'on éprouve en répondant à un article dithyrambique, de trois colonnes, sur vous. Et d'abord, toujours la même question : que dire?

★

Pas de zèle! — La femme de chambre qui se met à « faire » la chambre de l'hôtel quand vous y arrivez avec une femme, et, si vous lui dites qu'elle n'a qu'à faire en surface, vous répond : « Moi, quand je commence une chambre, je la fais à fond. »

★

Le Dr G... : « Je suis très heureux. Mais il faudrait avoir quelqu'un à qui le dire. »

★

Il n'y a aucune différence entre le jugement que portent sur vous les consommateurs, quand vous jouez au zanzi sur le zinc, et ceux que portent les « princes de l'intelligence » de votre pays sur les manifestations les plus hautes de vous-même. Les consommateurs du bar vous jugent selon leur bêtise. Les princes de l'intelligence selon leur humeur, leur légèreté, et leur envie. Le jugement des uns et des autres n'a rien à voir avec ce qui vous est dû, ou ne vous est pas dû, *en vérité*.

Je suis célèbre, et cependant je suis aussi méconnu que put l'être, par exemple, un Nietzsche. Cela m'est indifférent, parce que ma vie est ailleurs.

★

Sitôt que mon oncle Jean (de M...) me dit du bien d'un de nos parents, je sais ce qui va suivre. « Ta cousine est une

excellente personne, qui ne ferait pas de mal à une mouche, et ce n'est jamais moi qui t'en dirai du mal. Mais enfin je pense que je ne t'apprendrai rien en te disant qu'elle est tout à fait folle. »

★

L'empire des âmes fortes sur les âmes ordinaires. A Eylau, Corbineau sabre un groupe de Russes, il en a désarmé plusieurs. Tout à coup, son sabre lui échappe. « Ramasse-le et donne-le moi, » dit-il à un des Russes désarmés et démontés qui l'entourent. Et le Russe stupéfait ramasse l'arme et la lui donne, et Corbineau recommence de sabrer.

★

J'aime beaucoup ces grands personnages qui, au lieu de laisser leur fortune en mourant à des crétins inconnus d'eux (les membres de leur famille), la laissent aux gens qui les ont bien servis : leurs entremetteurs et leurs domestiques, sans oublier, bien entendu, les objets de leurs plaisirs. Byron, je crois, est du nombre.

En effet, lesdits objets étant de loin ce qui nous a été le plus agréable ici-bas — disons-le plus énergiquement : étant ce qui a justifié notre vie — il est logique que ceux qui nous ont aidés dans leur capture aient une part privilégiée de nos largesses posthumes.

★

« L'année qui précéda sa mort (...) Clemenceau me dit : « Je suis dégoûté de mon pays et de mes compatriotes. » Il n'y avait aucune amertume dans ce propos prononcé sur le ton d'un jugement détaché, hautain, sans appel. Je protestai : « Comment pouvez-vous dire cela, monsieur le Président, vous qui êtes l'incarnation vivante du pays? » Clemenceau me répondit : « J'ai vu les Français pendant la guerre. Ce ne sont plus les mêmes. Eux qui étaient au plein de la tourmente si ardents, si généreux, si courageux, toujours prompts au sacrifice total, sont maintenant des lâches conduits par des lâches. Et cela est arrivé avec une rapidité telle qu'elle

me stupéfie et m'épouvante. » Amiral Lacaze, *Figaro*, 27 octobre 1933.

★

Turenne, dans ses lettres, lorsqu'il s'agit d'une victoire, dit : « Nous l'avons remportée, » et lorsqu'il s'agit d'une défaite : « J'ai été battu. »

★

Il n'était pas comte, mais c'était un titre que son ancêtre avait pris par hauteur d'âme, et qu'on continuait de lui donner par courtoisie.

★

Comment n'a-t-on jamais remarqué le ridicule qu'a le physique d'un orateur? Il faut le voir au cinéma muet pour le sentir à fond : personne qui ne rie. Cela seul devrait rendre suspecte l'éloquence.

★

Quand je vois de très jeunes arrivistes, ou même de vieux, mais chez qui cela se voit, j'ai envie de leur dire, comme mon maître de manège quand je faisais du tape-cul : « Monsieur de Montherlant ! ne vous crispez donc pas ! »

★

Élie Faure, *la Sainte Face*. Page 60. « Ceux qui ont dit la vérité : Lao-Tseu, Héraclite, Michel-Ange, Montaigne, Cervantes, Spinoza, Stendhal, Dostoïewsky et Shakespeare. — Pascal, Kant, Schopenhauer, Voltaire, Tolstoï ont menti. »

★

Comment, voilà quelqu'un qui me demande un service, et qui ne marque pas dans son adresse le département de son bled ! Grenoble, où est-ce? Ille-et-Vilaine? — Au panier !

★

Manet : « Il ne faut pas faire de pensums. » Pas eu de pensums dans ma vie.

★

Dans une page du *Vercingétorix* de Camille Jullian, le légat romain Cerialis dit : « La Gaule est la terre favorite des convoitises éternelles des Germains ; mais ses divisions l'ont toujours empêchée de se protéger d'eux. »

★

Se garder de découvrir à un être à quel point on tient à lui, par crainte qu'il n'abuse de cette connaissance, je crois n'avoir jamais fait cela. Il est bien, et il est doux, d'être imprudent avec ce qu'on aime.

★

Un des grands avantages des femmes faciles est qu'on peut coucher sans scrupules avec les bâtards qu'on leur a faits, n'étant jamais tout sûr qu'ils sont de vous (ceci du moins pour les personnes qui bronchent sur l'inceste).

★

Ce sentiment si fort que j'avais, dès l'âge de dix-sept ans, dans les réunions mondaines où je commençais d'aller : « Les corps sauvent tout cela (1). »

Après quoi, on peut être misanthrope tant qu'on veut. Mais drôle de misanthrope, pour qui l'unique justification de l'existence est de bercer un être, et ensuite de le posséder. Si l'être humain est d'autre part l'opprobre de la terre (et surtout son empoisonneur), qu'importe ! Il ne s'agit que de s'en préserver ici, pour en jouir et le faire jouir là.

Songer que, de tous ces cons qui nous entourent, il n'en est aucun qui, à un moment, n'ait été désirable dans sa jeunesse. C'est-à-dire qui, à un moment, n'ait eu sa raison d'être sur la terre, — même si personne n'en a profité.

Cette possession charnelle me donne la plus forte idée qui me soit possible de ce qu'on appelle l'absolu. Je suis

(1) *Dans un livre de Malraux, un personnage, contemplant une assemblée, dit : « Heureusement, il y avait les corps. » (Note de 1931).*

sûr de mon plaisir. Je suis sûr du plaisir de l'autre. Pas d'arrière-pensée, pas de questions, pas d'inquiétude, pas de remords. Une chose ronde et simple, définie et définitive comme le cercle géométrique.

On me dira : « Pourquoi l'acte de chair en particulier? Un bon repas, lui aussi, est une chose parfaitement nette. »

A cause de la matière humaine. L'estime que l'on a pour l'autre, l'amitié, la tendresse, la confiance, la protection : tout ce qu'il peut y avoir d'aimable d'un être envers un être. Et puis la fierté du plaisir que l'on sait provoquer. Et quelquefois la fierté de le lui avoir appris, et que ce plaisir de l'autre, appris peu à peu, soit votre création propre, tout autant que vos œuvres littéraires.

J'ai cité souvent le mot de Jean-Jacques Rousseau : « Les sensations ne sont que ce que le cœur les fait être. » Il est exagéré, cela va sans dire. Mais il est bien vrai que la sensation est décuplée quand il y a derrière elle cette sympathie humaine. Celle-ci est toujours prête à venir chez moi en abondance : comme je n'aime pas — ou si faiblement ! — les êtres que je ne désire pas, il me reste beaucoup d'amour pour ceux que je désire, — vraiment, beaucoup, comparé à ce que l'homme donne d'ordinaire.

M'inspirant de la phrase célèbre, je dirai qu'il n'est pas une douleur de ma vie qu'une demi-heure de cuissage tendre n'ait pu ou n'eût pu me faire oublier. Et, puisque nous voici dans les chiffres, j'ajouterai, m'inspirant d'une autre phrase célèbre (de Gœthe, sur ses trois semaines de bonheur), que, si je voulais faire le compte du temps de bonheur que j'ai eu dans ma vie, il me suffirait d'additionner les heures de ce cuissage tendre, ce qui ferait au bout du compte plusieurs années de bonheur.

De là que rien n'est plus important que le bon équilibre qui vous est donné par l'économie de ce cuissage tendre. Les assises de toute vie sont une tranquille satisfaction sexuelle. Et, certes, cela est bien connu. Mais d'une connaissance qui ne passe peut-être pas encore assez dans les faits.

Ce mouvement grandiose d'une sexualité à temps réguliers, où l'acte, toujours revenant, comme le soleil qui reparaît sur la terre, nous nourrit comme lui.

★

Sauf peut-être (et encore, est-ce bien sûr?) dans les cinq premières années de ma vie littéraire, où il fallait me mettre rapidement en place, pour n'avoir plus à y penser, j'ai toujours tenu la main à ceci, et sans m'en relâcher : que le fait que j'aie un talent littéraire ne me devienne pas une cause de servitude. *Pas de travaux forcés de la littérature.*

Réponses aux enquêtes, présidences, comités, lecture de manuscrits d'inconnus, réunions de toutes sortes, préfaces, invitations, j'ai banni cela complètement, — ou aussi complètement que possible. Les gens croient que l'admiration qu'ils éprouvent pour un écrivain doit se manifester *d'abord* par l'acte de lui faire perdre son temps. Cette admiration, au contraire, doit se manifester, *d'abord*, en ne lui faisant pas perdre son temps.

Les gens vous parlent du « revers de la gloire » ou des « petits devoirs de la célébrité ». Mais, si l'on peut discuter des devoirs du talent sur le plan moral (doit-il ne pas « faire de mal »? etc...), il n'y a pas de devoirs du talent sur le plan social. Il y a des parasites, qui veulent vivre de vous, et des désœuvrés : c'est cela qu'il y a.

Et enfin, si je dois bien m'occuper, hélas, quelquefois, par saccades, de la diffusion de mon œuvre, je le fais toujours les yeux fixés sur le moment où cette épreuve sera finie. Et j'ai sacrifié, en pleine connaissance de cause — *en choisissant* — une quantité considérable de renom à mon loisir, à mon travail, et à ma vie privée.

★

Le rôle constant de la presse parisienne est de ne pas donner d'importance à ce qui est important, et d'en donner à ce qui ne l'est pas.

★

Le type qui mange du pain tartiné de m..., et le snob, chez les deux une déviation du goût. Et les deux font naître en moi le même sentiment : une espèce d'effroi.

★

Une règle d'or : faire peu de choses.

Ne pas écrire trop. Ne pas trop entreprendre. Ne pas connaître trop de gens. Ne pas connaître trop de problèmes : en ignorer un grand nombre systématiquement.

Refuser sans cesse.

★

Quand on dit : « Je t'aime toujours de plus en plus, » c'est qu'on aime de plus en plus, ou c'est qu'on aime de moins en moins.

★

Au commencement, les montagnes avaient des ailes.
Elles volaient et projetaient leur ombre au-dessous d'elles,
et qui marchait sur cette ombre en était ébloui.
Les étoiles et les astres furent émus de jalousie.
Ils en appelèrent au ciel, et le prièrent, et le ciel
d'un coup de foudre aux montagnes leur fit tomber les ailes.
Alors les montagnes se cachèrent dans l'eau salée,
hors des atteintes de la foudre, et maintenant elles continuent [de voler
entre deux eaux : c'est ce qui fait les vagues et les tempêtes.
Si cette histoire ne vous plaît pas, c'est que vous êtes bêtes.

H. M..., d'après l'Hindou Mukerji.

★

Le problème de la bêtise est peut-être le plus insondable de tous. On a rêvé des édens où les hommes seraient tous heureux, des édens où ils seraient tous bons. On n'a jamais rêvé d'édens où ils seraient tous intelligents : cela n'est pas même rêvable.

★

Une morale pour les bien-portants, et une morale pour les malades.

★

Nombre d'incroyants, voire de sacrilèges, trouvent qu'il est bien de s'entourer de soutanes, comme les pédérastes trouvent bien de s'entourer de jupons.

★

Nous avons trois patries : notre pays, notre caste, et nous-même.

★

Les « disciples », semblables à l'oiselle ridicule qui bat des ailes pour demander la becquée.

★

Mon confrère X... qui, si on lui pose une question, répond : « J'ai traité cela dans... » (suit le titre d'un de ses livres), puis se tient coi, exactement comme si, sur le moment, il n'avait en vérité aucune opinion sur cette question, et peut-être même ne se souvenait pas de celle qu'il avait exprimée dans son livre, me rappelle Mlle Y... qui, m'écrivant six pages sur je ne sais quel « coin » du problème social, finissait ainsi : « Tout cela est bien compliqué et il est bon de l'écrire pour ne plus y penser. »

★

Grande chose que réussir dans ce qu'on méprise. Il y faut vaincre et les autres et soi.

★

La femme qui m'écrit qu'elle a déposé mon poème *Iphigénie aux cils battants* dans le berceau de sa petite fille.

★

Nous dépensons une fortune en secrétaires, en sténos, en taxis, etc... dont le seul office est de nous faire gagner du temps : par exemple, un taxi — sans être pressé — seulement pour nous faire gagner dix minutes de travail. Puis nous

passons *cinq* heures d'une journée (de 8 heures du soir à 1 heure du matin) chez des inconnus ou presque, à dire et à écouter des riens, et à nous ennuyer mortellement.

★

Vis seul, tu donneras moins de prise qu'entouré d'une garde du corps ; moins de prise qu'entouré d'amis.

★

L'intellectuel nerveux, que le moindre bruit exaspère et empêche de travailler, peut travailler sans être dérangé le moins du monde par un jacassement ininterrompu de femmes (une popote d'employées de magasin, sous ses fenêtres), parce qu'il aime les femmes.

★

La pie voleuse. — La pie vole de menus objets de ménage, qu'elle transporte dans son nid, avec tout un manège... sous les yeux de la famille assemblée. Nos fameux secrets sont secrets de cette sorte, mille fois percés du monde, qui ne dit rien, et se régale de nos précautions dérisoires.

★

Le tireur qui manque d'un rien le 100 de la cible n'est pas plus avancé que celui qui tire hors du carton.

★

X... me dit, de son amie : « Je lui fais de temps en temps une vacherie, parce que sans ça elle cesserait de m'aimer. »

★

La nature m'a disposé pour entraîner les gens où je voulais. Mais il m'a toujours paru inutile de les entraîner où que ce fût. Rien qui me soit plus étranger que le prosélytisme.

★

Faire celui qui est excédé d'occupations, pour que les gens ne réalisent pas tout ce que j'ai de loisir, et à quoi je l'occupe, et ne me haïssent pas trop. Car il faut recevoir une quantité moyenne de haine, mais pas trop.

★

Cette impression si saisissante de rester maître de ses sentiments. De se dire : « Je vais *avoir une idée* de ce qu'est l'inquiétude et la souffrance par cet être. Je sais que je puis arrêter quand bon me semblera. » Comme si on tenait en mains un attelage, très conscient qu'on ne laissera jamais les chevaux s'emballer.

Mais en restera-t-on maître autant qu'on le pensait ? Déjà, ce matin, n'ayant pas de coup de téléphone, ce pincement au cœur. Cette heure du matin où l'on est palpitant dans l'attente de son coup de téléphone ; et toujours, quand la sonnerie retentit, c'est quelque grosse voix d'homme qui appelle.

★

Petite enfant, contre l'oreiller, pleine de cheveux sur vos épaules, il m'arrive de sentir monter en moi la possibilité de vous faire du tort. Puis j'y songe un peu, et je ne peux pas.

HENRY DE MONTHERLANT.

RÉDUCTION

Sitôt le déjeuner terminé, les deux petites filles des Carbury, Penny et Claudia, remontèrent au premier avec Miss Rice, leur gouvernante ; on put entendre leurs pas s'éloigner sur le balcon de pitchpin au-dessus du vestibule. Les invités furent déçus — Mrs. Laurie aimait les enfants et Frank Peele avait espéré faire plus ample connaissance avec la gouvernante. La pluie tambourinait sur la verrière du vestibule ; les grandes personnes, tout en fumant encore les cigarettes un peu éventées de Godwin Carbury, leur hôte, se laissèrent mener à la bibliothèque. Là, aucun fauteuil ne s'offrait à vous et les livres peu attirants, achetés sans doute en bloc, semblaient collés aux rayons. Cela aurait pu être une jolie journée de septembre ; sur les pentes des alentours, les feuilles jaunes des pruniers brillaient dans les vergers, mais depuis des jours, la forêt de Dene avait été enveloppée de nuages et imprégnée d'eau.

Mrs. Laurie, qui était d'un caractère enjoué et s'était mariée à dix-neuf ans, et Mrs. Carbury, dont l'esprit était confus et terne, avaient été amies autrefois aux Indes alors qu'elles étaient jeunes filles. Elles étaient restées en relation, Mrs. Carbury n'ayant pas d'autre amie enjouée, et la vie ayant appris à Mrs. Laurie qu'on ne sait jamais si quelqu'un de dévoué ne pourrait pas vous être utile un jour ou l'autre — de plus, elle avait toujours eu de la compassion pour Mima.

La vie avait donné peu de satisfactions à Mima. Après le mariage de son amie, elle revint tout simplement des Indes, et elle avait déjà vingt-sept ou vingt-huit ans lorsqu'elle rencontra Godwin Carbury, qui, à quarante ans, était en quête d'une épouse. Il avait la réputation d'être l'homme le plus impopulaire de la région, et cette réputation l'avait suivi à Londres. Au sujet de l'argent, il était regardant, furieu-

sement regardant, mais ne regardait pas assez à ce que cela ne se sût pas. De plus, il était froidement infatué de lui-même. On disait que par économie il était resté célibataire tant que vivait sa mère et qu'elle avait une maison à Pendlethwaite. Mima avait peut-être vu quelque chose en lui que personne d'autre n'y avait vu; elle désirait « s'établir » convenablement, et n'était pas, elle non plus, habituée à ce qu'on la trouvât sympathique. Quoi qu'il en soit, ils s'étaient mariés et avaient eu après quelques années ces deux petites filles maigres et lointaines. A Pendlethwaite, ils avaient peu de voisins et les singularités de Godwin les éloignèrent de plus en plus de ceux qui s'y trouvaient. Mima, quelles que fussent ses appréhensions, le suivait aveuglément. Comme elle avait un petit peu d'argent à elle, elle allait à Londres une fois ou deux par an, regardait longuement les vitrines des magasins, se rencontrait avec Mrs. Laurie (devenue veuve) et achetait des manteaux et des chaussures en solde pour les petites filles. Depuis quelque temps, elle parlait de ne plus venir à Londres; l'éducation des filles, disait-elle, allait être une lourde dépense.

Mrs. Laurie fut surprise de se trouver à Pendlethwaite, mais depuis une semaine elle n'avait rien eu à faire et nulle part où aller. « Essayons les Carbury » s'était-elle dit, et elle avait écrit à Mima. C'était une femme de peu de ressources, qui tenait sa place dans la vie en déployant beaucoup de charme : elle pouvait tenir des propos audacieux sans pour cela paraître impertinente. Elle était décidée à se distraire un peu avec Godwin, mais à part cela n'attendait pas grand-chose de sa visite.

« Pendlethwaite », construite aux environs de 1880 en briques brunâtres peu agréables, n'était pas une maison très sympathique, le pitchpin y régnait à l'intérieur; les fenêtres, pareilles à celles des églises, ne jetaient sur le riant paysage d'alentour que d'étroits regards; le parc assombrissait la vallée avec ses ceintures de lauriers et ses masses de sapins raides à l'aspect humide et dépaysé. La maison semblait vouée à un perpétuel janvier : les saisons plus ensoleillées battaient en retraite devant ses murs. Les prunes rouges veloutées et les pommes aux riches couleurs qui, en ce mois, font ployer les branches, y étaient d'exotiques visiteurs. A l'intérieur, point d'électricité; des boiseries y absorbaient la lumière des lampes; jusqu'à octobre on n'y allumait pas de feu avant la nuit. Elle n'avait pas même le charme insidieux de la décrépitude, car Godwin prétendait soigner les apparences : les lauriers étaient toujours taillés, les repas parcimonieux servis suivant les règles... En voyant qu'elle

avait un compagnon de visite, Mrs. Laurie avait été intéressée, mais rien de plus. Frank Peele, qui venait d'arriver du Siam en congé, était un cousin de Mima. Il s'était invité lui-même ici sans doute parce qu'il fallait qu'il fût quelque part ; ce n'était pas pour un tel homme, pensa-t-elle, qu'on se dépense afin de lui faire plaisir. A trente ans, c'était un collégien hâve — à la démarche traînante, facétieux, susceptible, l'air perdu, mélancolique, avec peut-être (et c'est ce dont elle avait le plus peur) une âme romantique. Mima, sans doute, prenait-elle plaisir à le plaindre plus encore qu'elle croyait devoir se plaindre elle-même... Recevoir de cette façon, cela devait affecter sérieusement les Carburys. Et Mrs. Laurie pouvait imaginer Godwin disant à Mima : « Allons ! le vin est tiré il faut le boire ! » Il accomplissait son devoir d'hôte avec une correction maussade. « Mais si on restait un jour de trop il couperait les vivres. » Aussi se sentait-on frappé de tous côtés par ses rigides économies.

Mais il y avait une surprenante exception : c'était la gouvernante. Mrs. Laurie, bien que malheureusement sans enfants — savait reconnaître une gouvernante de luxe quand elle en voyait une. Miss Rice avait une technique parfaite. Nella fut fortement impressionnée, dès qu'elle parut au déjeuner, par son attitude effacée. Penny et Claudia aux yeux noirs rapprochés et qui replaçaient sans cesse leurs longs cheveux blonds derrière leurs épaules — ne respiraient évidemment que par elle. « Ces deux petites souris l'adorent, » pensa Mrs. Laurie en se rappelant avec quelle tranquillité elles se retirèrent après le déjeuner : trois personnes qui retournent dans un monde qui leur appartient. Mais l'adoration n'allait pas au delà de ce qui était convenable. « Comment Mima fait-elle pour *garder* cette personne dans ce mausolée? Elle pourrait être n'importe où. Mima ne doit pas être aussi bête que je croyais... Il faut que je sache ce qu'il en est. »

Dans la bibliothèque, elle ne perdit pas de temps. Frank Peele, debout dans le bow-window, les mains dans ses poches regardait la pluie d'un œil résigné; Mima versait un café plutôt clair ; Godwin passait les tasses d'un air maussade. Mrs. Laurie dit avec affabilité : « Alors, tu as trouvé une gouvernante? La dernière fois que nous nous sommes vues, tu étais en train d'en chercher une. »

« Oui, oui. Nous en avons trouvé une », dit Mima de son air agité.

« Miss Rice est chez nous depuis le mois de mai, » dit Godwin d'un ton ferme.

« Elle paraît faire admirablement l'affaire... »

Frank Peele poussa un grognement.

« Aussitôt qu'elle est entrée », poursuivit Mrs. Laurie, « j'ai eu la certitude de l'avoir vue quelque part. Je me demande où elle était auparavant? Elle est d'une beauté saisissante, mais avec beaucoup de tact. L'air d'être affligée de cauchemars, — c'est sans doute le genre de vie. »

« Elle semble contente chez nous », dit Godwin en offrant du sucre à Mrs. Laurie avec aigreur. « Mima, quels sont vos projets pour cet après-midi? » Sa femme eut un regard vide.

« Il faut divertir nos invités ».

« Son visage m'a frappé », dit Frank, faisant volte-face, « comme l'un des rares visages que je n'avais pas vus auparavant. »

« Vraiment? » dit Godwin.

Mima heurta maladroitement le plateau du café; tout ce qui était dessus se déplaça. Ne voulait-elle pas que le cousin Frank tombât amoureux de la gouvernante? Les femmes les plus comme il faut aiment à avoir autour d'elles des hommes disponibles. « Elle doit être fameusement intelligente, » dit Mrs. Laurie d'un air vague.

« Elle enseigne merveilleusement; elle a fait faire de tels progrès aux enfants! On dirait qu'ils apprennent tout ce qu'il faut apprendre ».

« Est-ce qu'elles ne peuvent pas toutes descendre après le thé pour jouer avec nous à pigeon-vole ou à autre chose? »

« Elles font leurs devoirs à ce moment-là », dit Godwin faisant obstacle. (« Résolu », pensa son invitée, « à en avoir pour son argent. ») Les yeux de Mima bizarrement excités dans son visage rose et fripé, se portèrent furtivement à la rencontre du regard de son mari. « Frank » continua Godwin, « je pourrais vous montrer maintenant les cartes géographiques dont nous avons parlé. » Il ne devait plus, de toute évidence, être question de Miss Rice.

« Pas aujourd'hui, merci » dit Frank, « j'ai le torticolis. » Godwin, après un dernier regard sombre à Mima, les quitta, en fermant la porte d'un geste réprobateur. Frank flâna le long de la bibliothèque, en tira *les Monastères du Levant* et s'affala dans un fauteuil, l'air résigné à être mal à l'aise. Quelqu'un qui lit un livre n'est pour ainsi dire pas là. Mrs. Laurie fit jaillir un ouvrage de broderie de son sac et les deux femmes approchant leurs chaises avec entrain, se préparèrent à une conversation. La pluie ruisselait le long des fenêtres, du papier bruissait dans l'âtre vide.

Mima voyait si peu d'amies que la conversation lui portait à la tête comme du vin. Chantonnement monotone, les voix des femmes se mirent à monter et à descendre. Au bout d'une demi-heure, le livre de Frank lui glissa sur les genoux;

sa tête retomba en arrière, la mâchoire pendante ; il laissa échapper un ronflement aigu. « Eh bien !... » s'exclama Mima interrompant la conversation par un petit rire. « Une habitude des tropiques, » dit Mrs. Laurie. Frank endormi, cela valait encore mieux que Frank lisant ; elles étaient maintenant vraiment seules. Elle s'empressa de retourner à son sujet.

« Mima, qu'est-ce que Godwin a derrière la tête au sujet de Miss Rice? »

« Miss Rice? — mais rien, » dit Mima forçant la note.

« Sa seule folle dépense? »

« Non, » dit Mima d'une voix mal assurée. « Justement — ce n'est pas le cas. »

« Une occasion? Tu me renverses. Pourrait-il y avoir quelque chose de louche à son sujet? »

« Ma chère Nella — elle est parfaite avec les enfants, n'est-ce pas? » Mima fixa sur son amie des yeux si étrangement implorants que Mrs. Laurie, saisie, posa son ouvrage : « Elle en a fait des princesses » dit-elle avec une certaine extravagance. « Comme tu as bien fait, Mima ! »

« Tu le crois vraiment? Tu comprends, Godwin et moi voulions avoir ce qu'il y avait de mieux : il est plein d'ambition pour Penny et Claudia ».

« C'est tout à son honneur » dit Mrs. Laurie avec enthousiasme.

« Sans doute » — dit vivement Mima — puis, l'air pitoyable, porta sa main à la joue. « Cela ne m'a jamais beaucoup plu — je veux dire au cas où — je me demande si... »

« Pourquoi Godwin a-t-il été si brusque avec moi lorsque j'ai dit que je pensais connaître son visage? »

« Nous espérions que personne ne penserait cela », dit Mima à la surprise de Mrs. Laurie. « En général, vois-tu, presque personne ne vient ici, et à tous les autres points de vue, elle paraît être l'idéal : elle est l'idéal. Nous n'aurions pu autrement faire cette dépense. Cela semblait une telle occasion. Car, vois-tu, nous ne pouvions pas offrir des gages élevés ».

« Cela bien sûr limite le choix... »

« C'était le cas. Toutes celles que j'avais vues étaient tellement ordinaires et prétentieuses, et, de plus, paraissaient ne rien savoir du tout. La dame de l'agence me disait : Que voulez-vous... pour ce prix-là ! J'étais au désespoir. »

« Oui ! Et alors?... »

« Je me rangeai de plus en plus à l'idée de Godwin. Comme il disait, c'était pratiquement un acte de charité. Il semblait injuste que cette chose dût lui être un obstacle. Après avoir payé les honoraires de son avocat, il ne lui restait pas un sou,

et, bien entendu, pas d'espoir pour se refaire une nouvelle vie. Et elle avait été acquittée. »

« Pour l'amour du ciel ! Explique-toi ! »

L'air complètement effrayé, Mima se reprit : « O mon Dieu ! et moi qui avais juré de n'en jamais parler ! Nella, veux-tu me jurer de garder cela absolument pour toi? C'est un tel soulagement de t'en faire part : cela me préoccupe tellement, sans cesse. Godwin, tu sais, a écouté soigneusement toutes les dépositions. Les témoins ont déposé en sa faveur d'une façon magnifique, presque tous les gens chez qui elle avait été furent convoqués. Même l'accusation n'a pas prétendu qu'elle n'était pas une bonne *gouvernante*. Et après tout, elle a été acquittée. (Si seulement ils avaient découvert le coupable...) »

« Commence au commencement. »

« Eh bien ! Est-ce que tu lis quelquefois les compte rendus des procès criminels? »

« Je n'en rate presque aucun ».

« Tu te souviens de Sir Max Rant qui est mort subitement? »

« Mima — ce n'est pas elle Henrietta Post? »

« Chut — chut », murmura Mima épiant prudemment du côté de Frank. Puis elle fit oui de la tête en regardant Nella avec des yeux pleins d'effroi et d'importance.

Mrs. Laurie, galvanisée, écarquilla les yeux. Puis : « Elle a de la chance d'être en vie, » dit-elle. « Il s'en est fallu d'un cheveu. »

« Il paraît que c'était un affreux vieil homme. Dans tous les cas, en poussant les choses au pire, ils n'ont rien trouvé à reprendre à *sa conduite*. »

« Pas étonnant qu'elle ait l'air de voir des fantômes. Cela a été une épouvantable épreuve... Mais, après cela, comment lui est-il Dieu possible?... »

« Godwin m'a fait lui écrire trois semaines après le procès, lui offrant une nouvelle vie et vingt-cinq livres par an... »

« Godwin ne perd pas le nord ! Eh bien ! ce sont tes enfants, pas les miens — *Henrietta Post!* »

Impassible, sans soulever la paupière, Frank dit : « Qui est-ce Henrietta Post? »

II

« Miss Rice a de nouveau froid aux mains », dit Penny. Claudia continua à peindre encore un moment, puis posant

son pinceau en travers du rince-pinceaux, dont l'eau avait une odeur d'acide prussique et un dépôt rougeâtre, elle regarda attentivement de l'autre côté de la table Penny qui se tenait près de la chaise de Miss Rice et lui frictionnait la main droite. Leur gouvernante, son livre appuyé contre la table, sa joue pâle sur sa main gauche, continua à lire, souriant imperceptiblement. Pour un moment elle retira sa main de celle de Penny afin de tourner une page.

« Comment fera-t-elle donc en hiver? » dit Claudia.

« Il y aura du feu ».

« Le feu ici ne brûle jamais bien fort. » Elles eurent en commun la même pensée désespérée : « Si notre chérie allait nous quitter? »

Cet après-midi le foyer froid et noir agissait sur l'imagination aussi fortement que l'auraient pu faire les flammes. La salle d'étude était tapissée d'un papier bleu fané sur lequel se découpaient des placards et deux portes, mais qu'aucune couleur ne venait réchauffer ; par les hautes fenêtres, on voyait une colline brouillée par la pluie. Miss Rice n'avait mis sur la cheminée rien qui lui appartînt, une procession d'animaux en plasticine modelés par les petites filles y défilait. Dans divers endroits de la pièce étaient d'autres travaux d'art de l'espèce que les bonnes gouvernantes encouragent les enfants à fabriquer, et sur l'appui de la fenêtre une pépinière en pots : les personnages aux joues roses des deux chromos « Bulles de savon » et « Achetez-moi des cerises » jetaient un étrange regard sur la morne pièce où ces trois personnes vivaient du mieux qu'elles pouvaient.

Miss Rice mit le livre de côté et en même temps son heureux sourire distrait — c'était *Emma* (1) qu'elle lisait. « Avez-vous fini de peindre? » dit-elle.

Elle leur avait donné un temple grec comme sujet. Le temple de Claudia se détachait sur un coucher de soleil; Penny, elle, avait rempli les vides entre les colonnes de bleu méditerranéen. Miss Rice fit le tour de la table pour venir voir. « Un tel coucher de soleil, Claudia, ferait des reflets sur les pierres blanches. Penny, par une si belle journée il y aurait des ombres ». Oui, c'était vrai, elles le voyaient bien. Miss Rice pensait toujours à quelque chose à quoi elles n'avaient pas pensé : un désespoir extatique fit se plisser leurs fronts. « Penny, si vous vous arrêtez de peindre, rincez le bleu de votre pinceau ».

« Est-ce que les couleurs, c'est du poison? »

« Quelquefois. Avez-vous froid vous aussi? »

(1) Roman de Jane Austen (1816) (N.d.T.).

Elles ne consentaient pas à admettre quoi que ce soit qui pût la chagriner.

« Eh bien ! repoussez la table et sortez vos cordes à sauter. »

Malgré une différence d'âge de deux ans, les petites filles étaient semblables, comme si elles ne pouvaient consentir à se singulariser en aucun point. Elles étaient à peu près de la même taille, comme si Penny avait attendu Claudia. Le ton de leur voix était accordé au même diapason persuasif ; lorsque leurs ardents yeux noirs se rencontraient ils semblaient délibérer. Leurs parents ne sauraient jamais ce qu'elles pensaient de la vie ; leurs esprits étaient comme des accumulateurs emmagasinant quelque chose. Avant l'arrivée de Miss Rice, la sœur du docteur était venue chaque matin leur donner des leçons. Elles savaient déjà lire et écrire, aussi n'avaient elles appris de la sœur du docteur que ce que tout le monde savait : les raisons pour lesquelles on évitait leur maison, avec quelle âpreté on se moquait de leur père et combien on plaignait leur maman à cause de lui. Elles apprirent qu'il était triste d'être elles-mêmes. Elles remarquaient avec quel mépris cette dame arrivait par l'allée à bicyclette chaque matin et avec quel air insolent elle mangeait ce qu'il y avait pour le déjeuner. Les extrémités de ses doigts rêches, les perles vissées étroitement dans ses oreilles charnues, son gros bon sens, tout semblait contribuer à son pouvoir de les mortifier. Le monde, c'était elle, et elles faisaient des prières pour qu'elle mourût, mais elle se maria. Après cela, cuirassées, elles attendirent. Alors vint Miss Rice.

« Si vous voulez vous réchauffer il faut vous dépêcher », dit Miss Rice.

Claudia déroula les cordes et elles en prirent une chacune. Debout, les bras tendus, elles serraient les poignées avec impatience. « Un, deux, trois — partez ! » Les cordes sifflèrent sur le linoléum. Penny trébucha à cinquante-six, mais Claudia tint bon jusqu'à soixante- dix-huit : elle rebondissait sur la pointe des pieds, encore et encore, sa chevelure battait l'air, les yeux lui sortaient de la tête. A la fin, la corde lui accrocha le pied. « C'est le record », dit Miss Rice, « mais Penny le battra peut-être la prochaine fois ». Toutes les deux, hors d'haleine, elles tombèrent à genoux sur le tapis devant la cheminée, elles sentaient le sang s'élancer le long de leur corps de la pointe des pieds à leurs joues.

« Si vous sautiez », dit Claudia, « peut-être vous arriveriez jusqu'à cent. »

« La corde est trop courte » dit Miss Rice.

« Que faisiez-vous encore — vous dansiez? »

« Oui, autrefois ».

Elles n'avaient jamais vu personne danser, sinon dans les gravures représentant des bals ; plutôt qu'encerclée par un bras, elles préféraient imaginer Misss Rice, avec son visage sans âge, pâle et brillant, flottant seule autour de la salle, aussi peu frivole qu'un ange. A cette minute heureuse, près d'elle et réchauffées par leur exercice, elles se sentaient sur le bord de l'histoire qu'elle ne disait pas... Mais *elle* regarda par terre les cordes à sauter. « Vous devriez les ranger » dit-elle. Sauf lorsqu'elle lisait, elle ne restait jamais longtemps tranquille : à l'approche de quelque chose qui se glissait, pour ainsi dire, derrière sa chaise, ses yeux expressifs devenaient tout à coup froids et sombres comme la cheminée. Contre cela leur amour était sans effet. Il semblait injuste que leur chérie dût souffrir de cette terrible menace — maman n'aurait été personne sans ses soucis, papa existait pour faire des gros yeux et se mordre la moustache, mais elle semblait à leurs yeux née pour engendrer la lumière. Sentant que maintenant leur ennemi était là, impuissantes, elles se levèrent pour ranger les cordes dans le placard.

« On vient ! dit Penny. Elles entendirent la porte capitonnée à l'autre bout du couloir retomber derrière quelqu'un, puis un pas d'homme. Un doigt frappa une fois à la porte, avec hésitation : Miss Rice et les enfants attendirent. « Entrez », dit-elle.

Franck Peele passa la tête par la porte. « Oh? » dit-il. « Puis-je entrer? Excusez, j'explorais la région. A la recherche d'escaliers dérobés. Exercice avant le thé. « Miss Rice sourit avec calme. » Alors, c'est ici que vous êtes toutes », poursuivit-il. Il regarda la table. « En train de peindre? »

« Oui ».

« Quelle journée ! » dit-il à Miss Rice simplement. « Mais ici c'est très gai. Vous aimez l'air à ce que je vois ! » Il remarqua alors que les deux fenêtres étaient closes : c'étaient les courants d'air qu'il sentait. Miss Rice était retournée à la table où elle avait lu son livre ; Frank se laissa tomber dans un fauteuil en osier qui grinça. Les enfants refermèrent leurs boîtes de couleurs. « L'heure du thé ne doit pas être loin », remarqua Frank.

« Est-ce que vous avez faim, cousin Frank ?» dit Claudia d'une voix douce.

Frank parut soulagé d'entendre quelqu'un dire quelque chose. « Je n'ai pas mérité d'avoir du thé ; j'ai dormi comme un sabot dans la bibliothèque. Votre mère et Mrs. Laurie se sont plaintes de ce que je ronflais ». Il promena un regard

mélancolique autour de la salle d'étude, comme le ferait un chien. « Elles jasaient comme des pies-borgnes. Quand je me suis endormi elles étaient déjà parties à fond de train sur les Indes; quand j'ai rouvert l'œil il était question d'une certaine Henrietta Post ».

Penny rit. « Qui est-ce Henrietta Post? » dit-elle.

« Tu peux bien me le demander », dit Frank. « Miss Rice, qui est-ce Henrietta Post? »

Miss Rice eut l'air pensif; on entendit le tic tac de la pendule pendant plusieurs secondes et le roulement d'une charrette s'évanouir dans les vergers humides. Les enfants se tournèrent vers Miss Rice pour voir comment elle prenait le badinage de Frank. Elle posa deux fois sur lui un regard assuré et réfléchi. « Vous devez bien le savoir » dit-elle enfin.

« Je ne connais pas âme qui vive », dit Frank. « Je reviens du Siam.

« Mais vous receviez bien les journaux, là-bas? »

« Serait-elle quelqu'un de célèbre? »

« Elle fut accusée de meurtre », dit Miss Rice, du ton d'une leçon d'histoire, « jugée au printemps dernier, acquittée, mais jamais convenablement innocentée. Alors elle disparut, espérant être oubliée ».

« Grand Dieu !» s'exclama Frank. « Où une femme peut-elle aller après une histoire comme ça? »

« Elle a de la chance d'être n'importe où. »

« Attendez : cela me revient ! » dit Frank, enchanté d'avoir un sujet de conversation. « C'était elle cette gouvernante! Le vieux salaud dans la maison duquel elle était, lui avait fait des avances, aussi quand quelqu'un lui a fait son affaire, on a essayé de lui mettre ça sur le dos. Je me souviens qu'à l'époque je me disais que... »

Devant le notable manque de réaction de Miss Rice, Frank se souvint de l'endroit où il se trouvait. Ainsi rappelé à l'ordre, il s'interrompit d'un air embarrassé et jeta un coup d'œil vers les enfants. *Elles* étaient assises, immobiles comme des statues, enfonçant profondément leurs mains croisées entre les genoux; il était absolument impossible de dire ce qui se passait dans leurs têtes que toutes deux elles détournaient délibérément de leur gouvernante. Frank se contint sans toutefois pouvoir s'empêcher de s'exclamer : « C'était une beauté, n'est-ce pas? »

« Vous n'en avez jamais vu de photographie? »

« Oh vous savez, là-bas où je suis je ne reçois que le *Times*. Et il n'y a pas de jolies images dedans.

« Je comprends ».

Frank continua avec véhémence : « Je sais qu'à l'époque je me suis dit que c'était injuste et révoltant qu'une pareille chose arrive à une femme, quelle qu'elle soit ! »... Miss Rice, avec son sourire glacé, regardait pensivement dans la cheminée comme si un feu y brûlait : elle ne dit rien de plus. La tension angoissée de ses élèves devint effrayante. Frank fredonna et pianota sur son genou avec embarras. Elles attendaient qu'il quittât les lieux. Quelle que soit la gaffe qui avait été faite, ils étaient tous très étranges là-haut.

★

Le soir humide d'automne tomba de si bonne heure que les enfants durent s'arrêter de travailler et attendre qu'on apportât la lampe ; lorsque Mrs Carbury vint les voir, elles étaient dans l'obscurité. « Tiens ! qu'est-ce que vous pouvez bien être en train de faire? » dit-elle, agitée. « Où est Miss Rice? Pourquoi ne sonne-t-elle pas pour la lampe? »

« Ça ne la fait jamais venir plus vite. »

« Papa n'aimerait pas vous voir ainsi perdre votre temps. Où est Miss Rice? »

« Dans sa chambre », dit Penny avec tellement d'indifférence que cela parut ridicule de faire tant d'histoires. A ce moment un rais de lumière apparut dans le couloir ; la femme de chambre apporta la lampe et Mima vit ses deux filles se faisant face comme des statues de chaque côté de la table d'étude, avec leurs yeux qui n'avaient rien d'enfantin, sombres dans la brusque lumière de la lampe. Elle s'assit, jouant le calme, pendant que la femme de chambre était dans la pièce, mais sa seule façon d'être rendit la jeune fille si nerveuse qu'elle se retira sans fermer les rideaux. Mrs Carbury était assise observant l'autre porte ; la chambre des enfants s'ouvrait sur la salle d'étude, celle de Miss Rice se trouvait au-delà communiquant avec la leur. Cela lui avait été un immense soulagement de ne pas trouver la gouvernante, ce qui ne l'empêchait pas de se sentir défiée.

« Vous laisse-t-elle toujours faire seules vos devoirs? »

« Elle est fatiguée », dit Claudia. « Le cousin Frank était ici. »

« Ah?..: Eh bien ! dites-lui que je veux lui parler. Et puis vous pouvez laisser vos devoirs, pour ce soir, et aller en bas ; Mrs Laurie dit qu'elle va jouer à des jeux avec vous. »

Les enfants regardèrent leurs livres sans bouger, et Mima,

pour la première fois, sentit qu'il y avait de la mutinerie dans l'air... Mima avait été obligée de faire un effort sur elle-même pour entrer ; deux fois déjà depuis le thé elle s'était mise en route pour la salle d'étude, puis avait fait demi-tour devant la porte capitonnée à l'entrée du couloir. Depuis qu'elle s'était confiée à Mrs. Laurie, elle avait été dans une terrible agitation : la façon dont Mrs Laurie avait accueilli sa révélation faisait sans cesse monter à sa gorge la plus profonde angoisse. « Henrietta Post... Eh bien ! ce sont tes enfants, pas les miens ! » Nella n'avait fait que dire ce que quiconque aurait dit. Devant la porte de la salle d'étude, Mima avait reculé en se disant : « Non, je ne peux vraiment das la voir face à face », puis avait été forcée de penser : « Mais c'est la personne avec qui mes enfants sont tout le temps... » Elle alla une fois jusque dans le bureau de Godwin pour lui dire qu'il devait consentir à renvoyer Miss Rice demain, mais la façon dont il avait levé les yeux sur elle avait réglé la question. « Rien n'a changé depuis que j'ai accepté de l'engager ». Mima savait trop bien que son mari trouvait qu'elle était ridicule. « Je vais d'abord lui donner congé, puis le dire à Godwin. Ça ne sera pas aussi terrible avec Nella dans la maison. Nella me soutiendra. *Mais quand Godwin saura que j'ai tout avoué à Nella?...* Il a dit avant qu'elle vienne nous voir : « Mais si par hasard ton amie est curieuse? »... Qu'est-ce qui se passe tout le temps? Mes propres enfants sont des étrangers, elles n'aiment plus à être en bas avec nous. *Qu'est-ce donc déjà que l'accusation a dit en parlant d'influence?...* »

Mima éleva la voix : « Allez les enfants, trottez maintenant, tout de suite : Mrs. Laurie attend. »

« Nous aimerions beaucoup mieux ne pas y aller, maman. »

« Eh bien ! vous êtes très peu reconnaissantes. D'ailleurs j'ai quelque chose à dire à Miss Rice... Penny et Claudia ! ne vous regardez pas comme ça ! C'est très mal élevé de se regarder l'une l'autre quand maman parle ! »

« Miss Rice est fatiguée », répéta Claudia doucement.

« Si tu nous dis ce qu'il faut lui dire » dit Penny « nous lui ferons la commission ».

« Non, je désire parler à Miss Rice moi-même », dit Mima d'une voix qui n'était pas naturelle.

« Vraiment Maman? » dit Penny « Ce n'est pas ton habitude ».

Le fauteuil d'osier dans lequel Mima était assise grinça convulsivement. « Lorsque nous serons de nouveau seules entre nous, vous apprendrez peut-être à rendre votre mère heureuse. Vous comprendrez peut-être votre mère alors et

ne serez pas aussi sans cœur avec elle. Demain, mes enfants, Miss Rice va s'en aller ! »

Penny et Claudia regardèrent le fauteuil dans lequel leur mère était assise, puis « *Emma* » posé sur le rebord de la cheminée. Claudia regarda leur rangée de jeunes plantes sur l'appui de la fenêtre brutalement éclairée par la lampe et se détachant sur l'obscurité de l'extérieur, fouettée de pluie ; Penny, elle, regarda le tapis un peu de travers sur lequel elles s'étaient agenouillées cet après-midi aux pieds de leur chérie. Puis leurs doux yeux noirs et ardents se rencontrant, s'arrêtèrent pour délibérer à nouveau. Elles dirent de leurs voix tranquilles : « Alors nous nous en irons aussi ».

ELIZABETH BOWEN

(Traduit par René Leplat.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

LE POIDS DE LA GUERRE

Deux livres (1) ont été publiés depuis six mois dont la lecture peut, selon une formule banale mais ici exacte, éclairer de manière profonde la vie du phénomène-guerre. Ce n'est pas le hasard, ni quelque souci extérieur d'équilibre qui nous les fait réunir dans une même chronique. Les deux livres se répondent, entretiennent un dialogue. Ils ont été écrits par deux des esprits les plus lucides et les plus équilibrés d'aujourd'hui et la riche contribution qu'ils apportent à une réflexion que tout rend pour nous nécessaire — une exigence extérieure et un besoin intérieur d'explication — ne saurait être assez mise en valeur. Il s'agit du gros ouvrage de Raymond Aron *les Guerres en chaîne* qui fait suite à une série d'essais qui ont déjà leur place parmi les livres qu'il importe de connaître si l'on veut comprendre quelque chose au monde d'aujourd'hui — et d'un des *Quatre essais de sociologie contemporaine* de Roger Caillois : *le Vertige de la guerre*.

L'analyse de Caillois porte en épigraphe cette phrase de Joseph de Maistre : « Et prenez garde je vous prie qu'il ne s'agit pas d'expliquer la *possibilité* mais la *facilité* de la guerre. » En retournant les termes soulignés on obtiendrait une épigraphe approximative pour *les Guerres en chaîne*. Au moins la distance qui sépare les deux ouvrages, la différence de leurs buts pourrait-elle être ainsi expliquée. Caillois décrit en sociologue, Aron expose, explique en historien et en témoin de la politique concrète. Caillois ayant une information concrète étendue et Aron restant le philosophe que l'on connaît, la profondeur de l'exploration est chez l'un et

(1) Raymond Aron, *les Guerres en chaîne* (Éd. Gallimard). Roger Caillois, *Quatre essais de sociologie contemporaine :* I. La représentation de la mort dans le cinéma américain. II. L'usage des richesses, économie quotidienne et jeux de hasard en Amérique Ibérique. III. Le pouvoir charismatique, Adolf Hitler comme idole. IV. Le vertige de la guerre (pp. 79-145). (Éd. Olivier Perrin.)

chez l'autre sensiblement la même. Mais il y a dialogue, et l'on verra comment.

I. *Le tournant de Valmy.*

La guerre moderne naît après Valmy, qui « est encore un combat d'ancien style — on échange des coups de canon et, voyant que les sans-culottes restent impavides, Brunswick se retire sans avoir ordonné l'assaut à son infanterie. Dumouriez néglige de le poursuivre. » (Caillois, p. 79.) Brunswick et Dumouriez continuent une tradition, celle d'un *art militaire* dont le but est moins la destruction de l'ennemi qu'une sorte de victoire abstraite, d'une *conclusion* qui s'apparente à celle des échecs.

N'allons pas trop loin : il y a eu, sans doute, bien des massacres avant ceux de l'ère moderne (et l'on aimerait que Caillois s'attachât davantage à nous convaincre que pendant des siècles la guerre apparaît aux hommes, « quoique sanglante, comme une activité réglée, apparentée au jeu ou au sport ») et si le risque total qu'implique la guerre moderne ne pèse pas alors *matériellement*, une crainte diffuse, pas tellement différente de celle qui associe dans le sacré les caractères de la fascination et de la terreur, peut avoir obsédé les consciences. Il n'en reste pas moins que, comme le marque Caillois, les caractères de la guerre moderne se dessinent et s'affirment après Valmy. Ils deviennent de plus en plus solides et permanents parce qu'ils se lient à l'évolution de l'idée d'État, la poussent à une sorte d'odieuse maturité, et reçoivent, en retour, de l'État une nouvelle solidité. C'est ce qu'Hegel avait vu à sa manière. La guerre, pour les révolutionnaires français est pour la première fois nommée service public. Chaque citoyen est soldat, la guerre devient ce monstre auquel l'État demande qu'on donne son argent et son sang. La guerre crée une grande partie des nouveaux rouages de l'État. Elle a partie liée avec lui. Elle devient nécessité de l'État, moyen de gouvernement — et moyen pour lui d'atteindre son unité idéale. Alors, rappelle Caillois, Hegel écrit (dans la *Philosophie de l'Esprit*) « toutes les autres fins, tous les autres biens, la propriété et la vie elle-même viennent se concentrer et s'absorber en lui ». Alors « la guerre a cessé d'être une activité de luxe, un complément de la diplomatie. Elle apparaît de plus en plus comme le paroxysme de l'existence nationale tout entière… Elle ne parasite plus la vie civile. Elle tend à l'absorber entièrement ».

C'est en fonction de la guerre, nous le voyons chaque jour, que se font les *plans*, les conversions et reconversions économiques. Nous sommes dans un monde dont on peut vouloir exclure le déclenchement du phénomène guerre, mais dont il est vain d'espérer que l'idée de guerre puisse disparaître de façon, si j'ose dire, naturelle. Certains s'exaltent, nationalistes ou internationalistes, de cette présence continue de la guerre : creuset d'énergie, moyen de révolution. Voie de mort, de plus en plus, et de plus en plus essentiellement ; voie fermée du suicide. A cause de l'augmentation de la crainte et de sa proximité continuelle, la guerre comme

obsession et comme vertige peut-elle amener une brusque mutation, et, d'être parvenue à son règne parfait, se détruire? Les chefs d'État, d'armées et de partis ne sont pas les philosophes. Ils sont, morts, les objets de la méditation de ceux-ci — une méditation qui, de leur vivant, leur importe assez peu. Il est donc à craindre qu'ici comme ailleurs, la réflexion ne puisse aider l'évolution. Du reste, Clausewitz et ses successeurs, dont la plupart furent gens de guerre et pas seulement théoriciens, ont à l'avance répondu à nos espoirs. La guerre *but en soi* (Lagorgette), la guerre obéissant « toujours à ses propres lois » (Clausewitz) — et, renchérissant, Ludendorff : « Toute activité humaine et sociale n'est justifiée que si elle prépare la guerre. »

II. *Le vertige et l'apologie.*

Près de nous, ces théoriciens sont les prophètes d'un vertige qui, après avoir dormi dans le cœur des seuls capitaines, reîtres, conquérants (tant qu'ils étaient vainqueurs) s'est généralisé. Il s'est peu à peu emparé de l'esprit de certains philosophes, Hegel et Joseph de Maistre en tête. La guerre devient un acte qui a une valeur morale transcendante, c'est « une expérience spirituelle qui ennoblit et qu'il est désirable que tous les hommes subissent » (John. U. Nef, *la Route de la guerre totale*) ; puis la métaphysique vient, avec la notion de sacrifice, d'expiation, de rachat. Mais ne répétons pas les analyses de Caillois. Seulement ce mot qui termine son premier chapitre : « Chacun, désormais, lui rend hommage, parce que de plus en plus, elle est sentie comme toute puissante et inexorable et par conséquent comme *sacrée.* »

Avec le deuxième chapitre, nous entrons dans un univers où la guerre est déjà sacrée et n'a plus besoin d'être défendue. Pour Proudhon, elle est un fait divin, elle est associée à la faculté révolutionnaire. — « Saurait-on ce que vaut l'homme sans la guerre? » (*La Guerre et la Paix*, 1861.) — elle est enfin « une forme de notre raison, une loi de notre âme une condition de notre existence ». (*Id.*)

Ruskin (*la Couronne d'olivier sauvage*, 1866) va aussi loin. « Quand je vous dis que la guerre est le fondement de tous les arts, je veux en même temps dire qu'elle est le fondement de toutes les hautes vertus et facultés de l'homme. » Avec mauvaise conscience (ou, comme le dit Caillois à propos de Proudhon une « ambivalence de sentiments » vis-à-vis de la guerre, ambivalence qui se retrouve chez beaucoup d'hommes, on aimerait ne pas avoir envie d'écrire : la plupart des hommes) Ruskin atténue le panégyrique qu'il trace en excluant certaines guerres. Parce que, selon lui, il y a une guerre qui est positive, qui crée et fonde mais qui devient de plus en plus rare. La guerre mécanique et chimique lui fait horreur. Il faudrait une pureté de cœur pour justifier la guerre, etc. Finalement, citons encore Caillois : « Ruskin loue la seule guerre qu'il estime impraticable de son temps et il condamne toutes les autres. On reconnaît cette même ambiguité... si frappante chez Proudhon : une folle divinisation de la guerre et le refus des formes possibles de celle-ci. »

Le cas de Dostoïevsky est plus net. Dans les quelques articles qu'il a consacrés à la guerre en 1876 et 1877 il prêche quelques idées simples : valeur du sang versé, exaltation de l'esprit de sacrifice, hypocrisie et égoïsme développés dans la paix.

Proudhon, Ruskin, Dostoïevsky : exemples parfaits du vertige qui prend certains intellectuels devant la guerre, alors précisément qu'elle nous paraît être à l'opposé de leur nature. L'explication est-elle dans ce caractère sacré qu'avec Caillois on reconnaîtra à la guerre? « Rien ne peut être ressenti comme sacré qui n'apparaisse pas à l'homme radicalement étranger à sa nature. »

III. *La révolution technique.*

Perfectionnement rapide des armes à feu à partir des environs de 1875, entrée en action des blindés, des gaz, de l'aviation : « La révolution politique a fourni le nouvel instrument de la guerre : l'armée de millions d'hommes. Mais ils combattaient encore avec les armes du XVIII^e^ siècle. La révolution industrielle leur donne des moyens de combattre décuplés, qui mobilisent à leur profit l'énergie entière de la nation. C'est alors que la guerre peut être dite totale. » A la guerre totale correspondent l'anonymat du combattant (l'unité c'est le million d'hommes), la fin de la guerre héroïque, la fin de ce qu'il pouvait rester de pitié dans certains comportements guerriers, la fin de la bonne foi — ou plus exactement un renversement hiérarchique : ce qui est à la première place ce n'est plus la vaillance, le courage heureux ou malheureux, c'est, s'il le faut, la ruse, la violence, le calcul, la brutalité hypocrite, etc. « La vertu, écrit Caillois, se confondant avec l'économie, consiste désormais à obtenir le plus en exposant le moins. » Un pas de plus est fait vers la forme absolue de la guerre.

IV. *Mystiques. Un choix.*

Simultanément, les prophètes de la guerre prêchent avec de plus en plus de force. « Adhésion inconditionnelle. » C'est celle de René Quinton — dont le lyrisme biologique même, aussi odieux et exaspérant qu'il nous soit apparu quand nous lisions les *Maximes sur la guerre* (1930) est une manifestation de la passion « sacrée » de l'auteur pour la guerre ; c'est aussi celle d'Ernst Jünger.

Quinton révolte dont la pensée (je mets ce mot entre guillemets, dans mon esprit) est une affirmation continuelle, incontrôlable et désordonnée, pathologique, de la grandeur du massacre. Pour lui la guerre est l'âge d'or (ce sont ses mots) et selon lui l'appel de la patrie touche jusqu'au cœur des forçats — ah ! ces « preuves »... — ; il délire à l'idée de l'infini et du sacrifice, des grands carnages considérés comme autant d'épreuves sexuelles. Il estime la guerre, rappelle Caillois « dans la mesure où détruisant la civilisation, elle rend l'homme aux lois simples et brutales de la nature ». Oui, il révolte, cet homme de système à qui toutes les facilités des « assimilations » et des « comparaisons » sont bonnes

et qui déroule sereinement un effrayant poème, avec un orgueil qui n'est pas loin de celui de Jünger.

Chez ce dernier aussi apparaît vite (dès *Orages d'acier* sans doute) ce que j'appellerais volontiers la déviation de l'absolu, ou la déviation littéraire. Il y a un enchaînement (que Caillois nous rappelle avec une exactitude sans faille) dans sa pensée, un surenchérissement qui est celui de beaucoup de mystiques. De la fraternité vécue du soldat, du souvenir sacré des compagnons de danger, des émotions violentes (et qui, esthétiquement, peuvent amorcer d'admirables œuvres) suscitées par la présence continuelle de la mort, de la noblesse, de la grandeur, de la pureté absolue de certains dévouements, le passage se fait à la glorification de la guerre. Grandeur alors, mais jamais vraie servitude, ni déchirement ressentis. C'est là qu'ils nous quittent, ces mystiques déchaînés, ces poètes épiques qui font d'une expérience personnelle irréfutable en tant qu'elle a été authentiquement vécue (je pense à *la Guerre notre mère* dont le titre allemand serait *le Combat comme expérience intérieure*) la base d'une insoutenable prédication, d'une prédication *sans avenir*. A notre tour d'affirmer, puisqu'ils affirment que la guerre est l'heure de vérité, « l'épiphanie de la vérité » (Caillois) qu'on peut aussi la considérer comme la fuite devant l'humain, en tant qu'il est refus des fatalités, comme l'affirmation de la plus grande *lassitude*, comme le refus des vrais combats. Et d'affirmer que le plus beau manteau de poésie ne cache pas le sadisme, qu'exaltation n'est pas raison, que le désir de meurtre ne se confond pas avec l'honneur qui *tient* un soldat, même si ce soldat est submergé. La divinisation de la guerre, « puissance prodigieuse, principe fondamental du monde, » (Jünger), cette foi délirante en des forces obscures, pour certains hommes ne sera jamais qu'une abdication. Et toute « l'insolence » des styles n'y peut rien.

V. *Fatalités.*

On trouvera dans le cinquième chapitre de Caillois *la Guerre fatalité des nations*, un développement dont le détail est difficile à résumer. C'est d'une extrême richesse. De la politique par la guerre à la politique pour la guerre, à l'économie pour la guerre, il ramasse avec clarté les délires passionnés des philosophes totalitaires et des propagandistes, des chefs de bandes et des chefs d'État, nous rappelle en passant (ce qui permet de porter le débat à une certaine profondeur, et de ne pas le limiter aux convulsions de ces quarante dernières années), le contenu idéologique des plus anciennes civilisations militaires, marque la place des progrès « objectifs » que la guerre fait faire à l'économie, aux mécanismes administratifs. « La guerre apparaît la finalité de l'État, je dirai plutôt le point d'aboutissement de sa pesanteur. » Le sociologue est ici admirable, qui nous force à *tout voir*, et à ne pas confondre l'étude des effets de la violence avec les honneurs rendus à la violence, avec la divinisation de la destruction organisée. Il serait vain de douter qu' « aujourd'hui le poids de la guerre (ne) l'em-

porte absolument sur toutes les autres pesanteurs conjuguées », il serait vain de douter de la fatalité des « poussées viscérales nécessairement horribles que l'intelligence ne saurait comprendre ni contrôler ». Il serait vain de nier que pour beaucoup d'hommes le lieu de la guerre est celui de leur accomplissement ; « la joie du meurtre se rapproche alors de l'extase », et les réprouvés, comme les a nommés Salomon, s'isolent et se donnent à eux-mêmes « une sorte de sacrement sinistre ». Tout cela est vrai, et sans doute « la fascination de la guerre progresse de façon continue ». C'est la fascination du sacré, « un sacré diffus, unanimement ressenti, qui n'a ni dogmes, ni temples, ni prêtres, mais qui n'en suscite pas moins le frisson de l'horreur ou de l'extase, et toujours quelque respectueux effroi. » Tout cela est vrai et les refus verbaux, les « saintes colères » n'y peuvent rien changer. Il reste, à ceux qui croient encore qu'une désacralisation est toujours possible, de comprendre la nature du phénomène, et que « les formes actuelles de la guerre étaient impliquées dans le développement même de la civilisation ». Avec la rigoureuse et dense *situation de la guerre* que nous donne Caillois, le problème est posé. Ce n'est pas nous qui essaierions de le résoudre en retournant quelques-unes des maximes que nous livrent dans leurs transes les desservants du culte, les « seigneurs » de la guerre. Il faut essayer en effet de répondre à la mystique — du moins à celle-là — par la raison. Et la raison n'est pas un éclair, une illumination.

VI. *Limites.*

Dès sa préface, Raymond Aron définit quelques-unes des constantes de son ouvrage. S'il apparaît nécessaire de les souligner aussitôt, c'est qu'elles constituent une « réponse » à certaines affirmations des philosophes de la guerre, ou plus exactement qu'elles manifestent un état d'esprit qui est, tout naturellement, à l'opposé du leur. Or, nous n'apprendrons rien à personne en disant que le vertige, la fascination de la guerre n'atteignent pas seulement les « passionnés » qui ont la guerre dans l'âme et dans le sang. Ils touchent jusqu'à leurs adversaires, qui finissent par admettre pour inévitable ce qui n'est parfois dit tel que par la grâce de raisonnements *a posteriori*. On se résigne à lutter avec les armes que l'on méprise, ou bien on est marqué par l'éthique du vaincu. Le mouvement est connu. Il est nécessaire de s'en défier à l'avance. Non pour paraître « meilleur » mais parce que, nous le savons, ce qu'une guerre détruit d'abord ce sont les raisons que l'on a eu initialement de la faire.

Ainsi trouve-t-on bon que Raymond Aron écrive dès les premières pages de son livre : « Si par malheur, la guerre totale éclatait, les Occidentaux devraient, cette fois, se fixer des buts précis, accessibles, sans aller jusqu'au bout de la guerre hyperbolique : abattre le rideau de fer, rétablir les communications entre la Russie et le reste du monde, imposer un contrôle international des armements scientifiques, garantir aux individus de toutes les nations certains droits. L'Occident chercherait à frapper la con-

spiration stalinienne, il ne forgerait pas le mythe de la culpabilité collective du peuple russe. » Et encore ceci : « La victoire à laquelle tendent les Occidentaux est limitée : nulle mythologie ne leur enjoint d'exterminer leurs ennemis. »

Le refus de toute mythologie est peut-être un principe simple et qui pour beaucoup d'esprits va de soi. Mais ces esprits se font de plus en plus rares. C'est pourtant sur eux qu'en bien des occasions reposent nos espoirs : c'est dire s'il faut préciser la qualité de l'équilibre *naturel* de Raymond Aron. Un équilibre qui n'est pas souci de maintenir égale une balance, mais l'équilibre de l'historien qui tâche de connaître les causes et les suites dans leur spécificité, de ne pas « enchaîner » artificiellement, de ne pas reconstruire après coup ce qui aurait pu être.

VII. *Guerre totale, empire du monde.*

On retrouvera, inévitablement, dans l'ouvrage de Raymond Aron, quelques-uns des thèmes de Roger Caillois, prolongés en dehors de la nécessaire abstraction qu'imposait à ce dernier la forme de son essai : technique, guerre totale. Mais c'est ici la *surprise technique* et *le dynamisme de la guerre totale*. C'est l'illustration après le théorème. L'illustration, on ne peut songer à la reproduire. Plus intéressant est sans doute de retrouver quelques-unes des lignes de force qui traversent le livre de Raymond Aron.

La longue analyse qui couvre, implicitement, plus de trente ans d'histoire mondiale, mais qui accuse les traits et approfondit l'explication pour ce qui touche aux onze dernières années, s'appuie d'abord, me semble-t-il, sur une double vue qui touche d'une part à la révolution industrielle moderne, d'autre part à la révolution soviétique.

La première donne à l'Européen du XIXe siècle les outils de sa conquête du monde. Elle fait simultanément passer la science de l'ordre de la recherche désintéressée à l'ordre des passions. De la volonté d'expansion européenne au désir d'hégémonie mondiale. Mais coloniser l'Amérique et l'Orient, c'était préparer un deuxième temps : la libération en contre-coup, de l'Amérique et de l'Orient. L'Amérique — dont Caillois nous rappelait tout à l'heure la vocation désacralisatrice — grandit des fautes de l'Europe. La révolution soviétique est faite techniquement par un héritier de l'Occident, Lénine, mais aussi par une passion qui est, de manière bien plus importante, d'Asie. (A indiquer ainsi une direction, on perd la possibilité de détailler le paysage. Disons donc qu'il faut lire là-dessus les trois premiers chapitres de la deuxième partie : *la Montée des états périphériques*, *Du marxisme au stalinisme* et *l'Expansion du stalinisme*.) Ainsi la conquête de l'Asie par le communisme est-elle plus rapide que la conquête de l'Occident. C'est à la Russie que l'Asie demande sa modernisation industrielle ; elle en reçoit une doctrine sociale qui est surtout interprétée comme une arme nationale contre les conquérants d'hier : Européens et Américains.

Il est clair que, dans une certaine mesure et au moins provisoi-

rement, les États-Unis ont perdu la partie — ou la première manche — en Orient. L'empire de Staline ne s'arrête pas à l'Indochine. Ainsi « de guerre en guerre, l'enjeu s'élargit au point qu'il s'agit désormais de l'empire du monde ». A la guerre totale correspond l'empire du monde.

VIII. *L'Europe.*

Nous voici donc dans l'univers des « états périphériques ». L'Europe pleine de contradictions internes, si peu prête à vouloir son unité, tellement fascinée par son passé, est comme écrasée entre la Russie et les États-Unis. Or le problème des États-Unis s'est posé de manière de plus en plus net. « Le passage de la suprématie économique à l'hégémonie politique est normal : il n'était pas fatal. La deuxième guerre mondiale l'a accéléré. » Ce qui est vu, saisi par le sociologue comme une fatalité acceptée de manière mystique reçoit de l'historien un autre éclairage. « A échéance l'utilisation à des fins militaires de l'énergie nucléaire marque peut-être une révolution comparable à l'invention de la poudre. Dans la crise actuelle, elle renforce seulement des facteurs déjà visibles : ubiquité de l'action des super-Grands, déclassement des nations de second ordre et surtout de l'Europe occidentale, surpeuplée et vulnérable, angoisse de la guerre, éprouvée par les masses populaires de tous les pays, vaincus et vainqueurs, nécessité évidente d'arrêter les réactions en chaîne de la violence et difficultés croissantes d'établir un statut de paix, paix d'équilibre selon les traditions de la diplomatie européenne, ou paix impériale par un retour à une tradition plus ancienne. »

Pour l'Europe que reste-t-il donc? « Il n'est pas prouvé que les régimes totalitaires soient plus qu'un épisode du siècle des guerres. La survie de l'espoir est suspendue à la victoire des sociétés libérales... [Mais] l'Europe serait victime d'une guerre hyperbolique, quelle qu'en fût l'issue. Nous n'avons pas dissimulé cette antinomie des moyens et de la fin. Le but de l'Occident est et doit être de gagner la guerre limitée pour n'avoir pas à livrer la guerre totale. »

Raymond Aron termine son livre sur l'affirmation d'une *foi sans illusions* qui n'est peut-être pas, pour certains esprits, « encourageante » mais qui vaut mieux que les grands mots dont on essaie de nous masquer le creux et l'inutilité en les criant de plus en plus fort. Là-dessus il apparaît clair à un esprit de bonne foi que *les Guerres en chaîne* est un ouvrage d'une grande et profonde lucidité, et d'une ampleur de vues étonnante. Que le lecteur prenne ces mots au pied de la lettre. Cela évitera au chroniqueur de « filer » des éloges dont Raymond Aron n'a plus besoin. Il est solidement installé dans notre esprit comme un maître à comprendre, depuis dix ans. Et comme il ne donne pas de coup de clairon final, nous nous en abstiendrons également. « Ne jamais écrire une phrase, disait à peu près Benda, après laquelle on puisse s'écrier : En avant la musique. »

GILBERT SIGAUX.

L'HISTOIRE, UN ESSAI D'INTERPRÉTATION, par A.-J. TOYNBEE (1).

Le condensé dû à l'initiative de D. C. Somervell des six tomes parus (sur neuf) de l'immense ouvrage du titulaire de la chaire d'histoire internationale à l'Université de Londres, A.-J. Toynbee, met enfin à la portée du grand public, grâce à la traduction d'Élisabeth Julia, un monument de pensées vécues au contact de ce champ inépuisable de l'expérience humaine : l'histoire universelle. Cet « essai d'interprétation » de l'histoire, ainsi qu'est modestement sous-titré le précis, promène à travers des faits touffus et merveilleusement analysés les clartés d'une explication continue et générale qui transcende l'histoire sans jamais s'écarter de son domaine et de ses méthodes. Il serait insuffisant de saluer ici une contribution d'importance considérable à ce que l'on appelle assez inexactement du nom de philosophie de l'histoire. Ce sont les secrets de la destinée de l'homme, les ressorts de sa marche en avant ininterrompue, qui sont soumis à l'épreuve du banc d'essai, qui passent par le contrôle de valeurs toujours rapportées à la foi de l'âme, à son courage, à la spontanéité créatrice de l'esprit. Il est clair que certaines conclusions d'attente et bon nombre de vues directrices de l'œuvre portent la marque de la crise qui aboutit à la seconde guerre mondiale et qui fait encore obstacle à sa liquidation. Ces pages respirent un souffle d'héroïsme, une volonté salvatrice ; le pessimisme qui les baigne parfois ne fait que refléter les sombres couleurs du spectacle donné par la décadence universelle à quoi on serait tenté de ramener l'histoire universelle. Mais il n'y a là que tonalité apparente. C'est en définitive sur un avenir libre, sur des perspectives presque inconcevables de découvertes et de renouveau, que débouche l'imagination nourrie des enseignements exaltants et terribles de l'histoire. Elle n'aurait pas sans doute l'audace de tant espérer si elle n'était soulevée par une croyance religieuse. Aussi le livre après avoir attribué une importance fondamentale à l'idée de Dieu à travers les divers types de civilisation se termine et s'épanouit en quelque sorte en une apocalypse de l'espérance, invocation prophétique de l'Église universelle en voie de formation.

Déjà l'extension de l'histoire à des tentatives de panorama des religions, des arts et des sciences, nous avait démontré l'inaptitude des cadres proprement politiques à rendre compte du passé et de sa transmission de proche en proche dans le présent. Mais l'histoire elle-même ne pouvait être réformée qu'à condition de subordonner l'« événement » politique, pris comme prototype du fait historique, aux événements majeurs qui sont ceux-là mêmes que l'on rejette dans la notion confuse de civilisation. La civilisation cessera d'être traitée(quoi qu'on dise) en épiphénomène de l'his-

(1) Éd. Gallimard.

toire à partir de l'instant où l'on aura relégué les concepts de « nation » et de « peuple » à leur place restreinte et relative. Ils n'ont usurpé le primat dont ils jouissent encore dans les manuels et l'enseignement, que parce que le siècle par excellence de l'histoire — le XIX[e] siècle — a pensé l'histoire tout entière en termes de lutte de nationalités et fit des nations séparées autant d'entités sacro-saintes. L'étroitesse et la rigidité d'un tel cloisonnement éclatent dès que l'on pousse assez haut la genèse des faits et des forces historiques tels qu'ils s'offrent aujourd'hui à nos yeux dans leurs corrélations générales. A l'âge de l' « unité du monde » — ce qui ne signifie nullement un monde « un » ni « uni » — les nations ne peuvent plus constituer des champs d'études en et par elles-mêmes.

L'étude des nations cède donc la place à une enquête sur les « touts de civilisation » dont elles dépendent et où elles puisèrent leurs éléments vitaux. Nations et peuples sont inclus dans des « sociétés » dont la filiation se laisse poursuivre à travers des cheminements verticaux jusqu'aux civilisations-mères. Ces sociétés historiques forment des familles, ou plutôt, des « séries causales » autonomes. La série causale est bien établie lorsqu'on peut, en appliquant la méthode régressive, établir une filiation explicative. Par exemple les formes de civilisation sur lesquelles reste établie la « société occidentale » dont fait partie un madrilène comme un new-yorkais, découlent de la société hellénique (qui, elle-même, s'est incorporé la religion d'une société parallèle et contemporaine : la société syrienne). Les sociétés se délimitent l'une l'autre. La coupure est établie entre les sociétés, et non entre les nations. Les luttes des nations à l'intérieur d'une société donnée ne changent rien à leur dépendance commune par rapport à un type de civilisation. Quant aux contours qui dessinent la zone d'extension d'une société, ils varient avec les secteurs qu'elle recouvre ; les principaux plans morphologiques : plan économique, plan politique, plan culturel, plan religieux — ne coïncident pas, ils se dilatent ou se contractent suivant les époques. La dominante d'une civilisation se modifie suivant que la société se matérialise et développe ses échanges commerciaux, ou qu'elle rayonne surtout par sa spiritualité et son prosélytisme métaphysique.

Les civilisations qui ont duré, quel que soit leur nombre (une vingtaine selon Toynbee, pour l'histoire universelle), sont celles qui apportent les meilleures explications, — fragmentaires mais tout aussi précieuses —, sur le rôle de l'homme dans ce monde et son importance dans l'univers. La société n'est donc pas une « unité intelligible » seulement aux yeux de l'historien, puisqu'elle rend un compte très exact de l'homme et de son destin. L'interprétation de l'histoire, d'une histoire esquissée dans sa totalité et « rebroussée « dans ses lignes généalogiques, indique déjà que si l'on explore le contenu réel de l'homme, on prendra garde de se maintenir à égale distance du découpage national et du schéma purement idéologique d'une humanité en général.

L'histoire centrée sur l'homme à travers ses institutions devient une anthropologie de la période civilisée — peu de chose en regard

du temps écoulé depuis l'apparition de l'« homo faber », pas plus de 2 pour 100 du cycle total. Sur cette mince couche historique se sont développées les vingt et quelque sociétés de Toynbee. Le reste, la frange encore subsistante à l'heure actuelle, relève de l'homme primitif, qui vit tourné vers le passé, dans un état plus ou moins léthargique. L'histoire considérée ici est celle de « l'humanité en marche » — selon le mot du maréchal Smuts, — des sociétés à caractère dynamique. A son tour, elle se trouve divisée en deux parties extrêmement inégales : une période de genèse et de croissance, signalée par la tendance à la diversité et à la différenciation, une période de déclin puis de désagrégation, placée sous le signe du nivellement et de l'uniforme. En somme, la croissance des sociétés est comparable à la jeunesse d'un organisme ; leur maturité incline déjà vers la décomposition. L'œuvre de Toynbee examine moins la genèse des civilisations que leur processus d'écroulement progressif. Les vues les plus originales et les plus fécondes abondent surtout dans la première partie consacrée à la phase ascendante des sociétés ; mais il est plus aisé de dégager des lois de « comparabilité » quand c'est la tendance à l'uniformisation qui l'emporte.

De l'examen des sociétés en voie de désagrégation il ressort les constantes ou lois suivantes. Toute civilisation commence à s'effriter dans une « période de troubles » ; elle se restaure, à un stade non plus dynamique mais statique, dans l' « état universel ». L'état universel (expression plus riche en substance de civilisation que le terme habituel d' « empire ») est établi et conservé par une « minorité dominante » qui, parallèlement à ses fonctions politiques et sociales, élabore ces religions rationnelles de l'élite : les philosophies. Celles-ci gardent quelque chose du parfum des anciennes mystiques, mais elles s'en sont détachées. Au schisme des âmes correspond une sécession permanente dans le corps social. Les couches populaires, moralement retranchées de la société, se consolent et trouvent une cohésion fraternelle dans des religions nouvelles, indifférentes à l'État et à la perpétuation de formes politiques oppressives et ankylosées. La religion « supérieure » à laquelle adhère le « prolétariat intérieur » des grands empires, mine par le dedans l'état universel. Sa ruine en est consommée du jour où le prolétariat intérieur tend la main aux barbares des frontières — le « prolétariat extérieur ». Les invasions, phénomène symétrique de la « période de troubles », scellent la mort de la civilisation ; elles ouvrent l'interrègne décisif qui va se fondre dans l'apparition d'une nouvelle société, filiale de la première et descendante directe de la religion universelle propagée dans la phase ultime de la civilisation antérieure.

Tel est le schéma — ne disons pas le déterminisme — de l'existence des sociétés, la règle de leur vie et de leur survie. Six d'entre elles sur une vingtaine ont subsisté. Les sociétés chrétiennes occidentale et orientale, l'Islam, l'Inde, la civilisation chinoise et son rejeton japonais. La méthode régressive et le constat de filiation, Toynbee les applique au départ à la société occidentale. Le christianisme fournit la charnière avec la civilisation hellénique dont l'empire ou état universel s'est appelé Rome. Le fil conducteur

une fois remonté depuis l'Occident jusqu'à la Grèce, d'où il se ramifie en une branche descendante supplémentaire (la chrétienté orthodoxe) et en un brin ascendant vague et ténu (la civilisation égéenne ou minoenne), les résultats d'une recherche toujours menée plus en amont dans le cours du temps, sont généralisés et systématisés. On en prendra une vue d'ensemble dans les tableaux synoptiques à la fin de l'ouvrage. Ils sont au nombre de cinq, dont trois consacrés aux symptômes de décadence et de mort au dedans des sociétés : états universels, philosophies, religions supérieures, — un aux hordes barbares. Et peut-être n'y a-t-il pas toujours rigoureuse concordance d'une table à l'autre. Une méthode historique pliant des matériaux si complexes à un rythme de succession toujours le même, doit être adoucie par une certaine tolérance, admettre du jeu dans les engrenages. Supposé que les Hittites constituent une civilisation « par soi », pourquoi n'ont-ils pas rassemblé les groupements épars de l'Asie Mineure en un état universel au xv^e siècle avant notre ère? S'il est absurde de parler d'une « pax œcumenica » hittite, ce serait donc qu'une civilisation originale n'aboutit pas nécessairement, dans sa courbe descendante, à l'empire et à la paix « universelle » qu'il dispense. L'état universel ne constituerait pas une phase obligatoire de déclin. Mêmes incertitudes quant à la civilisation arabe et à l'Occident. Le califat arabe (qui prend fin en 969) constitue l'état universel de la civilisation « syrienne » ; la « société » arabe, fusionnée avec l'iranienne, donnera naissance en 1516 à la société islamique, qui échoua en 1683 sous les murs de Vienne, dans sa marche à l'empire. — Ce sont là querelles de mots, suscitées par les difficultés de la mise en place dans des schémas qui gardent forcément quelque chose de forcé et d'a priori. Le judaïsme s'intégrerait mieux en tant que religion supérieure dans la civilisation syrienne que dans la babylonienne. Il est bizarre d'ôter à l'empire byzantin la qualification d'état universel, attribuée à l'empire ottoman pour la période 1372-1768, et de faire des Turcs les héritiers du corps principal de la civilisation orthodoxe. Dans l'hypothèse enfin d'un déclin — ou d'une palingénésie — de l'Occident où situer l'état universel : les trois empires allemands, celui des Habsbourgs, celui de Napoléon, la thalassocratie britannique du XIX^e siècle, les États-Unis après la répudiation de l'isolationnisme?

C'est donc sur l'arbre généalogique de l'Occident que Toynbee structure les corrélations de l'histoire universelle. Mais en même temps la crise de l'Occident, la remise en question des valeurs que la culture et la civilisation occidentale ont propagées, ont infléchi sa pensée dans une double direction. D'une part, le point de départ et le zénith des civilisations ont été reportés très haut dans le temps. Par exemple, l'apogée de l'Égypte est atteinte à l'époque thinite. Après les prodigieuses réalisations techniques et artistiques de la IV^e dynastie, ce grand corps entre en agonie spirituelle pour trois millénaires (sauf la révolution religieuse avortée d'Amenhotep IV). — D'autre part, les conceptions morales et juridiques, le perfectionnement des méthodes resserrant la prise de l'homme sur la matière, étant devenues coextensives à la plus

grande étendue du globe, même si ces valeurs peuvent se trouver menacées, elles n'impliquent pas moins que la domination de l'Occident dans le monde sa primauté dans l'ordre historique. La tentation pour l'historien est de tomber dans un « occidento-centrisme » aussi éloigné de la science positive que le « théocentrisme » d'un saint Augustin ou d'un Bossuet déchiffrant les arcanes de l'histoire universelle. Mais, si l'essentiel de la civilisation se trouve concentré vers les origines des cultures, l'historien synoptique sera en droit de camper l'une en face de l'autre sa vingtaine de sociétés « philosophiquement contemporaines et philosophiquement équivalentes ». L'histoire prend la forme d'une arborescence de séries causales dénommées « civilisations » et l'on ne s'étonne plus de voir figurer dans les tables de concordance les civilisations yucatèque et mexicaine en position d'égalité avec l'Occident, l'Inde et la Chine. Ce voisinage ressemble au système de votation à l'assemblée des Nations Unies. Suspendue de si haut et de si loin la structure de l'histoire risque de porter à faux.

Mieux fondée nous paraît l'ordonnance proposée récemment par Karl Jaspers (*Vom Ursprung und Ziel der Geschichte)*. L'histoire du monde est traversée par ce que le philosophe allemand baptise : l' « Achsenzeit » (ligne de partage historique). Cette ligne court de l'an 800 à l'an 200 avant notre ère environ ; elle passe par l'Extrême-Orient, l'Inde, l'Iran, la Palestine et la Grèce. Elle est jalonnée par le nom de fondateurs de religions, de prophètes, de philosophes et de savants. Elle relie des cultures homogènes, apparues indépendamment, sans influences réciproques de l'une à l'autre, et dont, par conséquent le seul fait remarquable d'être contemporaines renforce le témoignage. Les civilisations postérieures n'ont rien découvert dans le domaine spirituel de fondamentalement nouveau. Ç'est depuis l' « Achsenzeit » que l'homme a pris conscience de l'autonomie de sa personne, du caractère indestructible de son intériorité face à toutes catastrophes et épreuves. Ainsi la structure de l'histoire est-elle complétée par le rétablissement d'une hiérarchie des valeurs de civilisation. Dans celles qui précèdent la ligne de partage, il existait des religions purifiées, mais encore teintées de magie, des morales, mais closes, des sciences, mais empiriques. A. Weber, dont l'œuvre sociologique inspire la philosophie de l'histoire de Jaspers, a tracé également une nette démarcation entre les cultures primaires et la civilisation occidentale, synthèse de la mentalité religieuse juive et de la raison grecque.

Toynbee a porté à un degré de réalisation supérieure à Spengler l'exécution de la tâche assignée au XX^e^ siècle par le théoricien du *Déclin de l'Occident* : mettre à nu la structure des organismes historiques. Les deux œuvres apportent des versions complémentaires d'un projet semblable : déterminer les lois qui règlent le développement et la décomposition des sociétés, afin de prévoir les perspectives d'avenir qui s'offrent à la civilisation actuelle. Mais les édifices construits sur cette base commune manifestent des divergences de conception radicales. Spengler annexe l'histoire aux sciences naturelles ; sa méthode est organiciste ; la longévité des cultures — organismes collectifs — suit une courbe, de la jeunesse

au vieillissement, aussi inexorable que celle des organismes individuels. Toute notre liberté se borne à appréhender le destin et à le vouloir, à anticiper pour se soumettre. Une telle attitude entraîne comme conséquence que les hommes entrés dans une phase de déclin la vivront, si leur volonté est éclairée, dans ses modes particuliers et ses manifestations originales. Toynbee nie la fatalité des lois naturelles en histoire. La liberté de l'homme aux prises avec l'hostilité et les « provocations » du milieu et du moment, crée sans cesse de l'imprévisible. La statistique nous montre que les sociétés parcourent des cycles et qu'elles ne passent pas par un éternel retour. Sur plus de vingt, les deux tiers ont péri, les survivantes sont engagées dans une crise qui met en cause leur existence. Mais l'enseignement de l'histoire ne pèse pas avec une contrainte inexorable sur les destinées humaines ; il nous apprend, au contraire, qu'une société ne fléchit qu'à partir du moment où elle ne croit plus fortement à son libre pouvoir de se déterminer elle-même, où elle se laisse envahir, de l'extérieur, par le jeu des lois naturelles, de l'intérieur, par la perte de l'esprit d'indépendance.

Spengler et Toynbee devaient aboutir à des positions antagonistes au regard du « catastrophisme historique », en vertu même du contenu très différent qu'ils mettent dans l'idée de liberté. Ce qui les rapproche les éloigne parfois davantage. Il est significatif de constater que l'un et l'autre ne peuvent s'empêcher de faire aboutir l'histoire universelle à la culture occidentale et de chercher dans l'histoire de l'Occident les coupes verticales et horizontales que reproduisent tous leurs tableaux synoptiques. Il est important aussi de rappeler que Spengler ne parle pas de l'Europe mais de l'Occident. L'Europe, écrit-il, est une « coque » vide de sens. Mais l'Occident de Toynbee prolonge la Grèce. Celui de Spengler en est l'antithèse. Il définit l'esprit hellénique par la découverte de la géométrie, le culte de la limite, l'angoisse devant l'infigurable, l'admiration de l'ordre préexistant dans les choses ; l'homme apollinien, immuable malgré la destinée, s'éternise dans la statue. L'Occidental a poussé jusqu'en ses plus lointaines déductions la méthode des symboles algébriques et du calcul infinitésimal, spéculé sur les nombres irrationnels, introduit un ordre, qu'il sait subjectif, dans les choses ; son amour de l'indéfinissable et de l'inachevé le porte aux arts du mouvement et du temps ; l'expression parfaite de cet individu faustien qui appelle le devenir et dit oui à la transformation, est la fugue musicale. Rien n'est plus curieux que de reprendre la comparaison avec la musique et d'évaluer l'importance des symboles musicaux chez Spengler et chez Toynbee. Pour Spengler les différentes nations de l'Occident sont les « voix » qui, à des intervalles variables dans la durée historique, reproduisent le « thème » fondamental d'une fugue. Elles se poursuivent et s'enchevêtrent ; l'unisson est au bout ; nous ne sommes pas encore engagés dans le resserrement final qui prépare l'accord sur lequel s'éteindra la culture occidentale. En dehors de cette symbolique, Spengler n'a eu qu'accessoirement recours aux métaphores musicales. Les rythmes qui mesurent la vie des organismes sociaux, même s'il lui arrive d'écrire : leur

« tempo », sont empruntés aux saisons de l'année. Tandis que Toynbee, apparemment étranger à la symbolique musicale, construit « en canon » les chapitres qui traitent des « temps » sur lesquels bat le pouls des sociétés. La notion de rythme acquiert chez lui tant d'importance qu'elle sert à formuler la loi de croissance et de dégénérescence des civilisations. Dans la période où la « riposte » l'emporte sur le « défi » la mesure est à deux temps et fait surgir ces étranges dichotomies : retraites — retours, schismes — palingénésies. Viennent ensuite une série de « déroutes » et de « ralliements » dans une succession telle que de la « période de troubles » à « l'interrègne définitif » se dessine une sorte de sinusoïde à trois sommets et une plongée sans remède, et que le battement : déroute-ralliement se répète trois fois et demi. Soient les symboles : D et R, on obtient la formule de toutes les décadences jusqu'ici enregistrées par l'histoire : D R - D R - D R - D, le dernier D étant la déroute finale, celle qui ne peut plus être surmontée. Suivons par exemple l'alternance D R dans la civilisation de la chrétienté orthodoxe dont l' « état universel » est l'empire ottoman, on obtient un ralliement dans la période de troubles (977-1371) : le règne d'Alexis Comnène, une déroute dans la période de l'empire (après la mort de Soliman le Magnifique, 1566), une dernière déroute avant la dissolution : la guerre russo-turque de 1768. Les six civilisations subsistantes dans le monde aujourd'hui en sont à ce dernier stade D R.

Sous la complexité du déroulement historique, il y a quelque chose qui se déplace et qui pousse de l'avant — une inquiétude novatrice. Tous les rythmes de l'histoire sont engendrés par le conflit du dynamique, du religieux, des forces libres (invention, volonté, amour) avec les résistances matérielles, les menaces de mort, la paralysie insidieuse qui gagnera succès et triomphes se complaisant en eux-mêmes. Le moteur de l'histoire est le même que le mouvement irrésistible qui entraîne l'homme sur une route perpétuellement à frayer. Toynbee ne nous livre pas le nom de l'impulsion primordiale. C'est l'« élan vital » de Bergson qui lui conviendrait le mieux. Pour nous faire saisir l'histoire sous sa forme la plus simple et la mieux illuminative, Toynbee a plus d'une fois recours à l'image de la roue qui, frottant contre l'obstacle du terrain, transforme sa rotation en translation et trace un chemin qui s'enfonce droit devant soi et n'en finit jamais d'avancer. C'est ainsi que nous pouvons figurer l'histoire : une trajectoire sur laquelle s'échelonnent des cycles fermés, un dépassement de ce qui est révolu, un déterminisme surmontant ses propres lois. Science comparative, elle nous suggère des constances qui sont des repères d'interprétation pour la pensée, sans qu'elle soit par essence condamnée à l'aveugle répétition. La conciliation cherchée entre les lois de l'histoire et la liberté humaine découle des *Deux sources de la morale et de la religion*. Bergson a entrepris une « anabase » qui n'est pas celle d'un philosophe de l'histoire, mais celle du philosophe méditant sur les données de la biologie, de la sociologie et de l'histoire des religions. Il a pu remonter, par des voies différentes, mais analogues à celles de Toynbee,

jusqu'à l'élan vital qui dépose tout au long de son sillage des religions closes et des sociétés fermées, rouvrant sans trêve ce qui est condensé et immobilisé dans des formes arrêtées. Par un « bond » selon la nature, mais non selon Dieu, l'histoire tend à arracher l'homme à la solidarité sociale pour le projeter dans l'amour mystique de l'humanité. La direction de l'histoire, la cible idéale qu'elle vise, se confondent avec l'élan de vie, avec une impulsion qui est Dieu. D'accord avec Rainer Maria Rilke, Toynbee et Bergson se font de Dieu la représentation visionnaire d'une « direction donnée à l'amour ».

L'histoire élucidée à travers le mouvement même qui l'emporte révèle comment peu à peu la création se parachève avec l'aide de l'homme. A ce titre elle serait une divinisation progressive de la conscience. L'aphorisme bergsonien : « l'existence complète est mobilité dans l'individualité » vaut pour les sociétés comme pour les individus. Les sociétés ne sont-elles pas, en dernière analyse, l'objectivation de projets conçus et voulus par les grandes personnalités créatrices? L'interprétation de l'histoire suivant Toynbee ne rompt pas avec celle de Vico, de Herder et de Michelet. C'est Michelet qui dans la préface au deuxième volume de *l'Histoire de France* a le premier évoqué en termes magnifiques « ce mystérieux enfantement mêlé de nécessité et de liberté, dont l'histoire doit rendre compte ». Mais Toynbee ne souscrirait plus à la formule que « le peuple est son propre Prométhée ». Depuis les historiens romantiques le concept mystique de peuple n'est pas plus sorti indemne de la critique que celui de race, ou la croyance dans les vertus régénératrices des barbares. Les précisions apportées par l'enquête historique n'en ont pas seules le mérite. Il faudrait faire entrer ici en ligne de compte l'idéalisme anglais moderne, tout entier construit autour de la primauté de la personne et de l'accomplissement autonome de l'individu (« self fulfilment » —voir là-dessus : Olaf Stapledon, *Philosophy and living*). Ce n'est pas le seul trait que Toynbee doive à l'atmosphère d'idées où évolue l'Angleterre. Ses principaux critères de progression : le défi (« challenge »), et la riposte au défi, l'auto-détermination, sont empruntés à la morale britannique et à son expression la plus originale sur le plan culturel, qui reste : le sport.

PHILIPPE VERDIER.

« FILS DE RÉJANE »

(Souvenirs de JACQUES POREL).

La façon que les gens ont de voir les choses influence non seulement leur mode de vie mais encore toutes les expressions sentimentales, spirituelles ou artistiques de leur individu ; et cette vision des choses, cette philosophie spontanée, nous renseigne avec certitude sur un des traits, le plus important peut-être, de leur nature.

De même qu'on attribue à telle ou telle personne la particularité de voir tout en noir ou tout en rose, j'attribuerai à Jacques Porel, dont je viens de lire le livre : *Fils de Réjane* (1), celle de voir en généreux. Son livre n'est ni en rose ni en noir, il est en privilège, teinte aussi indéfinissable que la matière d'un don.

Jacques Porel ne voit pas *en* généreux, il voit généreux, il voit beau. J'aurais dû m'en douter car je le connais bien ; il est, parmi mes amis un de ceux que j'appelle un ami à bénéfice, à bénéfice pour moi, naturellement ; mais il a tant de vivacité, il est tellement attiré à la fois par la présence et l'absence, tellement toujours à l'instant d'arriver sans venir et de partir en restant que ce mouvement m'a empêché de comprendre à quel point son œil tire les ficelles de son cœur. Aurait-il la pupille en forme de cœur? C'est possible et voilà quelque chose aussi que je devrais savoir.

Mes connaissances littéraires ne peuvent certes me permettre de considérer ma plume comme celle d'un critique. L'ignorance m'interdit les comparaisons et tout ce que je pourrais dire du livre de Jacques Porel est en droit d'être classé, sans que je m'en offense, dans la catégorie des questions de goût. Néanmoins, que nous soyons ou ne soyons pas critiques, un conseil réside presque toujours dans l'opinion que nous exprimons sur une personne ou sur une œuvre et l'auditeur entendra malgré lui : « Approchez-vous. Goûtez » ; ou bien : « N'y touchez pas. » Je me bornerai donc à donner mon opinion : j'aime ce livre. Il me touche. J'aime que tout le monde y soit vivant par l'effet du retour incessant de l'auteur non pas au souvenir mais à la présence d'un père et d'une mère qu'il aime et admire par-dessus tout et à celle aussi d'amis, d'amours et de personnes illustres qu'il appelle et retient et décrit tantôt avec fougue, tantôt avec l'ironie désabusée d'un homme qui se juge lui-même en jugeant. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire c'est que tous ces êtres que nous regardons par la fenêtre des pages, semblent avoir été faits sur mesure pour lui plaire ou le contrarier ; il n'y a pas de doute : Réjane, M. Porel, amis, amours et célébrités avec leur vie, leur talent, leurs bons mots, leur mélancolie et leurs incartades, sont tous tombés du ciel à son intention. Le cas n'est pas banal. Jacques Porel a le sens de l'exceptionnel et le défend comme son bien. Il écrit : « Sarah trouvait ma mère jolie. Je ne dis pas belle, mais charmante, bien faite, élégante. N'allons pas croire qu'elle eut la même indulgence pour les autres. On cite d'elle des mots d'une férocité exemplaire. Tant mieux. » (*Les autres* sont ceux qui ne tombèrent pas du ciel à l'intention du fils de Réjane.) Tout le livre est écrit ainsi et de 1895 à 1920 (ce n'est que le premier volume), nous allons et venons avec l'auteur des contrées du temps révolu à celles du présent, car il nous parle de ses pensées d'aujourd'hui dont la somme est une sorte d'arithmétique de l'expérience. Et comment voyageons-nous? Oh ! c'est bien simple : nous voyageons dans son train privé. Il nous dit : « Regardez à gauche, côté cœur, voici Réjane, ma mère, elle coiffe ses cheveux furi-

(1) Éd. Plon.

bonds. A droite voici mon père, et puis le voici encore à gauche ; il m'emmène chez Alphonse Daudet. Et puis me voilà militaire auprès de mes amours si belles que je ne voulais plus voir, ne voulais plus entendre. A droite, à gauche, regardez, vite, vite, voici les Daudet, Proust, Clemenceau, Adelina Patti, Fargue, Jean Hugo, Jean Cocteau... » et nous ouvrons de grands yeux et nous agitons nos mouchoirs à la fenêtre du train bleu des Souvenirs de Jacques Porel.

LOUISE DE VILMORIN.

LES ROMANS

UNE SEULE CHAIR...

« *L'Occidental aime* au moins autant *ce qui détruit que ce qui assure le bonheur des époux.* »

Denis DE ROUGEMONT.

Il y a deux traditions dans la littérature de l'amour. La première prend sa source au XII[e] siècle, dans le mythe de Tristan et Yseut. C'est celle de l'amour-passion (que Félicien Marceau, dans un excellent petit livre (1), appelle avec une pertinente impertinence « l'amour-catastrophe »). Denis de Rougemont a dit sur elle l'essentiel (2). Elle est toujours vivace et florissante au siècle vingtième, même si, ses thèmes étant un peu usés, elle s'est pour une bonne part réfugiée dans le roman pour midinettes, concierges et dames du monde (c'est la même, sous un emballage différent). Ce qui ne l'empêche pas de montrer çà et là le bout du nez, si j'ose dire, dans la littérature « à prétentions ». L'autre tradition tend à combattre la première, en lui empruntant parfois ses propres armes : au mythe de Tristan, elle substitue celui de Don Juan. Son âge d'or est le XVIII[e], et sa bible *Les Liaisons dangereuses*. C'est celle de l'érotisme, de l'amour-jeu, — jeu de l'esprit aussi bien et plus que de la chair : l'érotisme n'est rien moins qu'une affaire de peau, et la sensualité y joue un rôle souvent aussi accessoire que la soif dans l'alcoolisme ou la faim dans la chasse à courre. Il arrive que ces deux traditions se recoupent,

(1) *Casanova, ou l'Anti Don Juan* (Éd. des Presses de la Cité).
(2) Dans son maître-livre *l'Amour et l'Occident*, auquel il faut toujours revenir (Éd. Plon).

se confondent un peu, à la faveur, justement, de certaines confusions — qui pourraient bien être surtout des confusions de langage. Entre les délires de l'imagination et les emportements du désir et du plaisir, les romanciers psychologiques — et a fortiori leurs lecteurs — ne s'y retrouvent pas toujours et, grosso modo, englobent tout cela sous l'étiquette commode de « mouvements de cœur », alors que le cœur n'a proprement rien à y faire.

Tradition « passionnelle ». Tradition « érotique ». Sur les deux se fondent huit siècles de littérature amoureuse — où il est finalement question de tout ce que l'on voudra, *sauf de cela qui mérite précisément d'être appelé amour*, et qu'il serait souhaitable d'essayer, de temps à autre, de définir. Que je propose de définir, pour la commodité du discours : *le désir, la volonté et le pouvoir qu'ont deux êtres de vivre, en commun, une existence heureuse*. C'est tout le contraire de la passion, que son propre assouvissement tue, qui ne vit que d'être insatisfaite ou menacée, au besoin *se crée* des obstacles (par la jalousie, notamment) et n'est pas concevable dans la durée (selon le mythe lui-même, le philtre qui enchaîne Tristan à Yseut, Yseut à Tristan, cesse d'agir au bout de trois ans, — ce qui est au demeurant une estimation fort optimiste). Et cela n'a rien de commun non plus avec l'érotisme, qui est une « dépersonnalisation » de l'amour, une aventure *solitaire*, où l'Autre n'est qu'objet (de désir et de plaisir).

De l'amour ainsi défini, il est évident que le premier moteur est le choix, et les conditions essentielles le bonheur, la fidélité et l'échange. Le choix, car cet amour ne saurait être *donné*, à la faveur de quelque prédestination fatale. Le philtre magique, le « coup de foudre », sont des fariboles. Il n'est pas d'amour digne de ce nom qui ne soit *justifiable*, qui n'ait de « bonnes raisons » — ou alors nous en revenons à l'incohérence, à l'inconsistance de à la passion. (Bien sûr, sa naissance implique une certaine Grâce : celle de la rencontre, qui permettra le choix.) Le bonheur, car il n'est pas d'amour qui vaille si ceux qui le vivent ne savent se donner l'un à l'autre tout le bonheur qu'un être humain peut attendre de, et donner à un autre être humain. La fidélité : ceci découle de cela et est moins, en fait, une condition de l'amour que son accomplissement même. (Il ne s'agit point tellement de la fidélité physique, qui est un aspect relativement secondaire de la question.) L'échange, car l'amour vrai ne saurait être que partagé, réciproque, impliquant un don constant de soi à l'autre et un perpétuel *consentement* à l'autre, nourri par la merveilleuse vertu de sympathie. La forme évidente et idéale à la fois de cet amour est l'amour conjugal — qui exclut aussi bien la passion que la « chasse » érotique : on n'imagine pas plus Tristan que Don Juan mariés.

Or il apparaît que, dans la mesure où la littérature se fait le miroir de l'amour conjugal, c'est généralement pour en accuser la faillite. Ce que, trois siècles après *la Princesse de Clèves* et trente ans après *l'Épithalame*, viennent nous confirmer, chacun à sa manière, deux livres dont ce trait autorise le rapprochement.

★

C'est à *l'Épithalame* de Jacques Chardonne (1), justement, que François Nourissier, romancier nouveau venu, emprunte l'épigraphe de *l'Eau grise* (2) : « *Je vous dis que cette eau calme, et qui vous semble grise, contient dans ses profondeurs plus de vie que le caprice des vagues. C'est là que vous trouverez le secret de l'amour.* » Peut-être. Ce n'est pas si sûr. Ce n'est pas, du moins, de quoi nous convainquent les héros de François Nourissier jeunes époux de vingt cinq ans, dont le choix qu'ils font du *silence* a je ne sais quoi de glaçant, d'inquiétant. (Précisons tout de suite que cela n'implique aucun jugement de valeur sur ce remarquable petit livre, relevant davantage de l'art de la nouvelle — et du meilleur — que de celui du roman, et qui a le très appréciable mérite d'être parfaitement *écrit :* la chose devient assez rare pour être soulignée en passant.)

Philippe aime Élisabeth, on n'en saurait douter, et Élisabeth, Philippe. Leur amour est de bonne qualité. Sans passion. Sans illusions vaines. Pourquoi nous apparaît-il sans chaleur? J'ai peur que ce soit faute d'être allé jusqu'au bout de lui-même. Ces époux sont à peine, ou ne sont plus qu'à peine des amants. Mais sont-ils davantage des amis? Leur silence, leurs silences m'inquiètent. Ce n'est pas le silence sans équivoque, sans malentendu, des « bonnes consciences » et des imbéciles, mais un silence un peu crispé, derrière lequel on devine je ne sais quelle méfiance, quelle réticence, quel doute — ou quelle résignation. Quelle modestie, aussi, dira-t-on, devant la vie, et le souci de lui laisser ses chances... Tout de même, cette prudence effraie. Lorsque les aventures du cœur perdent leur caractère d'*aventure*, avec ce que cela implique d'imprudence et de risque, j'ai peur que s'annonce un « confort sentimental » qui est tout le contraire de l'amour. Ce qui arrive à Philippe et à Élisabeth (l'intrusion dans leur vie, dans leur ménage, de cet émigré hongrois, candidat au suicide à la fois douloureux et grotesque, — unique péripétie du récit, et d'ailleurs sa part la moins attachante : François Nourissier est de toute évidence dans la tradition classique du roman français, c'est-à-dire plus moraliste que vraiment romancier) n'est pas bien grave, en somme : il n'est pas sûr du tout qu'Élisabeth ait été infidèle, ait même songé à l'être. Mais on peut craindre que la connivence que mettent les deux jeunes époux à *se taire* ne creuse entre eux un fossé qui ira s'élargissant, ne mette dans leur amour cette goutte de poison, ce ferment malsain qui s'y dissoudra, mais *le* dissoudra aussi bien, lentement, sournoisement...

(1) Dont les éditions Albin Michel viennent de nous offrir une belle réédition.
(2) Éd. Plon.

★

Ce venin du silence, le journal posthume d'André Gide nous montre ses pouvoirs maléfiques.

On ne s'appesantira pas ici sur ce document complexe et capital (1). En peu de pages, il révèle d'une manière saisissante ; 1° de quel mélange de lucidité et d'inconscience (2) peut être faite l'âme du plus intelligent des hommes (Gide y manifeste simultanément le plus monstrueux égoïsme et un pouvoir de tendresse presque déchirant) ; 2° à quelle équivoque permanente, à quel malentendu sans issue peut mener le silence, s'établissant entre deux êtres qui s'aiment ; 3° que l'amour authentique ne saurait vivre et s'accomplir qu'à condition d'être pleinement *réalisé*, dans le cœur, dans l'esprit et dans la chair de ceux qui l'ont choisi.

Il se peut que beaucoup de forces contradictoires, au cœur de l'homme, se liguent contre la réussite de cette merveilleuse entreprise : impuissance à se donner, tyrannie du destin personnel, et, dans le cas de Gide — qui n'est pas particulier à Gide — ce démon de la lucidité qui excelle à empoisonner les rapports humains (sans parler du démon de la chair, dont les exigences, Dieu merci, sont généralement moins incompatibles avec celles de l'amour qu'elles ne le furent pour l'auteur de *Corydon*...).

Mais il n'en est pourtant point qui vaille davantage d'être tentée...

CLAUDE ELSEN.

NI ESPOIR NI PEUR
OU LES ENFANTS TRISTES

Ce personnage, que l'on essaie d'habiller sous des costumes ridicules pour qu'il fasse moins peur et que l'on s'efforce de chasser, d'oublier, de nier, par tous les moyens depuis la partie de cartes jusqu'à la pénicilline, circule dans les romans de Nimier avec douceur, précaution et élégance. *Les Epées* s'achevaient sur cette certitude : « *Claude est mieux morte.* » Un des collégiens de *Perfide* disait : « *Il ne faudrait pas mettre les pieds dans la vie.* » Et, à la fin du *Hussard bleu*, la dernière songerie de Sanders, quelle était-elle? « *Mon Dieu, tu nous as donné la mort comme une bête fidèle qui sait exiger des hommes leur face véritable. Alors ils parlent et ils avouent qu'ils ne sont point de la terre.* » Enfin, au début des *Enfants tristes*, M. Le Barsac se réjouissait beaucoup trop haut de sa bonne santé,

(1) *Et nunc manet in te* (Éd. Ides et Calendes).

(2) Au plus fort du drame intime, assez bouleversant, qu'il nous conte, Gide garde parfois un étonnant côté « homme de lettres ». Voir l'épisode, désormais célèbre, de la destruction de ses lettres par sa femme, sur laquelle il pleure huit jours durant. Et certaines coquetteries d'écriture, presque *gênantes* étant données les circonstances qui les inspirent : « *Rien plus, de moi, ne l'intéresse... Sa voix même, sa douce voix que j'aimais autant que chose de ce monde...* » (p. 94).

du confort matériel et moral de son existence pour que nous n'attendions pas, presque comme une récompense, comme une promesse tenue, la mort d'Olivier Malentraide, son beau-fils. Elle ferme en effet le livre : « *Olivier lança la voiture à 130... Après avoir roulé quelque temps à cette allure sur les boulevards extérieurs, il trouva ce qu'il était venu chercher dans un grand chantier où l'on avait creusé des fosses profondes.* » Derrière les jeux insolents des lycéens, désinvoltes des soldats, graves des amants, elle est toujours là, précieuse, présente, amicale : la mort. Elle excite et avive les passions et elle les tempère. Elle donne son vrai goût au plaisir, sa vraie couleur, sa vraie odeur à la vie. Ses jeux ne sont ni tristes ni effrayants, ils sont doux et sages, d'une très juste tendresse. Elle occupe et mérite le premier rang dans la distribution des rôles ; c'est autour d'elle que les romans s'organisent, et surtout le nouveau-venu. Elle est à fleur de phrase.

Blaise Cendrars dit qu'il s'est beaucoup amusé aux *Enfants tristes* (1) et que c'est un roman gai. C'est une manière de dire. Cela tient sans doute à la précision et à la rapidité du style, à la mécanique du roman. On peut s'amuser follement dans une voiture qui roule à 150, il n'empêche que ce que cette voiture recherche et vers quoi elle court c'est un grand fossé où l'on avait creusé des fosses profondes. A la suite de Nimier, pris par la main, et même serré très fort au poignet, le lecteur traverse, à grande allure, la vie, ses bars, ses casernes, ses forêts, ses chambres à coucher, ses châteaux romantiques ; il vide des bouteilles de whisky comme les héros de Peter Cheyney ; les pneus de la voiture miaulent dans les virages ; il embrasse des visages, caresse des corps ; parfois, il s'attarde, mais ces pauses font seulement plus grande l'impatience du destin : il y a de belles nuits, mais ces nuits finissent par durer toujours.

La troisième partie des *Enfants tristes* s'ouvre par le récit d'une catastrophe aérienne où Dominique de Vincay trouve la mort. Nimier évite de donner son nom, il parle seulement d'une jeune fille brune. Ce n'est en somme qu'un avertissement. Ensuite, il nous raconte la vie trompeuse, charmante, frivole, grave, on ne sait, de Dominique. Elle est vivante et mystérieuse. D'où vient ce mystère? C'est en réalité d'une morte que Nimier nous entretient. Dominique est un des personnages les plus vivants du roman, et non seulement ce personnage est promis à la mort, mais encore il est déjà mort au moment même où on nous dévoile les secrets de son cœur compliqué.

Quant à Olivier Malentraide, on devine que ce n'est pas uniquement Dominique, l'ombre de Dominique qu'il veut rejoindre : il est le préféré de cette Puissance dont M. Le Barsac évite de prononcer le nom. Comme les professeurs dans les collèges, elle a ses préférés : elle les choisit infailliblement. Elle les attend, elle les suit, elle les protège, ange gardien plutôt que menace. De quoi les protège-t-elle? D'attacher du sérieux aux choses qui n'en ont pas, de jouer le jeu des hommes, d'entrer dans la

(1) Éd. Gallimard.

ronde. Les lauriers sont coupés, chante-t-elle à leurs oreilles. Regardez Olivier Malentraide et Raoul Le Barsac face à face : deux races. Raoul : un bon petit jeune homme, un brave petit mari, pas triste et qui fera la campagne électorale. Dans son ciel, les anges ne passent pas. Pour Olivier, des jeunes filles, des jeunes femmes auront les yeux de la mort : elles le reconnaîtront. Son pouvoir auprès d'elles, il ne les doit en réalité ni à sa force ni à son insolence, ni même à sa timidité dont il use avec beaucoup d'art, mais à ce que sur lui s'est posée cette main qui ne le lâche pas. Il peut faire la guerre comme tout le monde, se marier comme tout le monde : la banalité ne le touchera jamais. Il est immunisé. Il est à part. De là, parfois, son regard fuyant. Il se détourne vers autre chose. Les chemins de la liberté, il n'a pas besoin de se les frayer à cours de dynamite et de mauvais sentiments : méthodes puériles, ou vieillottes, bonnes pour les forts en thème. A Olivier, ces chemins sont ouverts naturellement et de naissance.

C'est aussi la raison pour laquelle les romans de Nimier ne posent jamais ces cas de conscience, qui réjouissent si fort les écrivains spiritualistes, en général anglo-saxons et protestants. On n'assiste à aucun débat. L'amour, en particulier, n'est jamais l'occasion de remords. De l'âme, il n'est pas souvent question : beaucoup plus souvent de l'épiderme. Nimier ne nous offre que la surface du monde. Son cœur est un sixième sens que parfois il glace. Mais il faudrait n'avoir avec son écriture chiffrée aucune complicité, pour ne rien ressentir des secrets et des mystères qu'elle veut nous révéler, avec pudeur et avec force. Sans doute les *Enfants tristes* doivent nous divertir comme le dit Cendrars, mais ils ne peuvent pas laisser notre cœur à sa somnolence.

MICHEL BRASPART.

DE TROP POUR FAIRE UN MONDE

Les critiques ont pris l'habitude de ne plus raconter « l'histoire » des romans dont ils parlent. C'est, je crois, une erreur. Que doit faire le critique? Critiquer, bien sûr, mais aussi donner une idée de l'ouvrage. Un des moyens les plus simples, à cet égard, est encore de raconter ce qu'il y a dedans. Je commence donc par l'histoire.

On se souvient de Georges de Sarre, le héros de cet excellent roman de M. Roger Peyrefitte, *les Amitiés particulières*. Nous le retrouvons dans *les Ambassades* (1). Il a grandi mais, à part la taille, il n'a guère changé. Il a gardé cette même sensibilité trouble, ces mêmes coquetteries, ce même goût du sacrilège léger (dans *les Amitiés*, il s'amusait à mêler aux choses du plaisir celles

(1) Éd. Flammarion.

de la religion ; dans *les Ambassades*, il trouve piquant de recevoir des compliments d'un père dont il vient de séduire la fille), ce même ton enfin de détachement supérieur. Georges de Sarre est un jeune seigneur. Je pensais à lui, l'autre jour, en voyant l'extraordinaire galopin qui joue en ce moment, à Paris, dans *les Innocents*.

Donc, comme tout le faisait prévoir, Georges de Sarre est entré dans la diplomatie. Désigné pour l'ambassade d'Athènes, il rejoint son poste, y noue une amitié — à moitié particulière — avec un de ses collègues de l'ambassade d'Allemagne, un amour — pas assez particulier — avec la fille de son ambassadeur. Tout cela d'ailleurs reste assez indécis. Georges nous confiera bien qu'en fait il est fort épris de sa Françoise, mais comme il ne s'agit là que d'un de ces amours modernes où rien ne manque que la volonté — c'est-à-dire tout — cela ne fait qu'une mesure pour rien. Françoise en épousera un autre, avec les meilleures dispositions du monde (« Quoi que je devienne, dit-elle à Georges, vous serez toujours et partout mon amant ») et c'est, semble-t-il, sans déchirement excessif qu'à la suite d'un incident notre héros quitte Athènes.

L'intrigue, en l'occurrence, n'a d'ailleurs pas tant d'importance. Imaginez une représentation du *Bourgeois gentilhomme* où, débordant M. Jourdain et sa femme, les danseurs de ballet poursuivraient l'action pour leur compte. Ici aussi c'est le corps de ballet qui envahit le devant de la scène. Des personnages comme l'ambassadeur, le conseiller, l'attaché militaire semblent d'abord n'être là que pour créer le milieu. En fait, ce sont eux bientôt qui se carrent aux meilleures places. Le personnage central, ce n'est plus ni Georges, ni Françoise, ni le jeune diplomate allemand, c'est l'ambassade elle-même, c'est la Carrière (et c'est elle d'ailleurs qui noue et dénoue les deux intrigues sentimentales). A cet égard, le titre du livre recouvre très exactement son contenu. Avant tout il s'agit des ambassades et c'est la Carrière surtout que, par mille traits, mille anecdotes, M. Peyrefitte décrit.

Un ballet, disais-je. C'est exactement un ballet que composent cet ambassadeur disert, ce conseiller obsédé par son avancement, cet attaché militaire obsédé par la guerre et ce chancelier obsédé par autre chose. Grâce à Françoise et grâce surtout à Rudolf, l'émotion passe parfois comme l'ombre d'une main sur un visage mais l'essentiel reste ce ballet futile, léger, avec ses entrées de vaudeville (le nègre du conseiller), ses sorties de Palais-Royal (c'est le cas de le dire), ses evzones d'opérette, ses piques pour trois fois rien, ses acrimonies aiguisées par le voisinage, ses catastrophes à l'échelle d'un blâme du ministère, ses potins, ses cancans, ses rumeurs, ses astuces infinies pour avoir une décoration ou son nom dans *le Temps*. De tout cela, M. Roger Peyrefitte a fait un faisceau étincelant — et qui pique. C'est d'une verve, d'une malice et d'une sûreté extraordinaires. Peut-être est-ce parfois un peu trop disert. C'est devenu un lien commun de rappeler, à propos de M. Peyrefitte, Anatole France. Un France d'ailleurs tempéré de Giraudoux. Comme eux, M. Peyrefitte a quelque complaisance pour le discours. Ajoutons que le tout se passe dans un

décor où figurent l'Acropole et le Parthénon. Cela ajoute encore au roman.

On devine déjà toutes les objections auxquelles ces *Ambassades* vont donner lieu. La critique contemporaine n'est pas rieuse. Si elle admet, à la rigueur, la bourrée, elle accepte mal le ballet. Quoi? dira-t-elle, un livre souriant? à une époque comme la nôtre? avec des drames sans importance? des personnages inconsistants? des hommes dont on ne voit ni le sang, ni les tripes, comme on dit si élégamment. On lui reprochera ce ton détaché, cette ironie supérieure. Et pourtant il y a des vies sans drames. Et pourtant on ne voit pas pourquoi le romancier devrait ne s'intéresser qu'aux tripes des gens. Ira-t-on reprocher à un écrivain l'inconsistance de ses personnages quand visiblement son but est de nous montrer cette inconsistance? Il est bien possible, en effet, que M. Redouté, conseiller d'ambassade, ait dans sa vie des préoccupations plus poignantes que son avancement (rien de moins sûr pourtant) mais il est bien certain aussi, par exemple, que le Cottard d'*A la recherche du temps perdu* n'est pas devenu un des premiers chirurgiens de Paris uniquement en faisant de mauvais calembours chez Mme Verdurin. Proust pourtant ne nous le montre que dans cet exercice. Le romancier a bien le droit de se limiter dans sa peinture et il faudrait en finir avec cette exigence dont on nous rebat les oreilles et selon laquelle nous devrions, dans les romans, parler sérieusement de gens qui, dans la réalité, ne sont pas sérieux pour un sou.

Non, toutes ces objections ne valent pas lourd et il faut savoir gré à M. Peyrefitte de les avoir, à l'avance, négligées. Pour mon compte, celle que je ferais porte plutôt sur une certaine ambiguïté dans le ton et la construction mêmes du livre. Avec Rudolf et Françoise, nous sommes ici en présence d'un roman, insuffisamment développé sans doute, qui tourne court, mais qui a ses éléments de gravité, d'émotion. La présence du Père de Trennes lui donne même un arrière-fond assez ténébreux. Par l'ambassadeur et son attaché militaire, par le neveu de Daladier et par les mésaventures des collègues de Georges, nous voici dans le ballet-vaudeville. Mais ce vaudeville a sa moralité : « A quoi servons-nous? se demande l'ambassadeur... Je ne suis pas très éloigné des idées du colonel qui voudrait supprimer les ambassadeurs. » Le livre, à ce moment, tourne à la polémique. Il prend même parfois l'allure d'un dialogue socratique où des interlocuteurs au verbe aisé dissertent — avec esprit d'ailleurs et agrément — sur les us et coutumes de la Carrière. Plus loin, il s'assagit. Nous avons l'impression de lire simplement les souvenirs d'un diplomate. C'est beaucoup pour un seul livre. On dira qu'excès de biens ne nuit pas. Mais ici on a parfois l'impression de se trouver devant des pâtes différentes — ou plutôt devant une pâte qui n'en est pas partout à son même degré de cuisson.

J'entends bien que, ayant placé son roman dans un milieu très précis, M. Roger Peyrefitte a sans doute voulu prévenir les objections de ce milieu en ne racontant rien dont il ne pût citer la référence. L'anecdote du neveu de Daladier par exemple, s'est très

certainement passée comme l'auteur le raconte. Et, à partir du moment où il nommait M. Daladier, il y était tenu. Mais précisément il me semble qu'il eût mieux valu supprimer ce Daladier le remplacer par un ministre imaginaire et pousser alors plus à l'aise et plus loin la bouffonnerie. Placé comme il l'était au carrefour de genres différents, M. Peyrefitte eût, je crois, gagné à pousser plus carrément dans une des directions — en l'occurrence dans la direction du ballet-vaudeville. Un romancier ne doit jamais craindre d'exagérer. Bossuet le clame : « Il faut aller jusqu'à l'horreur quand on s'y connaît. »

Je dis ça sans être trop sûr que ce fût possible. M. Peyrefitte y a certainement pensé avant moi. Dès lors, s'il a publié son roman sous sa forme actuelle, c'est sans doute qu'il avait de bonnes raisons. Ce roman est aussi un témoignage sur la Carrière. Un témoignage se doit d'être véridique. Il a la grande ambition de marier le roman à l'Histoire. Car des ministres, des ambassadeurs, quoi qu'on fasse, c'est déjà de l'Histoire. A moins de se borner à leur vie privée, comme l'a fait Drieu la Rochelle dans *Gilles*, avec son président de la République. Ce n'est pas le cas ici. L'ambassadeur de M. Peyrefitte ne pèse pas sur l'Histoire mais il y participe, il la commente, il y est plus ou moins mêlé. Or l'amalgame roman-Histoire est le plus difficile qui soit. Balzac l'a bien senti. Il a esquivé la difficulté en faisant mourir Marsay dès qu'il devient président du Conseil, en donnant à Rastignac-ministre un rôle bien plus insignifiant qu'à Rastignac-étudiant. Se détachant davantage de ses souvenirs, M. Peyrefitte eût pu pousser davantage la caricature de son personnel diplomatique. Son livre y eût sans doute perdu en pertinence ce qu'il aurait peut-être gagné en force créatrice. Il y a ainsi dans le roman des difficultés insolubles. Il ne reste qu'à saluer les romanciers assez ambitieux pour les braver.

FÉLICIEN MARCEAU.

ENFANTS PLUS OU MOINS TERRIBLES.

Le succès théâtral des *Innocents*, met en honneur un roman d'Henry James, publié en France en 1929, et qui était alors passé presque inaperçu : *Le Tour d'Écrou* (1). Je n'ai pas vu la pièce qu'on en a tirée, mais suis un peu étonné de ce que j'en lis. Le roman de James reste mystérieux d'un bout à l'autre. La faute du jeune Miles, les rapports qu'il avait avec Peter Quint, l'étrange complicité de l'homme et de l'enfant, ne sont en aucune façon précisés. Libre au lecteur d'imaginer ce que lui souffle son esprit. Il semble au contraire que la pièce ait mis l'accent sur une certaine intimité sexuelle qui aurait existé entre les deux personnages. Si le jeune Miles recherche le fantôme de Peter, c'est par nostalgie des plaisirs révélés. Et la lutte que mène l'institutrice a

(1) Éd. Stock. Traduction : M. Le Corbellier.

pour but, écrit un critique, « *d'arracher l'enfant aux images obsédantes du Vice adulte.* » De même un hebdomadaire explique que si la pièce a eu tant de succès en Amérique « *c'est qu'elle pose le problème de l'éducation sexuelle des enfants* ».

Il me paraît regrettable d'avoir ainsi réduit à un fait étroit ce que James a voulu essentiellement laisser dans l'ombre. L'histoire du *Tour d'Écrou* est celle d'un envoûtement. C'est la prise de possession d'une âme innocente par une âme damnée. L'explication la plus claire que l'auteur consente à nous donner se trouve dans un dialogue entre l'institutrice et le fantôme de Miss Jessel : cette dernière avoue qu'elle souffre les tourments des âmes perdues et que c'est pour les faire partager à Flora que son fantôme tente de s'emparer de l'enfant. Ce qui donne au drame une résonance beaucoup plus terrible. C'est le démon qui entre ici en jeu. James a dessiné une image de l'Enfer et de la damnation. Le livre refermé, on croit tout savoir, et pourtant l'on ne sait rien. Cette angoissante incertitude qui laisse le champ libre à toutes les suppositions fait la beauté du roman. Le théâtre n'a sans doute pas le droit d'être aussi imprécis.

★

Il est assez curieux de constater qu'au moment où les enfants font tant parler d'eux, deux livres paraissent en même temps qui leur donnent une place prépondérante. Il s'agit de *Métrobate* (1), court roman de Maurice Pons et de *Jours de mirage* (2) roman américain signé David Westheimer. Un même procédé de narration donne à ces deux livres une apparence jumelle : l'histoire est tout entière racontée par des enfants parfaitement innocents, qui relatent sans les comprendre des faits dont ils sont témoins. Et ces faits composent finalement d'assez horribles drames.

Le procédé n'est pas nouveau. Henry James (toujours lui) l'a employé dans son roman *Ce que savait Maisie* (3). Graham Greene l'a repris dans une nouvelle, *The Basement Room,* dont Carol Reed a tiré un film secret et réussi : *The Fallen Idol.* Michéle Morgan y tenait un rôle. Mais, comme pour *les Innocents,* le succès allait tout entier à un petit garçon qui jouait le rôle principal et qui assistait, sans rien y comprendre, à l'idylle tragique de son valet de chambre et de son institutrice. Il n'y avait d'ailleurs aucune équivoque possible dans ces ouvrages. Pour *Métrobate* et *Jours de mirage* non plus. Nous savons très bien ce qui se passe : il s'agit cette fois de drames sexuels.

★

Métrobate est l'histoire d'un jeune homme aux mœurs dites « spéciales » qui passe deux mois de vacances dans une famille respectable sous prétexte de donner des leçons de latin et de fran-

(1) Éd. Julliard.
(2) Éd. Stock. Traduction : J. G. Chauffeteau et G. Vivier.
(3) Éd. Robert Laffont. Ce livre ajoute à bien des mérites celui d'être remarquablement traduit. On le doit à Marguerite Yourcenar.

çais au fils de la famille, un enfant de douze ans : Hervé. Le jeune homme noue une intrigue amoureuse avec un garçon du pays. Le scandale éclate après deux mois. Il s'y mêle une histoire de Résistance qui donne au dénouement deux sens différents. Racontée ainsi, l'intrigue est assez plate. L'habileté de Maurice Pons est d'avoir pris pour narrateur le petit Hervé. Hervé dans la parfaite innocence de son cœur, ne soupçonne pas une seconde l'étrange vie privée de son professeur. Il a pour lui un attachement profond, qui n'a rien de physique (ce pouvait être l'écueil du livre. L'auteur l'a heureusement évité). Ce qui enchante Hervé c'est que, pour la première fois de sa vie, une grande personne le traite comme un égal, partage ses jeux, lui lit des poèmes, lui adresse des clins d'yeux complices lorsqu'il se moque des autres grandes personnes. Sans comprendre le scandale qui aboutit au renvoi de son professeur, Hervé sent qu'il perd un ami, son premier ami véritable, et les larmes qu'il verse sont déchirantes. Ce livre très court est écrit avec une élégance qui surprend. Les jeunes écrivains n'ont plus le goût du passé simple. Maurice Pons l'emploie avec maitrise. Ce détail éclaire le ton général du livre : subtilité du détail, science extrême de l'allusion, justesse du dialogue à double sens, qui, sans être en aucune façon archaïque, tranche sur tout ce que nous offre la jeune littérature. Le livre a un second mérite. Il est publié dans une collection d'essai. On dit partout que l'édition est en crise. Il est réconfortant de voir une maison d'édition se lancer dans une telle aventure. C'est évidemment un luxe. Mais si la qualité du premier ouvrage se retrouve dans les suivants, cela peut très bien devenir une affaire.

★

Le roman de David Westheimer fait également vivre deux enfants : Joe treize ans, Pershing, quinze ans. C'est celui de treize ans qui raconte l'histoire. Cette histoire est, là encore, assez banale : Pershing fait comme tous les garçons de quinze ans sa crise de puberté. Il a une belle-mère très jeune et très jolie. Il devient son amant. La belle-mère se lasse bientôt. Pershing, revenu à lui, découvre que cette aventure a tué en lui quelque chose, ce qu'il avait sans doute de plus précieux : son âme d'enfant. Ce n'est pas comme un homme désormais qu'il va vivre, mais comme un enfant assassiné.

Ce n'est pas l'anecdote, qui fait le prix de ce livre, mais la forme que lui a donnée son auteur. En cela il me paraît exemplaire. Il vient d'Amérique. Il illustre avec évidence cette vérité : ce qu'on a appelé « le roman américain » est en train de disparaître. On en trouve les vestiges dans *la Série noire*. Mais les jeunes romanciers américains semblent retrouver le goût de la subtilité et de l'allusion. Le souci de la composition, les problèmes de forme et d'écriture se posent à eux avec force. Ils découvrent l'Art d'écrire. C'est plutôt bon signe.

JACQUES TOURNIER

ASPECTS DE LA GUERRE

Jusqu'à ces derniers temps, la guerre avait gardé, dans les lettres, son visage de divinité monstrueuse. Ne s'exprimaient sur elle que ceux qu'elle avait bouleversés et comme désindividualisés et ceux qui pouvaient apporter à son histoire le complément de leur propre aventure. L'événement écrasait le témoignage ou le document s'inscrivait dans l'événement.

Il semble aujourd'hui qu'elle ait pris un visage plus littéraire. Le recul des années autorise paradoxalement plus de familiarité. La guerre, chez l'un, prend figure de légende, fait grise mine chez l'autre ou se met à sourire. Les personnages, tout en subissant encore le poids du désastre collectif, se séparent les uns des autres et s'acheminent vers des destins divers. Nous entrons dans la « petite histoire » de la guerre et y apprenons que, pendant les années terribles, les hommes n'ont été ni les héros qu'aurait créé une situation exceptionnelle, ni les victimes d'une indécrottable pusillanimité. Sollicités par l'esprit de sacrifice autant que par l'égoïsme, ils boitillent cahin-caha sur deux routes à la fois. Une littérature d'après-guerre est en train de naître qui nous remet en mémoire les vertus et les carences de la permanence humaine.

Il est vrai que chez Marc Blancpain (1) l'intention est plus ambitieuse. Remontant loin en arrière, son œuvre retrace, en mêlant la fresque historique et l'intrigue romanesque, les péripéties et l'échec de ce qu'on pourrait appeler le sauvetage de l'espèce. Souvenirs de 1870 réveillés, dans un village du Nord, par l'occupation allemande de 1914. Briand et ses mains tâtonnantes d'aveugle, la conférence du Désarmement qu'enterrent orateurs et chicaneurs associés. Nouveau flux et reflux des Allemands sur le village du Nord. Sur ce fond d'épopée, un junker et une femme française s'aiment dans la guerre, se haïssent sous le ciel clair de Genève et se rejoignent finalement dans la mort. La fatalité des passions double la fatalité de l'histoire. On ne peut avoir vécu l'entre-deux-guerres sans se retrouver au Carrefour de la Désolation. Peut-on vivre au delà de 1945? Les âmes vigoureuses, et je crois que Blancpain en est une, ont le découragement profond.

Il est curieux de remarquer que, dans ce livre consacré à la paix, c'est la guerre qui inspire les plus belles pages. Sa brutalité et son horreur sont exprimées avec des mots humbles et signifiants qui, décrivant la vie quotidienne, suscitent en même temps autour des faits un halo de légende. On n'oublie ni le massacre de la fanfare, ni la chasse à la femme du cavalier rageur, dans une nuit de débâcle. Les protagonistes ne sont jamais mieux associés au drame historique que dans l'atmosphère des combats, l'homme et la femme jamais plus évidemment destinés l'un à l'autre que par les circonstances mêmes qui les séparent. Ce qui fait naître entre eux un double dialogue, l'un muet, l'autre échangé, en qui tout le sens du roman

(1) *Le Carrefour de la désolation*. Éd. Flammarion.

est contenu. A Genève, la fatalité historique perd de son autorité, les liens qui unissent les personnages se relâchent ou leurs rapports se banalisent. La scène se peuple de silhouettes, « on a perdu le contact », comme on dit dans les communiqués. Blancpain a-t-il voulu laisser entendre qu'on ne désire intensément la paix que dans la lutte et que l'impossible est une condition de l'amour? Plus généralement, notre littérature ne pourrait-elle plus se passer de levain de la guerre pour rendre la vie savoureuse?

Il faut ajouter que Blancpain est inspiré surtout par la poésie des plaines, les spectacles de la campagne, les gestes familiers. Il excelle à mettre en scène. Son style est alors dense, musclé, à la fois précis et persuasif, nourri d'images rudes et évidentes. Il y a en lui un Maupassant terrien et chaleureux, que l'existence n'aurait pas aigri.

Bruno Gay-Lussac (1) est un citadin. Ses personnages ne cessent d'aller les uns chez les autres et de coudoyer, dans la rue, les membres de cette vaste communauté anonyme qu'est la ville. Mais justement, pendant la guerre, la ville dort. Le black-out transforme la moindre promenade en une course solitaire, l'hiver enferme les gens chez eux, la peur les rend impénétrables, l'inquiétude du lendemain hargneux. On ne se rencontre que pour s'observer, se mentir, se faire du mal. La guerre de Blancpain, qui collait d'une poigne brutale, deux ennemis l'un contre l'autre, est ici remplacée par une guerre qui dissocie et disperse. L'anarchie individuelle se déchaîne sous la menace stupide d'une discipline collective. Tout ce qui était mal associé s'en va en lambeaux. La Juive, entrée naguère dans une famille bourgeoise française, se trouve rejetée par la force des choses. Elle porte malheur. Son mari, qui l'avait épousée par protestation contre son milieu, constate la vanité de sa tentative d'évasion. Hésitant et lâche, il cède la place à son jeune frère, que l'adolescence travaille, et revient à d'anciennes amours. Tous les drames sont possibles. Lorsque l'on subit la guerre, l'hostilité des nations, dressées les unes contre les autres, se traduit, au niveau de la famille, par la désintégration.

Mais la guerre est aussi un rassemblement de forces. Tandis que les personnages de Blancpain habitent mal la paix, ceux de Gay-Lussac craignent de perdre de vue l'événement historique. Un officier mutilé, heureusement, entretient des rapports avec ceux qui changent la face du monde et l'adolescent, grâce à lui, rejoint in extremis les Forces Françaises Libres. Il s'en est fallu d'un cheveu que, prisonniers d'intérêts et d'amours particuliers, nous n'ayons pas vécu l'occupation. Peut-être vivra-t-on, plus pleinement après 1945, dans une société reconstituée.

Il va de soi qu'un tel roman ne peut se raconter qu'avec des mots sans couleur, d'une précision presque mesquine. J'en prends pour preuve les odeurs, consciencieusement notées, mais qui dans l'air raréfié de Paris, prennent une allure insolite d'intruses.

Au contraire, *le Millième Jour* de Las Vergnas (2) embaume

(1) *La Ville dort*, Éd. Julliard.
(2) *Le Millième jour*, Éd. Albin Michel.

le foin. Ici encore il s'agit de la guerre qui arrache les hommes à leur destin normal, puisque nous sommes dans un camp de prisonniers, mais que submergent les ennuis quotidiens et le flot toujours renaissant des souvenirs et des projets. Dans un îlot entouré de barbelés, presque protégé de la violence, se reconstitue la diversité des biographies humaines, grâce au double miracle de la mémoire et de l'espérance. L'Allemand lui-même porte le masque du collaborateur compréhensif et, jouant sur l'égoïsme de chacun, favorise l'éclosion des manies et entretient les illusions. Masque trompeur et jeu machiavélique, il est vrai, mais qui superficiellement s'harmonisent avec la tonalité générale du roman.

Mais ne nous arrêtons pas à ce premier spectacle pittoresque d'une petite société française anachronique, logée au creux du cataclysme. L'isolement même dans lequel elle subsiste détermine un autre phénomène. Les égoïsmes, les jalousies, les différences sociales et les appartenances idéologiques se noient dans l'unité de la vie de camp. Las Vergnas prend bien garde de parler de ce qui sépare sur le ton comique pour exalter avec lyrisme ce qui rapproche et associe. Des caricatures d'hommes se querellent, s'injurient et se font des crocs-en-jambes, mais de vrais hommes communient dans la même nostalgie de la liberté et le même désir de survivre. Telle est la guerre qui, certes, peut déshumaniser l'individu, au point d'en faire un salaud comme Sivry, mais peut aussi donner une âme à un groupe, fût-il aussi hétéroclite que celui des compagnons de chambrée du commandant Minouflet. On pense aux copains de Jules Romains et l'on reconnaît, dans un livre de captivité, une expérience unanimiste, menée avec bonne humeur et foi, un souriant et mélancolique poème à la seule toute-puissance du Temps qui, sans discrimination, s'exerce sur tous.

Le double sens de ce roman se retrouve dans le double aspect de sa forme. Tantôt l'auteur accroche des silhouettes, stéréotypées comme les personnages de Guignol, et leur fait danser un ballet mécanique, ponctué de phrases fétiches toujours pareilles. Tantôt, multipliant les associations d'idées fortuites et désarticulant sa syntaxe jusqu'à transformer son discours en un ruisseau continu et pressé de mots, il réalise une série de fondus et de surimpressions qui contiennent, indissociées, toutes les richesses de l'instant.

Procédés cinématographiques, dira-t-on, plus que littéraires, qui vieilliront vite. Oui, mais les procédés font le style qui protège le fruit. Il y a un courant de vie authentique sous la carapace d'art et d'optimisme du *Millième Jour*, comme il y a eu, dans la réalité, une raison de vivre cet humble moment de la suite du temps.

GEORGES PIROUÉ.

LES ROMANS DE LA NUIT

Le conte philosophique a un passé souriant que l'on regrette parfois. Les deux romans que publient les éditions Gallimard, *la Grande sortie*, de Mouloudji, et *l'Autre*, de Charles Rohmer,

sont des contes où le mystère et l'étrange ne le cèdent qu'au macabre.

Une brève analyse, au dos de chacun d'eux, nous invite à y chercher des significations secrètes. Au delà de la guerre et des camps nazis on devine la cité, la société, la condition humaine. Avertissement utile s'il ne s'agissait comme je le crains d'une fausse piste, périlleuse pour le mérite des deux ouvrages. Devant ce goût du mystère, cette atmosphère angoissante et anonyme, on songe immédiatement à Kafka. C'est une mode, un courant littéraire un peu agaçant : facile par certains côtés et artificiel.

Il est tentant de rapprocher ces deux livres et on ne le regrette pas. C'est finalement les opposer, distinguer le vrai du faux, l'artifice de la vérité. Si Mouloudji, malgré son talent, n'a pas su nous toucher, Charles Rohmer a écrit une œuvre puissante qui nous émeut. A une condition : refuser toute invite philosophique et cela contre l'auteur lui-même.

On ne saurait, dans ce parallèle, fuir le problème du roman et des mystifications.

Je voudrais évoquer la genèse du roman de Mouloudji, telle que je l'imagine.

Il y a eu la guerre, l'occupation, la libération. La guerre, c'est la mobilisation, l'exode, les arrestations arbitraires, les restrictions, les cartes. Les uns sont prisonniers, déportés, les autres morts ou fusillés. De jeunes hommes découvrent l'amour dans les bras des femmes des absents. Avec le retour, la libération, l'espoir renaît, encore faible, les drapeaux flottent aux fenêtres, le ciel devient clair. La mort, la peur s'enfuient.

Cet entracte dans la vie quotidienne, c'est « la Grande Sortie ».

Un coup de gomme et les mots, guerre, occupation, libération disparaissent. La Peste est écartée comme trop symbolique. Restent la Mort, les départs, la foule, la faim, l'amour. Ce n'est plus une chronique vivante et concrète, mais un conte abstrait où se devinent l'humaine condition, ses angoisses et ses turpitudes.

A travers une époque, la nôtre. Le siècle de Jean-Paul SARTRE. Les hommes se réunissent au café. Du café on voit les autres, les morts et les vivants, le monsieur au cœur d'éponge qui fait du marché noir, les jeunes femmes accueillantes qui sourient... On n'ignore pas non plus la magie des trous de serrure. Par les trous de serrure, on découvre l'amour, l'amour des autres ; les débuts du héros dans la vie érotique initient complaisamment le lecteur innocent à la topographie minutieuse des dessous féminins et même masculins, à la vie secrète ou publique de ce qui fait de notre ami, un homme. Malheureusement notre héros ignore l'humour de son grand ancêtre, PANURGE.

Mais il ne méconnaît ni Kafka, ni les exigences du mystère. Au café, on ne rencontre pas Pierre ou Annie ; mais le corsaire, l'homme au cœur d'éponge, la couturière en chirurgie, l'ouvrière, l'écrivain. Le corsaire, c'est la mer, les bateaux, toute une poésie maritime et fugitive. Les hommes n'ont pas de noms, mais des surnoms. Cet anonymat n'est qu'artifice, surtout comparé à celui

de « l'Autre ». Le Héros nous dit que tous les morts qui l'entourent ne le touchent pas, et nous sommes intimement d'accord avec lui : cela ne nous touche pas.

C'est dommage ; le parti pris de l'auteur ruine toutes ses qualités romanesques. Le détail est vivant, concret, mais le mystère qu'on lui impose ôte toute vérité, toute humanité, à ce monde de la solitude. C'est un autre monde, un songe, un rêve desséché.

Tout autre est le récit de Charles Rohmer. Le mystère, ici, n'est qu'un autre nom de la pudeur.

Ce livre est un témoignage secret sur les camps de concentration, les camps nazis. Les noms allemands pour les bourreaux, français pour les victimes l'attestent. Une ombre domine tout le roman : le four crématoire, le Centre. Le Soleil même est prisonnier de cet univers concentrationnaire tout pénétré d'une épaisse fumée noire. Parmi les Maîtres et les Esclaves, une présence, « l'Homme », — Pathétique, voué à la mort, au feu, s'il laisse deviner la souffrance qui immobilise, par moments, sa jambe, il est, par hasard, mêlé à la vie des Maîtres. Il aide, silencieux comme un objet, aux travaux les plus humbles. Si Hilda, la fille du commandant gravement malade est sauvée, on l'enverra lui, l'esclave devenu inutile, à la Mort. Fiévreux, rêvant aux camarades emportés à l'aube, aux visages tuméfiés mais courageux, au destin sinistre des victimes, ses camarades et lui, il contemple la douceur du foyer des bourreaux. Il est le témoin de ce monde absurde, ou plutôt de deux mondes distincts : celui des esclaves où la maladie faisant de vous un mauvais ouvrier vous condamne à la mort, celui des Maîtres, où le moindre malaise réunit à votre chevet les inquiétudes et les professeurs. Le major est tantôt un bourreau tantôt un sauveur. Deux mondes séparés mais intimement liés dans un contraste absurde.

De bourreaux à victimes les noms sont inutiles : d'un côté le commandant, l'adjoint, le major, de l'autre l'homme. Le bourreau, parmi les bourreaux retrouve son nom : il redevient père, époux, amant. Et le soir l'Homme rejoint Favereau, Jobin, Jacquier. Le nom est le signe de l'humanité. L'anonymat est l'expression d'un monde où l'homme n'est plus qu'un numéro ou un galon. Monde si parfait, si accompli dans son absurdité, que l'absurde c'est l'amour, la tendresse. L'absurde, c'est cette petite fille qui sourit à l'Homme, qui seule du monde des bourreaux reconnaît l'Homme. L'Homme n'existe dans l'univers des Maîtres que si un esclave s'arme et tue. L'humanité réapparaît dans le système concentrationnaire par la seule violence.

Il serait facile de tirer de ce récit émouvant, lancinant, presque insupportable tant il contient de souffrance, une morale sinon une philosophie. L'éditeur nous y invite. Au delà du camp nazi, c'est une satire de tout un système social. Lequel? — S'il s'agit d'un système concentrationnaire oui. Mais le lecteur se refuse à y voir une satire de la condition faite à l'homme par l'homme. L'ombre du Centre, de la mort atroce que symbolisent la cheminée et le vent noir, appartient au camp nazi. Elle n'appartient pas au monde. Et le

pire sacrilège serait d'étendre au monde le crime de quelques-uns.

Chez Charles Rohmer comme chez Mouloudji, ce qui frappe c'est le refus du symbolisme et en même temps son attrait. Le mystère à la manière de Kafka est un compromis. Kafka écrirait-il maintenant *la Colonie Pénitentiaire?* L'esprit se refuse à jouer avec la souffrance des hommes. Le roman de la souffrance ne saurait s'accommoder de l'étrangeté et de l'irréalisme.

L'exemple de Sartre et de Camus hante les deux écrivains. Mais Sartre est un idéaliste. S'il peint le mal, l'injustice, la laideur, c'est finalement au nom du bien, de la justice et de la beauté.

On regrette que le talent de Mouloudji et de Charles Rohmer, au delà même de l'artifice, cherche son expression dans la confusion.

JEAN-BERNARD RAIMOND.

LE POISON DE LA VÉRITÉ

Comment l'homme blanc supporte-t-il l'affolement du machinisme et la dissolution des croyances? Tous les événements qui se produisent, tous les états que l'on constate depuis deux siècles, peuvent être considérés comme des réponses à cette question. Réponses désenchantées... Qui ne voit que la civilisation recule, que les sociétés se désagrègent, que l'âme languit? A la limite, c'est un écroulement qu'on évoque. Tout aujourd'hui donne à penser que la vie n'est pas possible dans un monde sans morale. Or, selon le mode occidental, il n'y a, hors de la foi religieuse, qu'une *morale de dupe*. L' « intérêt bien compris, » pour tout homme désabusé de l'immortalité, c'est que tous les autres respectent la loi morale et que lui-même, seulement, fasse semblant... Le jour où la plupart des gens prendront conscience de cette vérité n'est pas tellement éloigné.

Le « parfum d'un vase vide », dont parle Renan, décrivant les habitudes machinales que l'atavisme chrétien a laissées dans les âmes, se sera bientôt tout à fait évaporé. Qu'est-ce que ces résidus frelatés, inefficaces, qu'on appelle la morale officielle ou scolaire, la morale de l'honneur, la morale sportive ou fair-play, la morale du propre et du sale (réfutée d'un mot par le collégien qui répond à son père : « Ça m'est égal d'être un salaud, » et ruinée définitivement par un état de choses où les salauds prospèrent)?

Sous l'angle matérialiste, une conscience libre serait celle qui répudierait toute contrainte gratuite — sans laquelle pourtant la stabilité des collectivités est un problème sans solution. Eh bien, des millions de consciences sont en train de se libérer obscurément, de cette manière! Peut-être allons-nous d'un pas tranquille vers une espèce de damnation terrestre — qui ne serait même plus la « loi de la jungle », car celle-ci ne se conçoit qu'entre des êtres naturels : et l'homme contemporain a rompu avec la nature ; ses mécanismes sont faussés.

Cette apothéose de la liberté et de la lucidité personnelles a, dans son abomination même, quelque chose d'exaltant pour l'es-

prit. Que sortira-t-il du « tout est permis »? « Vis et croupis », au lieu de « meurs et deviens »... La curiosité humaine se penche sur cet enfer qui s'entr'ouvre devant elle, non pas dans l'incertain Au-delà, mais dans ce siècle et dans cet univers. En lâchant tout à trac la main de Dieu, qui la conduisait à travers le temps et l'espace, et en se laissant rouler sans appui dans ce double abîme, notre espèce a cru obéir aux calculs de la raison : elle a fait la chose la plus folle, la plus hasardeuse qu'on puisse rêver. Délibérément, nos ascendants ont choisi le chaos — extérieur et intérieur. Entrons-y donc, les yeux grand ouverts, en sachant qu'il tiendra ses promesses.

En attendant cette échéance, quelques drames individuels en préparent sournoisement l'atmosphère. De-ci de-là, l'on rencontre à présent des êtres qui *ont compris*, c'est-à-dire dans la pensée de qui les indispensables conformismes sociaux se présentent sous leur aspect — réel, si le divin n'est pas — d'hypocrisie et de duperie énormes. Un jet de lumière atroce éclate en tel ou tel point de la foule tâtonnante. Avouons que nous passons notre vie à pressentir ce coup de théâtre et à le redouter.

★

Dans *le Temps des cerises* (1), de Paul Hordequin, le héros Paulo n'en est pas encore là : jusqu'au bout de son aventure, il espère ingénument. Qu'espère-t-il? « Vivre un jour ce qu'il a entrevu par delà le bien et le mal. » Hélas, cette revanche des inconséquences de la morale n'est qu'un rêve ! Au delà du bien et du mal, il n'y a rien — que l'égarement et la dissolution. Faute de s'en rendre compte, ce petit ouvrier ardent, nerveux, inquiet, tourne en rond dans son récit comme dans sa pensée. Sa bonne volonté de personnage n'est pas en cause. Tout ce qui lui arrive est conté avec la sincérité la plus totale, dans un style direct, qui saute à l'esprit. Cependant, lisant cette histoire, nous gardons l'impression de je ne sais quel mensonge, dont le malheureux n'arrivera jamais à se dépêtrer. En dépit de ses étourderies, il demeure une « bonne nature » ; donc, sur le plan terrestre, un jobard-né ; et il n'a pas l'air de le savoir. Son milieu s'est, comme lui, débarrassé des préjugés ; mais ces employés, dessinateurs d'usine, dactylos, ne cessent de se blâmer les uns les autres, de se rapprocher des choses. Au nom de quoi?... Paulo croit lutter contre la destinée : il n'est aux prises qu'avec ses propres contradictions, qui sont celles de tous les hommes vivants ! Et là gît l'intérêt de cet ouvrage à la fois substantiel et informe. Avec moins de force, il rappelle *le Mémorial secret*, de Guillaume Gaulène, qui fut l'un des livres les plus importants et les plus méconnus de l'entre-deux guerres.

★

Tous deux restent à mi-chemin de la lucidité, parce qu'ils mettent encore en scène des âmes nobles. Ce n'est pas le cas de

(1) Éd. La Table Ronde.

Chair et cuir (1), de Félicien Marceau. A première vue, on le prendrait pour l'un de ces romans-bouquins assez répugnants qui ne se contentent pas de dépeindre l'ignominie : ils en acceptent les lois. Dans ces deux cent cinquante pages en petits caractères, il n'y a pas un mot qui témoigne d'un univers spirituel, ni même d'une aire quelconque où règnent les perplexités de la pensée et les délicatesses du cœur. Bon gré mal gré, le lecteur est plongé tout entier dans la plus boueuse médiocrité mentale et sentimentale. Mais quand l'épreuve est subie, une nostalgie se devine, un problème se pose... Auparavant, l'on a connu quelques moments sévères ! Un monologue interminable, se déroulant dans la cervelle du personnage principal (le mot « héros » serait trop impropre), nourrit ce récit sans pitié, qui serait encore plus vrai, plus fort, plus complet, s'il ne s'y passait absolument rien, si le narrateur avait résisté à la tentation d'un rebondissement arbitraire.

Qu'est-ce que cet Émile Magis, dont la rêverie saccadée, pareille aux décharges de bateaux qui vomissent par hoquets une eau souillée, remplit cet étrange livre? Un fou? Un déséquilibré?... L'auteur semble le croire tel. Je ne suis pas de son avis. Émile Magis, selon moi, ne diffère de l'homme moyen, dans toute sa banalité inguérissable, que par le mouvement qu'il fait, un beau jour, pour juger la vie moyenne, les principes dont elle se réclame, les méthodes qu'elle impose. Comme Raskolnikoff — mais avec une parfaite tranquillité — cet homme prend la résolution d'agir désormais sans concession aucune au « système », c'est-à-dire selon la vérité morale dans toute son horreur. Et comme c'est une « mauvaise nature », il réussit admirablement dans son entreprise. Il écrase les faibles, il abuse des généreux, il calomnie, ment, avilit tout ce qu'il touche, tue ceux qui le gênent, se vautre dans toutes les infamies et dans tous les vices — arrêté toutefois par son manque d'imagination et de tempérament. Car nous sommes à un niveau inférieur de la psychologie. Cette illumination n'a éclairé qu'une âme pauvre. Elle n'en a pas moins jeté une flamme...

Cela nous est conté dans la cadence même du langage populaire, en petites phrases précises et grinçantes qui ne laissent pas, à la longue, de fatiguer l'esprit après l'avoir excité. Forme excellemment appropriée au sujet, et telle qu'on dirait d'un Montherlant qui ferait du Céline. En l'occurrence le plat célinien se mange sans sauce ; sèchement et durement : « Chair et cuir... » A l'arrière-plan, comme dans *le Voyage au bout de la nuit*, on soupçonne quand même une sensibilité blessée, un désespoir sans remède.

L'expérience valait d'être tentée : regarder en face l'homme démantelé du XX^e^ siècle, lui prêter le maximum de conscience et un langage clair, inexorablement. Mais cela suffit. On ne tirera pas deux fois de cet effort une matière d'art. D'ailleurs le roman de Marceau semble trop habile pour le sentiment qui l'inspire. Cette brillante technique entièrement artificielle, ce style ajusté, qui se pose d'un pied si léger sur le stupre et sur l'ordure, conviennent mieux à l'apologie mythologique de Minerve, ou à la comparaison

(1) Les Presses de la Cité.

acrobatique de don Juan et de Casanova, qu'aux premiers balbutiements du prophétisme. Qu'est-ce, au surplus, qu'un prophète glacé, qu'un Jérémie tiré à quatre épingles? Tout compte fait, il ne nous appartient pas — hommes de cette génération malade — de mettre à nu la décadence morale de notre race. Pour cette opération scabreuse, il faut moins des mains adroites que des mains pures.

WALTER ORLANDO.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

ASPECTS FRANÇAIS

Marcel Arland est un harmonieux, un amateur de courbes, un mozartien. A musique pure, littérature pure. Le moindre soupçon de thèse affleure-t-il dans une œuvre, il se met en défense ; ce qui est une forme littéraire de la discrétion et de l'honnêteté. Cela le conduit à des analyses parfaitement exactes, fines, tout humaines. Il n'aime point, par exemple, qu'un Sartre dans ses romans, avec tout son talent, limite l'humain pour produire plus d'effet.

La présente rubrique devrait m'obliger à distinguer dans les *Lettres de France* (1) l'« Élémir Bourges », le « Balzac », « la nouvelle ». Tant pis, je signale avec plus de plaisir encore le « *Paulhan* » si lumineux, l'exquis « Supervielle »... mais à quoi bon? Je m'arrête. Tout est à lire et à relire.

L'auteur accomplit dans ce livre une tâche de large compréhension ; par des rapprochements imprévus (quand il les a faits, on croit les avoir soi-même prévus) ; par des rassemblements, comme lorsqu'il explique pourquoi tant de livres sur la défaite nous ont accablés quatre ans et plus après la fin de la guerre (ce qu'on n'avait point vu en 1922). D'où maintes plongées dans l'actuelle société, qui alternent avec les plus jolies finesses de jugement : le *je* de Chardonne est un *je* de confidence ; celui de Jouhandeau, un *je* de confession ; l'art de Chardonne c'est « à la fois un art de dessin et un art mélodique » ; tel livre de Jouhandeau « prolifère plutôt qu'il ne se compose » ; il y a une atmosphère de Green, « cette atmosphère qu'il sait emplir de trouble et de menaces ». Le chapitre de la « jeune saison » se consacre à des auteurs nouveaux : Roger Nimier, André Bay, Michel Zéraffa, etc. Arland les suit depuis leur premier livre, il les encourage, il les met sur leurs gardes. Ils ont de la chance, tous ceux qu'Arland a remarqués. Il a eu de la chance à son tour pour son recueil, par exemple lorsque c'est par le biais de la *Nouvelle histoire de Mouchette* et des *Carmélites* qu'il a eu à s'occuper de Bernanos, lequel lui épargnait ainsi des problèmes ennuyeux.

Les juges qui osent juger, mais sans parti pris, sont des bien-

(1) Éd. Albin Michel.

faits vivants : c'est le cas d'Arland. Je peux choisir Mme Colette pour objet de culte, je peux ne pas la vénérer : que vous importe? Arland, lui, c'est après avoir dit et justifié son admiration sans agenouillement qu'il indique avec tact et par délicate suggestion d'importantes limites. Après quoi, il redit son admiration afin de finir sur l'essentiel; mais le devoir de critique a été accompli. Il ne nous met pas moins à notre aise en venant en aide à une œuvre lorsqu'elle le mérite et qu'elle a seulement eu trop de témérité ou rencontré certaine malchance, comme le *Jeu de Patience* de Guilloux, ou *les Ames fortes* de Giono, dont la gratuité dépasse les bornes, ou l'œuvre trop peu connue de Jean Schlumberger, ou le prix Goncourt de ce jeune Paul Colin qui a bien des démons à vaincre.

Ce n'est jamais, Dieu merci, au point de vue de la morale qu'il se place (voyez son « Gide » courageux), mais au point de vue du goût. Des attitudes, des procédés le choquent, voilà tout. Il prend la peine de blâmer l'impudente publicité qu'accepte un Jouhandeau, le cynisme un peu cabotin d'un Léautaud interviewé, parce qu'il y là quelque chose que la « gentillesse » réprouve et qui menace l'intégrité des talents. Car la littérature évidemment ne peut se satisfaire de la seule intelligence (l'intellectualisme à la Benda horrifie notre auteur) et il faut, dit-il, qu'un écrivain accepte les éléments « impurs » de son art : comment l' « impureté » ne deviendra-t-elle pas dangereuse, si les scrupules du sens civilisé viennent à manquer?

Certains verront un envers de tant de qualités. Ils reprocheront à Marcel Arland de ne pas pousser jusqu'au bout ses lignes les mieux tracées. Il les ramène en effet, les plie sur elles-mêmes. Dans une marche offensive, il s'arrête, il fait grâce, il essaye de sauver le plus possible de ce qu'il menaçait. On le voit faire ainsi, notamment dans son « Marquis de Sade » qui est pourtant d'une parfaite netteté de dégoût. Il l'appelle d'ailleurs « Un héros de notre temps », et cette appellation vous ouvre clairement une des perspectives du livre. Aussi aurez-vous le droit de vous étonner quelque peu, vers la fin du chapitre, qu'un Sade lui paraisse garder malgré lui jusque dans les fureurs auxquelles il a donné son nom quelque chose de l'âme, de la nécessité d'une morale, et même, écrit-il, du spiritualisme. Voilà un Sade qui tourne au rondouillard, parce que son juge est trop fin et introduit le marivaudage dans la logique. Une dureté totale serait chez Arland une contradiction. Tant pis pour moi sans doute, si la « tendance fondamentale » qu'Arland décèle chez Sade me paraît marcher directement à un absolu de l'esprit, à un renversement complet de la nature humaine. J'y sens une sorte d'inhumanité par envie, finalement un des aspects, individuellement incarné, du XVIIIe siècle révolutionnaire.

Tout cela n'empêche point qu'il n'y ait aussi chez Arland le sourire de coin, une bouche un peu crispée d'ironie, presque de la cruauté parfois : à quoi l'on doit des pages bien spirituelles, la deux cent vingt et unième par exemple, ou la deux cent trente-quatrième qui griffe le plus récent Kessel, avant que d'autres

pages plus loin ne l'écrasent. Arland n'écrase pas souvent. Il a bien choisi. Il n'écrase pas tel écrivain du passé, Loti, mais le dénature. Je lui en veux. Il devrait le relire tout. Il trouverait chez lui des parties de romans qui ne sont point du tout, comme il le dit, d'un flûtiste, mais d'un grand chef d'orchestre. Il y a un *Loti* homérique, je le dis et me moque qu'on rie de moi...

Pour parler de *la Prose française*, cette anthologie que Marcel Arland publie peu de semaines après ses *Lettres de France*, peut-être aurais-je dû attendre. Elles m'arrivent et tout aussitôt m'éblouissent, me désorientent. Je ne parviens pas à voir exactement à quoi j'ai affaire, et j'enrage, car je sens qu'il s'agit sans conteste d'un maître livre. Il rassemble plus de cent textes du moyen âge, des XVI^e^ et XVII^e^ siècles (un second volume suivra) choisis pour leur valeur littéraire (textes d'écrivains illustres) ou pour leur témoignage sur le langage écrit du temps. Un commentaire précède chacun d'eux et caractérise de la plus lucide façon la manière, les dessous, l'intérêt, le génie de son auteur. Quelle galerie ! Au terme de l'ouvrage, une conclusion en façon d'éthique : « Une prose, écrit Arland, ne vit que de ses changements, mais elle ne pourrait vivre en reniant son esprit. »

Il est toujours délicieux qu'un florilège vous offre des textes qu'on n'a jamais lus et que quelqu'un a dénichés. Marcel Arland, bon chasseur de nids, m'a fait la double surprise d'un « débat de folie et d'amour » où Louise Labé se montre d'une bien savoureuse et haute humanité, puis d'une lettre de Malherbe, d'un Malherbe à demi-existentialiste qui écrivait à sa sœur : « Quelque habit que l'on porte en ce monde, et par quelque chemin que l'on y marche, on arrive toujours au même lieu : cette vie est une pure sottise. » Je pense qu'il y aura des surprises pour tout le monde.

Et tout le monde se jettera sur les monographies historiques et critiques épinglées à chaque texte pour le situer, ainsi que sur les huit grandes pages qui définissent les « conditions » faites aux écrivains par chacun des trois siècles. Çà et là, des remarques fortes et qui dominent un large territoire de littérature.

Et pourtant, je me risque à l'avouer, je n'ai pas joui d'une lecture exempte de gêne et d'inquiétude. Pourquoi, sinon parce tout le livre nous invite à tenir la prose française pour une personne qui est née, a grandi, prospéré, changé au cours de l'âge?

Or, présentant Noël du Faïl, le guide nous dit : « Il me fait quelque peu songer à ce qu'Henri Pourrat et Marcel Aymé ont de plus libre et de plus dru. » Sur Ambroise Paré : « Il est plus près de Rabelais que de Montaigne. » De Montaigne, « la phrase épouse son humeur. » etc., etc. Est-ce qu'Arland maintient suffisamment la distinction entre langue et style? Il parle de courants, mais je doute que ce ne soit point là de l'après-coup, de la commodité d'enseignement, plus que de la réalité vivante. Je saute à la fin du volume, que termine Saint-Simon. « Une figure unique dans notre littérature », note Arland. Il va jusqu'à retirer Saint-Simon à son siècle pour le rapprocher non seulement du XIX^e^, mais du XX^e^, le XX^e^ rimbaldien, « le temps précis où l'on voit Céline, Fargue, Montherlant, Aragon, Drieu La Rochelle, Malraux succéder

au romancier de *l'Énergie nationale*, à Daudet le pamphlétaire, à Morand le chroniqueur, à Proust le dernier peintre de la société »...

En somme, c'est l'individualité des proses qui domine, non leur enchainement historique et Arland lui-même nous exhorte, par les véritables portraits qu'il fait d'elles, à l'élever, cette individualité, au-dessus de tout.

Je sais bien que la prose d'une époque a ses traits généraux ; il y a des moments de la prose, parce que les moyens d'expression changent avec les besoins d'exprimer. Il se forme incontestablement au XVII^e^ siècle un art de la prose. Arland le dit avec raison. Mais quoi ! tel est l'effet d'une société qui en est au raffinement, un effet pareil à celui des jardins. Et certes il existe un jardin français, et peut-être une prose française, après tout, peut-elle devenir une personne : les grands écrivains l'épousent... Seulement, là encore subsistent tant de différences entre eux, tant de variété multiplie leurs merveilles, que décidément je vois l'épousée échapper à leurs bras, s'évanouir dans l'air, fantôme insaisissable, en laissant à sa place de belles réalités d'artisan. Une personne, est-ce que cela ne sent pas trop son Michelet?

Mais qu'ai-je dit? Marcel Arland va me citer quelque classique authentique qui aura reconnu et salué ladite personne, qui même l'aura faite déesse. Un tel salut doit bien se donner chez Ronsard ou Du Bellay, ou Étienne Pasquier, que je n'ai pas sous la main (et ma mémoire est languissante). Alors mettons que je n'ai rien dit et je ne veux plus que me rouler, allégé de toute hésitation, dans le livre foisonnant d'Arland, tel l'enthousiaste et printanier ecclésiastique de Mallarmé qui se roule dans l'herbe, au terme d'une des *Divagations*, heureux comme un âne, ma foi... Hélas ! nous sommes à l'automne.

HENRI CLOUARD.

LES LETTRES ALLEMANDES

SOUS LES AUSPICES DU SERPENT BLANC

On se rappelle que Gœthe a intitulé *le Serpent vert* un conte énigmatique qui a suscité bien des exégèses contradictoires et qui décrit sans doute le développement de l'âme selon la tradition ésotérique. De même, on pourra placer le *Journal* (1942-1943) (2) d'Ernst Jünger sous les auspices du serpent, non seulement à cause de la fréquence avec laquelle cet animal hante les rêves de l'auteur, mais à cause de l'obsession magique où il tient sa pensée éveillée. Jünger lui reconnaît une puissance cultuelle et mythique et découvre en lui une forme, une idée platonicienne. Mais plutôt que le vert, couleur de Lucifer et de la divinité païenne,

(1) Éd. Stock.
(2) Éd. Julliard.

c'est le blanc que je choisirais pour le Serpent de Jünger comme il convient à un homme d'esprit philosophique et religieux qui se réfère à la Bible, et non à la tradition hermétique. Qu'on en juge par cette vision nocturne, choisie parmi les dizaines d'autres qui lui ressemblent : « Paris, 29 juin 1942. La nuit, rêves, dont il m'est resté un souvenir, celui d'une antique muraille fortifiée. J'étais là, avec Perpétua, et nous regardions une vipère pâle se glisser hors d'une cavité de la muraille croulante. La bête était couleur de lune, et elle portait sur le dos une touffe de cheveux ovale, partagée par le milieu. Nous la vîmes remonter lentement le long du bastion, entre les souches de coudriers morts, jusqu'au moment où elle disparut dans un creux en forme de coffre, formé par l'effondrement d'un créneau. »

Le volume se compose d'une subtantielle introduction et de deux cahiers ; l'un parisien (février 1941 - novembre 1942), l'autre caucasien (novembre 1942-février 1943). Il s'étend donc sur deux ans et fait suite à la partie déjà publiée en français, chez Plon, sous le titre *Routes et Jardins*, qui décrit l'avance allemande en France en 1940.

Ces deux cahiers ont une résonance bien différente. Dans le premier, Jünger, éloigné du combat, reprend à Paris ses habitudes de penseur et d'écrivain. Dans le second, au cours d'une visite d'inspection sur les premières lignes caucasiennes, il est remis en contact avec la réalité de la guerre. Il se souvient, il compare son zèle de jadis pour la guerre et son dévouement actuel à la cause pacifique, il essaie de juger avec objectivité, il va même jusqu'à regarder avec dégoût « les épaulettes ». Quelle distance sépare ce livre des *Orages d'acier!* Il n'en reste pas moins, tant à cause des souffrances subies par les soldats allemands en Russie qu'à cause de celles qu'ils ont infligées aux Russes, que l'on garde une impression gênante, voire insupportable, du journal caucasien. On a beau faire, on ne peut considérer la guerre avec objectivité : il faut appartenir à l'un ou l'autre camp.

Le journal parisien éveille en nous de tout autres sentiments. On s'amusera à découvrir quels Français Jünger a fréquentés durant son séjour à Paris et quels jugements il porte sur eux. Mais, outre que cela ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, il s'agit là de pures bagatelles. Il était apparemment de bon ton de se lier avec un officier allemand, grand écrivain et antinazi notoire. Mais je doute que certains de ceux qui le voyaient alors aient su qu'il méditait de renverser Hitler et qu'à l'hôtel Majestic, dans le « ventre du Léviathan », au cours de l'hiver 1941, il rédigeait le manifeste de *la Paix*, événement pour lui si considérable qu'il eut le sentiment, ainsi qu'il l'écrivit à Banine en janvier 1947, de « s'engager dans une entreprise plus importante que tous les faits de guerre auxquels il avait participé jusqu'alors depuis 1914 ».

Ceux qui aiment l'actualité politique, historique et militaire seront déçus : il ne s'agit dans ce livre ni de chroniques, ni de mémoires, mais du journal d'un écrivain préoccupé de questions religieuses et intimes. C'est ainsi que l'invasion de la Russie est notée seulement quelques jours après l'événement et sans com-

mentaire. Jünger s'en explique dans l'introduction : « Qui connaît les véritables grands instants de l'histoire et l'importance des revers qui façonnent la conscience? »

La conscience, voilà le mot qui donne la clé du journal. Pour Jünger, esprit théologien et mystique, la Bible reste le livre des livres, de valeur prophétique et suprêmement consolant. Il se réfère aussi, pour l'édification d'une nouvelle théologie et d'une nouvelle exégèse au mage du Nord, Hamann et, ce qui surprendra tant les Français que les Allemands, à Léon Bloy. Il voit dans la dégradation de Lucifer en Diable, puis en Satan le passage nécessaire du porte-lumière révolté à celui qui divise, et finalement à celui qui détruit. Hitler, qu'il nomme de façon significative Kniébolo, après avoir longtemps incarné le Diable, s'est ravalé au rôle de Satan. Voilà pourquoi Jünger ne saurait composer avec lui, pourquoi il cherche à purger la terre de ce fléau. On ne saurait y parvenir que par un meurtre rituel : d'où la conjuration des officiers, substituts du prêtre, chevaliers teutoniques armés pour la justice de Dieu, le triomphe de la Foi en Dieu. Le complot, trop tard exécuté, échoua. La justice de Dieu se manifesta par d'autres voies, plus douloureuses.

« Pendant la première guerre, écrit Jünger le 6 juin 1942, la question qui se posait était de savoir lequel des deux serait le plus fort, de l'homme ou de la machine. Il s'agit aujourd'hui de savoir à qui, de l'homme ou des automates, doit échoir la domination du monde. » Donc la situation a empiré, l'humanisme est en pleine crise. Aussi, conclut-il, « nous devons combattre avant tout en notre propre cœur ce qui voudrait s'y durcir, y devenir de métal et de pierre » et cela, afin d'atteindre à la perfection. Ce mot ne fera sourire que ceux qui n'ont jamais été épris d'exigence morale et jamais tourmentés par le besoin d'exigence morale et par le besoin de l'absolu. Notre vie, dit Jünger le 18 novembre 1941, « est comme un miroir à la surface duquel si nébuleuses et brouillées qu'elles soient, se dessinent des choses de la plus haute signification. Un jour, nous pénétrons dans ce qui se reflète là, et nous atteignons alors la perfection. Le degré de perfection que nous pouvons supporter est esquissé déjà dans notre vie. » Nous vivons entourés de signes qu'il faut savoir interpréter pour que nous puissions les laisser façonner notre existence sans faire obstacle à notre destin. « Nous sommes de passagères combinaisons de l'absolu : il nous faut retourner à l'absolu et c'est justement cette possibilité que nous offre la mort. La mort a son mystère qui surpasse encore celui de l'amour. Dans sa main, nous devenons des initiés, des mystagogues. Le sourire de la surprise est déjà spirituel, et pourtant il revient encore se refléter dans le monde corporel, sur les traits du mourant. » (14 octobre 1942.)

Ce *Journal* apparaît donc comme un manuel de l'éthique que Jünger avait exprimée sous la forme symbolique et romanesque dans *les Falaises de Marbre* et qu'on pourrait résumer ainsi : comment rester, ou devenir, un homme qui, au souvenir de l'intégrité et de la transparence premières, puisse appareiller sans effort vers « ces archipels et ces mondes d'étoiles fixes, dont l'étendue

spirituelle se révèle à l'élu, par delà les écueils et les défilés de la mort. » (1er juillet 1942.)

Comme l'auteur n'a pas d'intention didactique, nous ne trouverons pas exposés dans son Journal les moyens de passer d'une étape à l'autre dans cet acheminement vers la « perfection » non plus que les épreuves que Jünger lui-même a subies. Mais nous pourrons définir le portrait moral de l'écrivain vers sa quarante-cinquième année et tirer enseignement de ce portrait.

Citons tout d'abord la condamnation de la guerre et l'amour de la paix, condamnation d'autant plus radicale que Jünger dans sa jeunesse avait dressé des autels à certaine forme d'héroïsme chevaleresque, brutal et belliqueux. Il abjura vers 1933. Ce qui témoigne sans conteste ses dispositions nouvelles, ce sont des livres commes *les Falaises de marbre*, son essai sur *la Paix* dédié à la jeunesse d'Europe, à la jeunesse du monde, paru en français à la Table ronde en 1948 (mais à cette époque il ne pouvait faire grand bruit, la traduction venait trop tôt), et ses trois *Lettres circulaires à ses amis*, écrites en 1946 et non encore connues en France. Il vaudrait la peine de dégager les idées principales de Jünger sur la paix, mais cela excéderait de beaucoup les limites de cette chronique. Disons en bref qu'elles sont fondées sur la Bible pour le côté religieux et sur la culture humaniste pour le côté intellectuel et idéaliste.

Jünger se réfère sans cesse à la Bible, le livre par excellence, le seul qu'il emporte dans sa cantine et dont il lise un passage tous les jours, aussi souvent que possible en tout cas. Mais il met aussi à contribution toutes les grandes littératures dont les œuvres lui apparaissent comme des « oasis dans le monde de la destruction ». De culture universelle, il est en mesure de comparer et de choisir : il donne la palme à la civilisation grecque. Son journal contient des hommages fervents à l'hellénisme.

Ce que cette formation, cette tendance de sa nature et cette prédilection pourraient entraîner d'abstrait, de théorique et d'intellectuel au sens péjoratif du mot se trouve heureusement compensé chez lui par une sensibilité très vive aux spectacles de la nature, par un don aigu d'observation, par une passion pour les animaux, les insectes et les fleurs. Il pressent ce que le règne végétal et le règne animal contiennent de divin et, par la méthode analogique ou par simple intuition, il sait enrichir son humanité de découvertes qu'il fait dans les autres règnes.

Enfin, il reste attentif aux dictées de l'inconscient. Sans cesse à l'écoute, il note ses rêves, ses visions, les intersignes qu'il découvre, pour qu'à aucun moment de son existence ne soit interrompu le contact avec l'autre monde et avec l'âme universelle. Il déclare sans ambiguïté : « Tout acte de la vie a chez moi ses attaches dans les profondeurs du rêve » (3 août 1942).

Les relations avec ses semblables ne lui sont pas moins nécessaires que l'amitié des animaux et la présence des fleurs. Les « contacts humains » lui apparaissent comme la seule vraie richesse, celle dont on ne saurait être dépouillé et qui honore un homme digne de ce nom.

Comme il est écrivain, il médite sur le style et la valeur de la

littérature et les rapports qu'il établit entre la morale et l'expression rappellent de curieuse façon l'union du beau et du bon, la Καλοκἀγαθία de la sagesse grecque. Mais, nourri qu'il est de la Bible, il s'agit cette fois de justice, notion hébraïque qui prime tout : « Le style se fonde en dernière analyse sur la justice. Seul, l'homme juste peut aussi savoir comment on doit peser le mot, la phrase. Pour cette raison, on ne verra jamais les meilleures plumes au service de la mauvaise cause. » (17 février 1942). Jünger estime que ses dons d'artiste, la beauté de sa langue et le bonheur poétique de ses expressions sont fondés en raison, qu'ils sont en liaison étroite avec sa probité morale et la rectitude de sa pensée. J'espère pourtant qu'il ne va pas jusqu'à croire qu'ils en sont le résultat.

On devine qu'un écrivain, qu'un artiste, nanti d'une telle sensibilité et d'une telle culture, devait trouver à Paris sa seconde patrie spirituelle. « Les promenades autour de Saint-Sulpice me transportent dans une atmosphère exquise et lointaine. Ici l'on respire encore quelque chose d'antan, le rayonnement ultime du Beau. » (février 1942). *Rayonnements*, tel est le titre que porte le livre en allemand. Ce rayonnement, à la fois onde magnétique et courant lumineux, il le respire autour de Saint-Sulpice comme sur les quais, au Bois comme rue du faubourg Saint-Honoré, chez les libraires comme chez les marchands d'estampes et même sur la place des Ternes qu'il transfigure.

A son tour, le lecteur respire le rayonnement de Jünger. Il subit peu à peu l'ascendant de cet esprit rêveur, tourmenté et divers, féru de justice et de métaphysique et qui se console du Paradis Perdu en observant les animaux et les fleurs. Le charme opère et l'on devient admirateur passionné de Jünger sans qu'on sache comment cela s'est fait.

Le discret traducteur du *Journal* semble n'avoir pas trahi les intentions de l'auteur. Les deux fragments qu'avait publiés la Revue 84 et qu'avait restitués en notre langue Henri Thomas contenaient pourtant une plus grande densité poétique que la traduction que nous offre Julliard.

Paraît en même temps aux mêmes éditions un livre de Banine *Rencontres avec Ernst Junger* qui peut servir d'introduction, de complément au *Journal* : c'est une longue préface. Il ne prétend point à passer pour une savante dissertation sur l'œuvre ni sur la pensée de l'auteur, mais se présente sans masque comme un hommage amical. L'admiration, l'affection éclairent chaque page de cet essai sans que nous en soyons gênés parce que Banine a eu soin de ne pas tomber dans le panégyrique éperdu. Elle nous révèle avec délicatesse comment elle a découvert « le joint qui unissait le jeune Jünger au Jünger mûr : c'était la capacité de sentir et de souffrir. La souffrance est pour lui la valeur métaphysique par excellence, la monnaie par laquelle nous payons notre existence. »

Par la souffrance, atteignons-nous à la vérité, à une sorte de bonheur et à la « perfection »? Je crois que Jünger répondrait : Non pas par la souffrance seule, mais aussi par l'esprit de contemplation.

MARCEL SCHNEIDER.

LE THÉATRE

LES EMMURÉS

Je ne sais si l'on doit admirer ou mépriser le courage qu'il faut pour porter à la scène un roman. Dans la plupart des cas, il s'agit de naïveté plutôt que de courage : on croit qu'un roman se réduit forcément à son anecdote et que quel que soit le ton sur lequel on la raconte, les personnages, les circonstances et les événements resteront les mêmes.

Au théâtre, comme au cinéma, les auteurs de ces pièces ou de ces films oublient cependant que le spectateur, lorsqu'il est aussi lecteur, fera la comparaison — toujours à leur détriment. Entre un roman adapté à la scène et ce roman, il y a la même différence qu'entre un poème et la transposition en prose que l'on peut en faire. Le processus n'est pas le même, mais la qualité initiale du langage appropriée à chaque genre se perd également.

De tous les romanciers, Henry James est celui qui fait penser le moins au théâtre, et il faut que la mode — aux États-Unis comme en France — se soit emparée de lui pour que l'on fasse de ses œuvres ce que nous avons fait jadis de beaucoup de récits de Balzac (avec plus de raisons, semble-t-il).

Ne connaissant pas *Washington Square*, j'avais parlé de *l'Héritière* avec un réel enthousiasme. J'avais parfaitement reconnu dans l'adaptation de M. Gœtz, traduite par Louis Ducreux, le langage de James avec ses longueurs et ses ambiguïtés. Je ne le reconnais pas dans *les Innocents*, adaptation de *le Tour d'Écrou*, par William Archibald (traduction et adaptation de Paule de Beaumont et Gaston Bonheur).

A mon sens, les idées et les images de James sont comme des fleuves qui parfois jaillissent au grand jour lorsque le sol n'est plus perméable, mais s'infiltrent la plupart du temps dans des sables profonds où seul « l'esprit souterrain » peut les suivre. Dans *les Innocents*, telle que nous pouvons voir la pièce au théâtre Édouard VII, on n'a laissé du fleuve que les parties qui affleurent au grand jour.

L'honnêteté des adaptateurs n'a pas permis, certes, que soient rajoutés aucuns faits, aucune explication à la mystérieuse histoire que dans *le Tour d'Écrou* raconte Miss Giddens, l'institutrice au cœur généreux qui entre en contact avec les tragiques fantômes du château de Bly. Mais il fallait bien, hors des ressources du style indirect, présenter les fantômes et les enfants de façon à ce qu'ils touchent immédiatement l'imagination du spectateur.

L'institutrice devient donc une sorte de détective qui, aussi sèchement que possible, essaie de découvrir les causes de ces apparitions. A aucun moment on ne sent les liens d'affection un peu

exaltée — et plus équivoque à l'égard de Miles, le jeune garçon — qui l'unissent aux enfants qu'elle veut sauver.

Les enfants, eux, ne pouvaient apparaître sur le théâtre tels que James les a voulus : extraordinairement beaux, d'une perfection quasi royale, mais ayant un pacte avec un monde surnaturel où, sans qu'ils le sachent, les attire le Mal.

La complexité de cette situation n'est pas faite pour le théâtre qui tire ses effets de données psychologiques plus immédiates. Ou, du moins, de tels personnages ne peuvent être conçus que par un auteur de théâtre lui-même — qu'il se nomme Racine ou Strindberg. Dans cette adaptation du récit de James, la douce et ravissante petite Flora nous apparaît comme une enfant mûrie avant l'âge, une petite peste, une sorte de naine dont la supériorité sur l'institutrice consiste non pas à trouver naturel le commerce avec une femme et un homme morts depuis un an, mais à connaître mieux qu'elle les vices des vivants.

Miles, lui, le petit prince envoûté par le tragique Peter Quint n'est plus qu'un petit garçon prétentieux qui joue sur une scène le rôle d'un jeune lord. Et sans doute ne faudrait-il pas chercher plus loin les défauts d'une telle pièce : le fait qu'elle soit interprétée par des enfants — dont le talent est à la fois certain et banal — suffit à en accentuer la fausseté.

L'adaptateur enfin, n'ayant pu aller aussi loin que James dans l'impondérable et la subtilité laisse le public croire à une confusion dont James serait responsable. Tout ce qui n'est pas dit dans le récit ajoute à sa force. Ces mêmes silences diminuent la portée de la pièce.

Bien entendu, si William Archibald, Paule de Beaumont et Gaston Bonheur n'avaient pas Henry James derrière eux, *les Innocents* seraient une très belle pièce. Bien qu'à l'exception du jeune Gérard Gervais (Miles), elle soit mal jouée — ou plutôt faussement interprétée, — avec les apparitions très réussies du fantôme de Peter Quint derrière les fenêtres du salon ou de Miss Jessel en haut du grand escalier, elle constitue un spectacle dans la bonne tradition anglo-saxonne.

Jean-Denis Malclés, le décorateur, n'a pas tout à fait su rendre l'immensité du château de Bly. On ne sent pas derrière son décor les quarante chambres vides, et non plus la beauté du parc — où se passent beaucoup de scènes du récit.

Il ne faudrait tout de même pas trop se plaindre. Les récits de James sont lents ; l'adaptation scénique respecte cette lenteur ; mais à mesure que l'on donne de nouveaux « tours d'écrou », la tragédie se fait plus dense et confère au dernier acte une force et une beauté bien rarement atteinte sur nos scènes que l'on voudrait voir rendues au sens du mystère.

★

L'opacité est le propre de la tragédie. Elle s'accomplit à l'intérieur de murs clos. Personne n'entend personne. Chacun est séparé, ne communique avec l'autre que par la haine.

Dans les pays méditerranéens, les femmes et les hommes s'habillent volontiers en noir. C'est une façon de nier le soleil. Le deuil est éternel. Les portes et les fenêtres sont alors définitivement closes. L'amour et la joie des corps sont d'autant plus interdits que le désir est plus violent. Les hommes font leur cour aux femmes derrière des grilles. Elles souhaitent de les franchir avec une fureur passionnée et, comme le taureau après l'obscurité du torril, leur joie de la lumière retrouvée se confond souvent avec leur mort. La peur de la damnation, les lourds secrets qu'elles portent leur font des visages fermés, immobiles — mais leurs haines, jusqu'aux plus mesquines, s'expriment en un luxe d'images nourries dans le silence de leur corps brûlant. C'est pourquoi la poésie n'est pas séparée de la vie, et Federico Garcia Lorca fut cet homme à l'oreille assez fine pour entendre la plainte des femmes de son pays.

Nous avions déjà vu, il y a quatre ou cinq ans, *la Maison de Bernarda* et bien que nous eussions préféré voir monter une nouvelle pièce de Lorca ou reprendre une œuvre plus anciennement jouée, *Noces de sang* par exemple, nous ne pouvons que nous réjouir d'entendre encore une fois, dans une excellente traduction de J. M. Creach, le langage du poète assassiné.

Nous avons malheureusement gardé le souvenir des représentations du studio des Champs-Élysées. Le metteur en scène — était-ce Maurice Jacquemont? — avait alors conçu une action pleine d'unité, dans un décor tout blanc, où les actrices — on n'ignore pas qu'il n'y a que des rôles de femmes — jouaient avec une retenue et une immobilité conformes aux apparences de la vie espagnole et aux exigences du langage de Lorca. Du moins est-ce ainsi que la pièce était restée dans mon souvenir.

La vieille Bernarda n'est pas seulement une paysanne avare et jalouse de son sang, de son rang. Une fois qu'elle a enterré son mari — la pièce débute par le retour de l'enterrement, alors que le cortège des hommes s'écoule encore sous les fenêtres de la maison, — elle instaure le règne de la femme chez elle, elle dicte les règles impitoyables d'une communauté de femmes. A peine exagère-t-elle les coutumes en vigueur en pareil cas. Portes et fenêtres fermées au jour, lourds vêtements noirs, les choses se passent toujours ainsi dans les campagnes espagnoles — comme en Corse d'ailleurs. Mais Bernarda est à sa manière une reine de l'absolu. Elle ne défend pas seulement ses filles contre les mésalliances — et personne n'est assez haut dans le village pour en mériter aucune — et le péché, mais contre la perte de ses ambitions mystérieuses et démesurées. Devenue la prêtresse de cette maison sans homme, elle parle du *temps* comme s'il n'était rien auprès de l'éternité de sa race. Elle invective la femme adultère, souhaite sa mort, comme durent le faire ceux que le Christ arrêta, comme le font encore dans les villages espagnols ou berbères ceux pour lesquels compte moins le péché — au sens chrétien — que les risques de souillure que comporte pour le « clan » un acte illégitime dont les moindres conséquences peuvent être l'inceste et la destruction de la communauté.

C'est ainsi qu'il faut comprendre les paysans de Lorca et c'est

merveille qu'il ait pu reconstituer avec tant de naturel l'atmosphère primitive de la tragédie. Les femmes de la Maison de Bernarda, la maison elle-même, presque semblable aux maisons arabes, fermée au soleil et aux tentations, chacun a pu les voir en Espagne, en Castille ou sur les arides plateaux de l'Andalousie. En été, les rues de ces villages ne s'animent que le soir. Encore les hommes sont-ils séparés des femmes — et d'autant plus que leur rang est plus haut dans la communauté (et dans les moindres villages où nous ne saurions percevoir de différences, les castes sont sévèrement respectées). Les visages sont fermés, les sentiments n'y laissent aucune trace. Dans la douleur, les femmes passent du silence aux hurlements.

Au spectacle de l'Œuvre, personne n'a compris cela. En tout cas, ni Antoni Clavé (pourtant Espagnol, je crois) qui a imaginé des décors inutilement compliqués, couverts de suie — ce qui est impensable dans un pays où les maisons les plus misérables sont constamment passées à la chaux, et d'autant moins dans une maison où les servantes — esclaves sont condamnées à effacer constamment la moindre trace de pas, — ni Mme Sylvie qui joue en un style de tragédie burlesque, ni les metteurs en scène Janine Guyon et Marcel Achard.

C'est ainsi que l'on a voulu faire, à certains moments, de Bernarda, une veuve vicieuse qui prend visiblement plaisir à écouter les histoires de sa servante. Que ce plaisir existe dans l'âme noire de Bernarda ne fait aucun doute. Mais cela, le spectateur doit le comprendre d'après un visage fermé qui ne s'exprime que pour condamner. Seule la servante — parce que servante, donc en dehors du cérémonial des visages clos — a droit à la vie. La servante, et aussi celle qui se révolte contre l'ordre des choses, celle dont le désir est plus fort que la règle, et qui en meurt. Ce rôle d'Adela est, je dois le dire, admirablement tenu par Janine Guyon (et ses erreurs de mise en scène sont d'autant plus impardonnables) qui, comme elle sut le faire dans *Yerma*, fait preuve d'une sensibilité qui se confond avec la sensualité de son personnage.

Il faut mettre à côté d'elle la jeune Liliane Maigné qui a un très beau visage et fait croire à l'origine espagnole de la pièce.

Bien sûr, Mme Sylvie et ses compagnes jouent aussi avec une très grande sensibilité. Mais c'est toujours au profit d'un expressionnisme de mauvaise qualité, tout imprégnés des trucs du théâtre de boulevard. Est-ce pour rendre la pièce plus compréhensible au public? Des Espagnols dans la salle ne s'y sont pas trompés : *una caricatura*, disaient-ils. Il est vrai que l'on ne peut voir jouer Lorca chez eux et que chacun doit reconnaître que la grandeur de la pièce dépasse infiniment les erreurs d'interprétation.

★

Peut-être que les adaptateurs de *la Maison de Bernarda* ont été influencés par la première partie du spectacle.

Le talent de Michel de Ghelderode est à l'opposé de celui de Lorca. Une bouffonne et géante caricature d'un roi que l'auteur

dit inspiré du Greco, mais qui nous paraît venir d'un Hugo qui serait allé jusqu'au bout de son imagination ou d'un Jarry qui aurait cru à la tragédie.

Escurial avait été aussi donné au *Studio des Champs-Élysées*. Nous y retrouvons l'admirable Vitold qui ne pourra pourtant pas passer sa vie à jouer ce rôle. Lorsque j'avais vu pour la première fois sa composition du roi fou d'*Escurial* j'avais pensé à tous les rôles de Shakespeare qu'il pouvait interpréter : Hamlet, Lear, Richard III... Ces grands rôles l'attendent encore. Il faut, par tous les moyens, qu'il songe à ne plus s'y soustraire.

Guy Dumur.

PORTRAITS AUX FEUX DE LA RAMPE

J'entends souvent des personnes intelligentes se plaindre de la place vraiment excessive à leur gré, que les journaux, les magazines, la radio accordent aux moindres faits et gestes des gens de théâtre. Ce n'est plus au nez de Cléopâtre, reine d'Égypte que le monde s'intéresse, mais à celui des vedettes de la scène ou de l'écran. « Que nous importe, » disent toujours les personnes chagrines, « la biographie intime de Mlle X... ou de M. Y..., lesquels dans le privé agissent comme chacun de nous et en public obéissent à la volonté ou au génie d'auteurs dont on ne parle jamais? »

Il y a du vrai dans ces doléances. La curiosité entretenue chaque jour, par la publicité commerciale autour de la vie intime des comédiens est plutôt humiliante, aussi bien pour ces derniers que pour nous. Ce qui n'empêche pas le phénomène de *l'acteur en action* d'être passionnant, mystérieux et de mériter l'attention des esprits les plus graves.

Gœthe était bien de cet avis qui a consacré tant d'années de sa vie au problème de la « vocation théâtrale », et qui, sans doute serait aujourd'hui le lecteur le plus assidu des petits ouvrages qui paraissent aux éditions Calmann-Lévy sous la direction de Roger Gaillard (1). L'intérêt de cette collection, plutôt, de cette galerie de portraits d'artistes réside dans son éclectisme, dans la volonté de son directeur d'y présenter simultanément de grandes figures théâtrales du passé et du présent le plus immédiat.

Une égalité d'éclairage est aussi maintenue. L'Histoire se vivifie et l'actualité s'ennoblit.

★

Le choix des écrivains fort heureux, semble établi en fonction de l'éclairage dont je viens de parler. Demander à M. Maurice Rostand le portrait de *Sarah Bernhardt* c'est rapprocher de nous un personnage d'allégorie et lui rendre ses privilèges humains. Le tout jeune dédicataire de *l'Aiglon* amené pour la première fois

(1) Collection *Masques et Visages*. Éd. Calmann-Lévy.

au théâtre par un père et une mère illustres jeunes eux-mêmes a bien su regarder, avec tout l'émerveillement mais aussi l'effroi de l'enfance, le spectacle surprenant d'une vieille femme rousse, habillée en duc de Reichstadt, c'est-à-dire d'une *lionne habillée en dompteur*. Si cette image est de mon cru, elle m'a été inspirée autant par les souvenirs personnels rapportés par M. Maurice Rostand avec une piété qui n'exclut jamais ce sens critique le plus aigu que par la photographie de Sarah dans le rôle de l'Aiglon qui précède le livre. Une « nature » de théâtre est toujours un assemblage assez monstrueux d'instinct et de volonté intelligente. Il arrive que l'un prime l'autre. Mais dans les plus hauts moments d'une carrière, on assiste à l'équilibre des deux forces. Et c'est un spectacle si fascinant que le texte joué passe au rang de prétexte. Or si, (comme dans le cas de M. Maurice Rostand ou de M. Jean Cocteau) c'est un *auteur* qui fait le portrait de l'interprète, il abandonne volontiers les droits de l'écriture, il semble prêt à sacrifier le génie des œuvres à celui des êtres bizarres qui ne vivent pourtant que pour servir le premier.

★

C'est à M. Robert Kemp, avec toute sa probité de critique, de soutenir les valeurs conjuguées des rôles et des interprètes. Aussi choisit-il de tracer, de quelle plume souple et séduisante ! le portrait de la plus belle dompteuse vivante, *Edwige Feuillère*. Lui-même s'est donné comme exemple pour son travail, le peintre La Tour, et pour modèle à suivre le pastel décourageant de grâce et virtuosité qui immortalise une comédienne du XVIIe siècle : Mlle Fal. M. Kemp n'a pas failli à cette ambition et Mlle Edwige Feuillère peut être satisfaite. Mais ne mérite-t-elle pas tant de soins et de subtilité, cette artiste dont le talent et le charme sont les fruits veloutés de l'exercice incessant d'un sens critique toujours en éveil, du travail opiniâtre? Toute cette activité de domptage secret aboutit aux feux de la rampe, à l'apparition, aux allées et venues d'une créature frémissante, incarnation idéale des Figures imagées par les poètes. M. Robert Kemp semble craindre qu'un *instrument* aussi parfaitement mis au point, *(La voix d'Edwige Feuillère est celle du violon...)* manque après Giraudoux, Cocteau et Claudel de compositeurs susceptibles d'utiliser toutes ses ressources.

★

M. Jean Cocteau, en choisissant de portraicturer *Jean Marais* s'est attaché non pas à faire revivre *le passé*, comme M. Maurice Rostand, non pas à cerner le *présent immédiat* comme M. Robert Kemp, mais à prévoir *l'avenir* de l'art dramatique. Son anticipation est rassurante. M. Jean Cocteau est peut-être, de tous nos grands écrivains celui qui est le moins entaché de ce « pessimisme esthétique » qui règne depuis le romantisme et que Nietsche a codifié. Nous parlions de Gœthe au début de cette étude. Être « gœthien » au sens actif du terme ou être « faustien » ce qui

revient au même, c'est être convaincu par essence de devenir éternel de l'esprit. Le « Jean Marais » dessiné dans cette biographie qui est à la fois un carnet de croquis fulgurants à la Degas, un recueil d'aphorismes sur l'art de la scène, et un « avenir de l'intelligence », non seulement nous rassure, mais souligne le défaut principal de notre époque : le *péché d'inattention*. Dans un ralenti analogue à celui des films documentaires consacrés aux fleurs, l'ouvrage de M. Cocteau nous montre l'évolution d'une plante humaine riche de dons innés, se développant, à la faveur insolente de ces prestiges involontaires, jusqu'au triomphe de la beauté morale, privilège exclusif de l'individu responsable.

On ne saurait dire, pour être tout à fait juste, que M. Jean Cocteau sacrifie l'auteur à l'acteur. Il demande à l'un et à l'autre de ne pas travailler séparément. Et il rappelle aux deux qu'ils dépendent, de l'éditeur ou du directeur de théâtre et du public. Cette dépendance est une noblesse, comme tous les devoirs. On voit comme le livre de M. Cocteau, anecdotique, en apparence, va loin et, sous ses dehors aimables, de quel « message » grave, il est chargé. Mais ni l'auteur ni moi-même n'aimons ce mot.

ANDRÉ FRAIGNEAU.

LE CINÉMA

ANOUILH QUI N'OUBLIE RIEN

Jeanson avait écrit une très jolie fin pour *Barbe-Bleue*, mais Pierre Brasseur n'a pas eu le temps de la tourner. C'est ainsi le cinéma : une suite d'approximations, un grand désordre d'où naissent tout de même des œuvres. La version allemande comporte, elle, le dénouement imaginé par l'auteur. L'acteur allemand était moins pressé que le comédien français. Enfin, le principal mérite du film de Christian-Layne aura été de nous habituer à la « couleur ». Les Breughel des premières images ne sont pas déplaisants du tout.

★

Une autre surprise aura été le dessin animé qui passe avec *Born Yesterday*, comédie assez médiocre de Georges Cukor qui doit surtout intéresser les sociologues. Mais *Mac Boing Boing*, qui ravit le public, intéresse les amateurs de cinéma. Ce film renouvelle le genre du dessin animé tout autant que le *Van Gogh* de Resnais (qui continue sa carrière sur les boulevards) avait renouvelé le genre du documentaire. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de l'invention d'un style.

★

Deux sous de violette est le deuxième film dont Jean Anouilh signe la réalisation. Le premier était une transposition cinématographique du *Voyageur sans bagage :* Anouilh était enfermé dans le cadre de sa pièce. *Deux sous de violette* montre une beaucoup plus grande liberté. C'est un film, avec ses péripéties, ses détours, ses parenthèses et dont l'équilibre général ne ressemble en rien à celui d'une œuvre dramatique. Anouilh nous raconte une histoire, inventée par Monelle Valentin, et son ton est beaucoup plus celui du récit que celui du théâtre. Il ne demande pas trop au dialogue et demande beaucoup à l'image, les meilleures scènes sont muettes, ou presque : pour toutes ces raisons, les augures du cinéma seraient en droit d'admettre Anouilh au sein de « l'église ». Mais ils ne le feront pas parce qu'ils n'aiment pas voir un écrivain se servir d'une camera et s'emparer de leurs privilèges. On regarde Cocteau du coin de l'œil, encore a-t-il pris soin de faire publiquement profession de la foi cinématographique. Quant à Malaparte, de quoi se mêlait-il? Je vous le demande.

Abordant le cinéma, non seulement Anouilh « fait du cinéma », mais encore reste fidèle à lui-même, ne se trahit pas. On dirait même qu'il reste trop fidèle à lui-même, qu'il ne se trahit pas assez. C'est ici que l'on voit que l'instrument dont il se sert ne lui est pas encore tout à fait familier. Il joue trop fort. Ses intentions sont trop claires et pas tout à fait assez mystérieuses. Cela tient moins à l'usage très raisonnable et très efficace qu'il a fait de la camera qu'au jeu des acteurs, Dany Robin, Yves Robert et Michel Bouquet mis à part. Les comédiens pour qui il se sent une prédilection irrésistible sont des « bêtes de théâtre ». La camera grossit leur jeu, déjà en lui-même très gros. Si bien que les petits rôles se laissent aller à des numéros, parfois comiques et parfois terrifiants qui alourdissent le film. On a plusieurs fois le sentiment gênant d'assister à des exhibitions de poids et haltères comme on ne voit dans les foires. Je crois que c'est la manière d'Anouilh d'éviter les mièvreries sentimentales et la sottise du réalisme, que nous n'aimons pas plus que lui. Ces espèces de monstres qu'il préfère aux hommes l'amusent. Il les regarde en souriant et leur glisse un sucre pour les remercier d'avoir bien fait leur numéro, comme de bonnes bêtes de théâtre qu'ils sont. Je les aime moins que lui. Ils me font un peu peur. Je sens bien ce que cet aveu a de ridicule.

Pourtant le réalisateur de *Deux sous de violette* est bien l'auteur de *la Sauvage*, du *Rendez-vous de Senlis*, de *Colombe*. Colombe d'ailleurs était fleuriste, elle aussi. On retrouve dans le film la même violence qu'on aime au théâtre, — la même absence de charité à l'égard de la pauvreté, sordide, et de la fortune, plus sordide encore, la même intransigeance à dénoncer les mensonges de la morale courante, le même regard prompt à démasquer les beaux sentiments, — et on admire, on admire vraiment qu'Anouilh soit resté aussi malin et aussi naïf, et que le succès ne l'ait pas corrompu ou endormi.

A côté des bourgeois de province, les casquettes à carreaux d'un bal musette où se trafiquent de vilaines choses sont charmantes. Avec une sortie de grand-messe, morceau cruel et affreux, voici un des meilleurs moments du film. Il rappelle, par son ton, et une gaucherie, volontaire et cocasse, de vieux films muets. Anouilh n'est pas très loin de René Clair. Ils sont parents. *Le Bal des voleurs* est de la même famille que *Quatorze juillet*. Ce sont ces films-là qu'Anouilh a vu dans sa jeunesse, c'est-à-dire à l'âge où on va le plus au cinéma. Et c'est un film de cette époque qu'il nous donne. Voilà ce qui d'ailleurs justifie le jeu trop gros des acteurs. Ils eussent été parfaits au temps du muet et des sous-titres. Ils détonent aujourd'hui. Michel Bouquet, Yves Robert, Dany Robin, au contraire, dessinent des personnages, nets et francs, des silhouettes comiques et émouvantes comme on a vu dans ces films du vieux répertoire, mais ils savent se garder des excès de la caricature. Ils apportent de la drôlerie et de la retenue dans leur jeu. Et si, ce film nous fait tant de plaisir, c'est parce que le studio où il a été tourné paraît avoir communiqué d'un côté avec le théâtre de l'Atelier et de l'autre avec les coulisses de la Rose Rouge.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

ADOLPHE BOSCHOT OU LE ROMANCIER MALGRÉ LUI

On sait que M. Adolphe Boschot a consacré une grande partie de sa vie, de sa science, de son enthousiasme musical, et de son talent d'écrivain à l'un des plus grands musiciens français qui se trouve être en même temps l'un des plus négligés, l'un des plus mal connus, Hector Berlioz.

Déjà, au début de ce siècle, M. Boschot avait publié les trois gros volumes de son *Histoire d'un romantique* (1), monument capital et considérable qui semblait bien mettre la question au point une bonne fois pour toutes. Mais par la suite, se rendit-il compte, sans doute, que par ses proportions, par sa somme de documentation l'ouvrage ne pouvait toucher qu'un certain public, non pas exclusivement de spécialistes et de professionnels, mais déjà un peu restreint à des lecteurs initiés, possédant une curiosité sortant de l'ordinaire, et doués d'un appétit littéraire et musical assez solide. Et dans ce cas, le culte de Berlioz, trop souvent déserté, ne pouvait bénéficier du nouvel apport de fidèles que les travaux de M. Boschot étaient susceptibles de lui fournir.

C'est pour répandre ce culte aussi largement qu'il doit l'être

(1) Éd. Plon.

qu'au lendemain de l'autre guerre l'auteur avait publié, en un volume, un extrait de ces trois tomes, s'y bornant d'ailleurs à la biographie de Berlioz, et n'entrant pas comme précédemment dans l'examen détaillé des œuvres musicales et littéraires, ni dans les considérations esthétiques. Ce dernier ouvrage semble bien en effet avoir touché son but et atteint le très vaste public visé par l'écrivain, puisque depuis cette date il a été réédité et épuisé sucessivement bon nombre de fois. C'est une nouvelle réédition, mais dans un texte définitif cette fois, qui nous est offerte aujourd'hui sous le titre *Berlioz, une vie romantique* (1), trois cent cinquante pages remarquables et qui se situent tout à fait à part dans ce genre difficile et souvent ingrat qu'est l'histoire musicale. Cet aspect un peu exceptionnel d'une telle étude, dont la valeur est exemplaire, provient d'une part de la façon dont M. Boschot a compris son travail, et d'autre part de son sujet lui-même.

Son travail, il l'a compris en savant, mais aussi en artiste, presque en romancier. Dans une postface, l'auteur nous y fait part de ses soucis de savant précisément. Il y réagit avec une juste vigueur contre un genre bâtard, celui des *vies romancées* qui fleurirent entre les deux guerres et dont, malgré le talent déployé par les auteurs, on ne soulignera jamais assez la bassesse et le danger. Tout le travail qui nous est présenté aujourd'hui est établi sur une somme de documents à peu près totale, qui ne laisse place à aucune fantaisie d'imagination ou d'invention. Rien n'y est avancé dont la vérité et l'authenticité n'aient été contrôlées sévèrement. Et la chose n'était pas toujours facile dans le cas particulier de Berlioz, car les documents les plus indiscutablement authentiques laissés par le compositeur lui-même, tels que ses *Mémoires*, sa *Correspondance*, ses recueils d'articles, sont souvent animés de la fantaisie la plus débridée, Berlioz voyant tout à travers le prisme de sa fièvre romantique, prenant souvent ses désirs pour des réalités, déformant la vérité avec inconscience sans doute, mais aussi avec un entrain sans pareil. Il s'agissait donc de ne jamais être complice de ces extravagances Jeune-France très sympathiques, mais fort dangereuses pour la vérité historique et psychologique.

Mais si M. Boschot s'est interdit cette fantaisie d'imagination et d'invention dans la façon de rapporter les faits, il a su en donner beaucoup à sa plume dans la façon de présenter et de conduire le récit. Je crois qu'à ce titre, le meilleur compliment, et le plus exact, que l'on puisse lui adresser, c'est de constater qu'il a trouvé le style et le ton de son sujet. Cela n'arrive pas tous les jours de la vie d'un biographe... Ici, style et ton sonnent d'une façon toute berliozienne, et c'est ce qui donne au récit ce mouvement, cette vie, ce naturel que l'on rencontre bien rarement, il faut le dire, dans des études musicographiques sérieuses. A la vérité, nous avons là un prodigieux roman d'aventures musicales.

Il faut observer d'ailleurs que le sujet s'y prêtait mieux que tout autre, et que ce n'est pas par hasard que le savant musico-

(1) Éd. Plon.

graphe est devenu romancier malgré lui. Coups de foudre de jeunesse, suicides ratés, amours tumultueuses et shakespeariennes, fours noirs, triomphes délirants, gloire, misère, exil, révolutions, rien n'a manqué à ce destin qui, jusqu'à l'heure dernière, sera marqué d'une originalité peu commune : les chevaux qui traînaient le corbillard prirent le mors aux dents et partirent au galop de charge laissant les personnalités du cortège avec de piteux morceaux de cordon du poêle à la main ; et quelques instants plus tard, sur la tombe, « le très médiocre Elwart » prononçait l'éloge funèbre du héros romantique, ce même Elwart pour lequel Berlioz avait eu ce joli mot : « Si tu dois faire un discours, j'aime mieux ne pas mourir ».

Ce genre de traits abonde d'ailleurs, qu'il soit dans le ton comique, burlesque, cocasse, ou bien qu'il soit inspiré par la mélancolie, le drame ou la tragédie. Et cela donne une vie intense au récit de M. Boschot.

Celui-ci, et c'est un des mérites caractéristiques de l'ouvrage, a largement dépassé son sujet, ou plutôt a été conduit à la traiter avec une ampleur singulière, puisque autour de son héros il a dressé les cent décors de ses aventures, et donné ainsi un tableau merveilleusement animé non seulement de la vie du Paris romantique, mais de l'Europe entière, Rome, Londres, Pètersbourg, les petites cours allemandes. C'est vraiment toute l'âme du continent et de l'époque qui revit dans ces pages pleines de couleur et de mouvements, ces pages qui nous laissent la physionomie définitive de notre seul compositeur romantique — mais il s'est bien agité pour dix !... —, et où tout lecteur, du plus spécialisé au moins averti, trouvera les pâtures les plus riches et les plus diverses.

CLAUDE ROSTAND.

DE HOGARTH A STRAWINSKY

La création mondiale à Venise, au cours du quatorzième festival de musique contemporaine, du dernier opéra de Strawinsky *The Rake's Progress* (« La carrière d'un roué ») constitue le principal événement musical de l'année : c'est aussi le plus discuté. Les uns n'y ont vu qu'un pastiche de l'opéra italien du XVIII^e^ siècle : ils ont parlé d'un retour pur et simple aux formes d'autrefois. Les autres, amateurs de la brièveté strawinskienne et de la dissonance à tout prix ont crié très fort leur déception. Quoi ! Le grand inventeur des sons, le maître des rythmes et de la percussion avait écrit une œuvre éminemment vocale, il avait osé chanter ! Par là, il se ravalait au rang de Rossini et de Verdi. Et comme Strawinsky n'a pas manqué de se rappeler ce que Cimarosa, Weber, Moussorgsky, Ravel, Alban Berg — et surtout Mozart — ont écrit pour le théâtre, les mieux disposés n'ont vu dans son œuvre qu'un comprimé génial de deux siècles de théâtre lyrique.

Strawinsky n'avait jamais composé de drame lyrique. *Mavra*

(1921-22) est un opéra-bouffe et *le Rossignol* (1908-1914) un conte chanté. Le fait qu'il ait transformé ce *Rossignol* d'abord en poème symphonique, puis en ballet prouve assez que sa forme première ne le satisfaisait pas. Avec *Mavra* il a donné le chef-d'œuvre de l'opéra bref. Peu de texte, presque pas de chant, l'action réduite à la crise. En revanche, des tournures elliptiques, des allusions narquoises au passé, des sortes de clignements d'yeux au public nécessaires pour créer l'illusion théâtrale sans que ni le musicien ni ceux qui l'écoutent tombent jamais dans le panneau. En somme, *Mavra* différait à peine de ses ballets. Et voici qu'avec le *Rake's Progress* il compose une œuvre qui dure trois heures, dont l'action se déroule sur plusieurs années et qui fait la partie belle aux voix ! L'avant-garde d'hier, attachée aux modes de 1925, regrette de n'avoir pas retrouvé *son* Strawinsky. C'est que, comme Picasso, il déçoit toujours l'attente, se renouvelle sans cesse et se moque de ceux qui l'enferment dans telle formule, telle esthétique. On le croyait fauve, le voilà néo-classique. On le rangeait parmi les impressionnistes russes, il donne le modèle de l'œuvre claire, équilibrée, raisonnable à la française. Comme tous les artistes-Protée, faute de pouvoir être embrassé, il se voit accuser de caméléonisme. On en dit autant de Gide et de Picasso. Mais, pour le saisir, il suffit de l'aimer. On lui reproche d'avoir voulu imiter Mozart et de n'avoir fait que du mauvais Verdi, j'estime en revanche qu'il a écrit une admirable partition originale signée Strawinsky.

Il n'est pas le premier à avoir subi la fascination des huit fameuses estampes de Hogarth, *la Carrière d'un roué*. Le *Sadler's Wells Ballet* a présenté en 1935 une œuvre avec musique de Gavin Gordon, qui portait le même titre. Mais il est le premier à en avoir tiré un opéra. Il s'est adjoint comme librettistes, le poète anglais Auden et Chester Kallmann. Là commencent les réserves, car ce livret m'a paru bien discutable.

D'une argumentation simpliste, mais pleine de force dramatique, les estampes de Hogarth racontent, à la manière d'un roman et avec une truculence qui caractérise les mœurs londoniennes vers vers 1735, comment le jeu et la débauche mènent les libertins à la prison pour dettes et à Bedlam, l'hôpital des fous. C'est de la morale en action, de l'imagerie d'Épinal — à cela près que Hogarth est un grand artiste. On y retrouve la société brutale et colorée qui hante les romans de Fielding, les pièces de Congreve et de Farquhar. En effet, à peine le jeune roué entre-t-il en possession de son héritage qu'il répudie celle qu'il a séduite et engrossée, court les mauvais lieux et se ruine. Il épouse une vieillarde riche et grotesque pour remédier à sa misère. Il n'en finit pas moins, épuisé par la luxure, à Bedlam où, seule, sa première maîtresse qui n'a pas cessé de l'aimer, vient le consoler. On voit que l'histoire est d'un ton aussi populaire et attendrissant que la moralité facile à dégager.

Auden et Kallmann ont voulu lui donner une profondeur et des dimensions métaphysiques. Le roué oscille entre Manfred et Don Juan, son valet entre Leporello et Méphisto. La maîtresse

fidèle se transforme en pure fiancée, Marguerite qui n'aurait pas cédé à son Faust, mais qui n'en serait pas moins avide de sauver l'âme du réprouvé. Enfin la vieille épousée prend l'apparence déconcertante de Baba la Turque, la femme à barbe : le satanique valet offre ce spécimen de hideux cocasse et de vice au roué afin de le précipiter dans l'abîme. L'histoire se déroule en trois actes, de trois tableaux chacun et un épilogue. Elle a perdu dans le livret sa truculence, sa force populaire et son pouvoir d'émotion directe pour devenir une allégorie poétique, une moralité légendaire à la manière de Laforgue.

Conscient de la crise que subit actuellement le théâtre lyrique, Strawinsky a voulu y remédier en composant une œuvre qui mît en valeur la voix. Tout naturellement, il a repris les formes qui favorisent l'exaltation de la voix, celles de l'opéra italien du XVIIIe siècle (Arias, duos, terzos, tutti, récitatif soutenu par des accords de clavecin ou piano au choix). Mais il a enchaîné ces différents moments avec une rapidité et une adresse qui le caractérisent. L'intérêt et l'animation faiblissent peut-être au cours du second acte, mais le dernier se relève, un lyrisme pathétique s'y déploie et l'on atteint le drame. Si, comme il le semble, Strawinsky a songé à rivaliser avec Mozart, il a réuni dans *la Carrière d'un roué* le vaudeville allemand du genre *Enlèvement au sérail* et le dramma giocoso comme *Don Juan*. L'étude de la partition montre que, si la *Carrière d'un roué* donne une impression classique, cet effet est obtenu par des moyens propres à Strawinsky et que ces moyens n'ont pas changé depuis le commencement de son œuvre. Cela s'entend dès la première audition rien qu'à la façon dont il se sert des instruments à vent et dont il tire le maximum d'effet d'un orchestre réduit : 2 flûtes, 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 cors, 2 bassons, 2 trompettes, 2 timbales, clavecin ou piano, cordes. Sans doute les formes de l'opéra d'autrefois sont-elles observées — encore ruse-t-il avec elles avec ingéniosité —, mais tout dépend de ce que ces formes contiennent. La dissonance n'est pas recherchée à tout prix, mais elle se produit quand elle veut et cela arrive souvent. Les parties vocales sont presque continuellement en syncope et sur une mesure binaire alors que l'orchestre suit une mesure ternaire. Le passage d'un ton à l'autre se fait avec hardiesse, les intervalles mélodiques sont souvent étranges, d'une extrême difficulté à chanter. Enfin l'harmonie se révèle d'une grande complexité. Il suffit de ces quelques indications pour juger que Strawinsky est resté fidèle à lui-même tout en prenant un masque mozartien. Peut-être lui a-t-il plu de se travestir pour railler à la fois les Anciens et les Modernes.

S'en étonner, c'est oublier qu'il a orchestré les *Sylphides* d'après Chopin en 1909, *Pulcinella* d'après Pergolèse en 1919, qu'il a instrumenté partiellement *la Belle au Bois dormant* de Tchaikowsky et qu'il a écrit dans le style classique *Apollon Musagète, le Baiser de la fée* et tout récemment *Orphée*.

Même si l'on estime que *The rake's progress* ne fera pas date dans l'histoire du théâtre comme *Boris* ou *Pelléas*, on ne saurait sans mauvaise foi rester insensible à l'élan lyrique qui soulève

cet opéra et qui se manifeste comme une nouveauté, comme un renouvellement d'inspiration dans l'œuvre du musicien, et d'autre part refuser de convenir que l'opéra ne soit merveilleusement écrit pour les voix, surtout pour la voix de soprano que Strawinsky a gâtée : à elle les airs les plus réussis, les moments de plus pur et plus émouvant lyrisme. Par exemple, l'aria et la cavatine du premier acte et la berceuse du dernier (gently, little boat, across the ocean float). Notons enfin que Strawinsky a composé son opéra sur un texte anglais afin de prouver que la prosodie de cette langue n'était pas impropre au théâtre lyrique. Le *Didon et Enée* de Purcell lui a montré le chemin.

Il est dommage que le Théâtre de la Fenice à Venise n'ait pas mis le même soin aux décors et costumes — navrants —, à la mise en scène — maladroite et statique — qu'à l'interprétation, très bonne dans l'ensemble, qu'il s'agisse des chœurs de la Scala de Milan ou des solistes. Une mention spéciale pour Élisabeth Schwarzkopf qui a une technique sans défaut et une voix d'une suavité et d'une transparence merveilleuses. Le théâtre lyrique est un art tributaire de plusieurs arts. Si la musique y domine, elle ne fait pas tout. Quand *the Rake's progress* aura été monté de façons différentes à Paris, à Anvers (en février prochain par Paul Collaer), à Londres, dans toutes les capitales, on pourra juger de ses qualités scéniques. Mais dès maintenant on peut tenir pour assuré que la partition est excellente et que Strawinsky s'est illustré dans le drame lyrique comme il l'a fait dans le ballet et dans la symphonie.

MARCEL SCHNEIDER.

LES BEAUX-ARTS

REYNOLD ARNOULD ET LA FRESQUE

C'est une loi de l'histoire de l'art que les techniques survivent toujours aux besoins qui les firent naître. Le cas de la fresque en est la preuve, ainsi que celui de la peinture à l'huile. L'une connut, dans l'Italie du XVe et du XVIe siècles, sinon son âge d'or, du moins sa floraison la plus célèbre, et Dieu sait pourtant que les recherches poursuivies alors par les peintres dans la péninsule étaient contraires à son génie ! Elle est le mur qui se colore et qui s'anime, mais en demeurant mur, et elles étaient, dans la Florence quattrocentiste, la passion de l'espace et des valeurs tactiles, la fringale de la perspective et de la forme modelée, avant de n'être plus, dans la Parme de Corrège et la Venise de Véronèse, que le goût du trompe l'œil et de l'illusionisme, la négation des murailles, des voûtes, des coupoles. Les ambitions et l'esthétique des Italiens de la Renaissance auraient dû les conduire à ne pratiquer que la peinture à l'huile, merveilleusement propre, elle, à satis-

faire tous leurs besoins ; il n'en fallut pas moins attendre Antonello de Messine pour l'adopter pour le tableau, et, Tintoret pour la décoration. Inversement, il n'est pas moins étrange que nos peintres d'aujourd'hui soient fidèles à une peinture à l'huile qui excelle à rendre les effets dont, justement, ils ne se soucient guère, et n'est pas très convenable, par contre, pour exprimer ce qu'ils veulent dire. Modelé, valeurs, passages, dégradés exigés par la perspective aérienne, tout ce qu'elle permet d'obtenir, ils ne cherchent plus à le rendre, et en sont amenés à peindre à l'huile comme s'ils ne s'en servaient pas. Alors, à quoi bon cette fidélité qui dégénère en tricherie? Et pourquoi ne pas chercher une nouvelle technique? C'est ce qu'ont senti, il y a déjà un demi-siècle, les Nabis quand ils préconisèrent la peinture à la colle, Matisse, qui a peint surtout à l'essence, et Picasso, au ripolin. C'est ce qu'à son tour éprouve Reynold Arnould, qui en est, lui, revenu à la fresque, comme on peut le voir à son exposition de la Galerie de France.

Deux douzaines de fresques sorties de son pinceau y montrent en effet non seulement son jeune talent, mais encore sa logique. La fermeté de son écriture, simplifiée, large, suggestive, s'associe parfaitement à la vigueur de sa couleur, que le support adopté et la technique choisie rendent plus sonore et comme minérale. On admirera en particulier certains rouges vermillons, aussi profonds que clairs, aussi éclatants que doux et lumineux. Sa forme résumée et d'autant plus puissante est établie avec autorité sans le secours du clair-obscur, du modelé ni de la perspective ; c'est dire qu'elle est vraiment murale, et celle-là même que suscite la technique de la fresque.

Et que l'on n'aille pas objecter qu'il y a illogisme à faire des fresques de poche, si je puis ainsi parler, des fresques juste grandes comme un tableau de chevalet. Car Reynold Arnould, qui a parfaitement conscience de cette contradiction, aurait la repartie facile et trouverait sans peine à répondre d'abord que les fresques qu'il expose sont des essais, des exercices, et qu'ensuite, ce n'est pas de sa faute, s'il n'en peut faire de plus grandes... Un mur, il faut qu'on vous en donne, et ce n'est jusqu'à présent qu'au Texas qu'on lui en a accordé un : nul n'est prophète en son pays.

Il est cependant une autre objection qu'on serait en droit de lui adresser — comme à ceux qui remettent actuellement en honneur (et avec quel talent, et avec quel succès !) tapisserie, vitrail et mosaïque ; et cette objection qui est plutôt une question que je me pose sans cesse à moi-même, cette interrogation, en un mot, la voici : si près que nous soyons esthétiquement du moyen âge et des hautes époques, n'est-il pas anormal que nous en revenions à leurs techniques — vitrail, mosaïque, tapisserie, fresque, lorsque nous disposons de matières nouvelles auxquelles nous devrions peut-être avoir recours? et qui sont sans doute celles-là mêmes qui conviendraient à la traduction de nos recherches et de notre esprit? Peut-être n'attendent-elles que le créateur qui en tirera leurs possibilités artistiques et qui ne laissera pas d'y trouver, en revanche, son langage — et notre langage. Mais je rêve, et ce n'est là qu'un problème prématuré, qu'il serait dan-

gereux de résoudre trop tôt et précipitamment. « Avec le temps et la paille mûrissent les nèfles » aimait à dire Poussin. Quelle voix entendre plus autorisée?

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

SPECTACLES DE DANSES

Je me souviens comme si c'était hier, de ce pré entouré de haies qui s'étendait hors d'un village d'Auvergne, et dans lequel on me menait toute enfant jouer quelquefois. Le vert intense de l'herbe enclose et ombragée, s'éclairait ce jour-là — et c'est à cela que je mesure aujourd'hui la déclinante saison — de la petite flamme espacée des colchiques. Le paysage et l'incident en ont gardé pour moi le sens mystique qui se dégage de certaines tapisseries. La stylisation d'une seule fleur peut s'étendre ainsi à un horizon plus vaste. Dans ce lieu mystérieux où je pus me croire seule, la personne qui me gardait s'étant assise de l'autre côté de la haie, une enfant parut qui pouvait avoir une dizaine d'années.

Elle menait une chèvre qu'elle attacha vers le fond du pré à un piquet. Puis elle revint, non pas vers moi (il se peut même qu'elle ne m'ait pas vue) mais vers le centre clair de ce long rectangle d'herbe sur lequel convergeaient des ombres, et là elle se mit à danser. C'est-à-dire qu'elle étendit d'abord ses bras minces qui parurent tâter les invisibles épaisseurs de l'air pour y trouver de favorables points d'appui, pendant que son corps, obéissant à cette prospection, oscillait doucement. Quand elle se fut ainsi assurée d'une occulte complicité, et du soutien de ce qui me paraissait être le vide, elle esquissa, se détachant à peine du sol, des mouvements d'une grâce extrême, en parfaite concordance avec les risées du vent dans l'herbe et le balancement des branches aux approches du soir.

Étendue, penchée, relevée, soulevée, grandie par le geste de cueillir quelque chose très haut au-dessus de sa tête, elle parcourut une aire de plus en plus étendue, écrivant avec la pointe de ses pieds nus qui couchaient à peine l'herbe, des figures se replaçant les unes dans les autres comme en fonction d'un dessin prémédité. Peu à peu, l'exaltation de ses mouvements leur imprima un rythme plus rapide, une cadence plus frappée. Ses poignets réunis, laissant à ses mains une liberté florale, se heurtaient l'un l'autre avec un martellement de tambourin, son souffle me devint perceptible, et quand elle se mit à tourner sur elle-même, sa pauvre jupe de droguet dessina autour du fuseau blanc de ses jambes accolées, l'arrondi d'une cloche tendue par la vitesse de la giration, et aussi belle à voir qu'un calice.

Cette danse dura longtemps, assez pour que le ciel changeât

de couleur, passant du bleu amoindri des fins de septembre au mauve dont la saison colorait les colchiques. Peu à peu, l'enfant s'apaisa, sa jupe s'allongea de nouveau sur ses hautes jambes nues, et peu à peu, désertée de son démon, elle redevint la petite fille à qui des paysans confiaient leur chèvre pour la mener au pré. Plus tard, je sus qu'elle se nommait Brigitte, mais rien de plus. Elle est restée cependant dans ma mémoire comme la révélation de la danse.

Ce que j'appris par la suite de cet art véritablement sacré, ne dépassa jamais en perfection, en inspiration, en jaillissement, en conformité avec les éléments mystiques de la nature et de la foi, le spectacle de cette danseuse enfant, dans un pré effleuré par l'automne ; de cette danseuse solitaire qui percevant le son refusé à d'autres oreilles, de la syrinx antique, lui obéissait.

Les ballets des Champs-Elysées.

Je ne dis pas que Brigitte revient s'asseoir invisiblement à mes côtés lorsque je suis conviée à un spectacle de danse. Je dirais plutôt qu'elle s'est parfois matérialisée à mes yeux et notamment lorsque j'ai vu pour la première fois Ethery Pagava et Leslie Caron, parce que justement, très jeunes encore, elles étaient soulevées par cette même force d'instinct que l'art corrige trop tôt. Je dirais plutôt que cette petite fille sans attaches avec le temps, m'obligea maintes fois à penser à l'influence littéraire trop considérable que Paul Valéry et Jean Cocteau ont exercée sur la danse et les ballets ; celui-là en les assimilant aux mathématiques supérieures, celui-ci à des faits divers dans le goût de ceux dont les « suppléments illustrés » répandaient jadis la spectaculaire horreur.

Les greniers dont la poutre maîtresse appelle la corde pour se pendre ; la mort somnambule arpentant les toits, tout cela devait marcher de pair avec le Destin en Costume de Mauvais Garçon fondu dans l'ombre des porches de la nuit ; avec la spectrale fantasmagorie de Gorbal ; avec la journée de l'ouvrier syndicaliste à la campagne ; en un mot devait aboutir à cet engagement de l'art, réduit à la propagande, qui donne un ton si lugubrement scolaire au moindre divertissement.

A cela on pourrait objecter que Gian-Carlo Menotti a beaucoup plus gravement engagé l'Art que Mme Elsa Triolet. Mais je répondrais non. Parce que dans de prodigieuses réussites comme « Le Médium », le « Téléphone », et « Le Consul », la vie quotidienne transposée sur les plans supérieurs de l'ironie et de la pitié, devient un élément de rêve et non pas une machine à prouver quelque chose. Et même si l'on dansait le « Médium », il s'intégrerait à ce spectacle de danse, l'émotive beauté qui placera toujours les « *Forains* » de Sauguet au delà des modes et du temps, presque tout le reste étant littérature.

Mais on voudra bien noter, que je considère, ce disant, la musique comme la base magique de la chorégraphie, en réponse à cette spectatrice que préoccupait comme délit majeur, dans un des

Ballets des Champs-Elysées donnés à l'Empire, certaines modifications de costumes et de décors.

Non que ceux-ci n'aient leur importance. On l'a vu précisément ce même soir, lors de la présentation de *Romanza Romana*, ballet de Pierre Petit et Guillaume Gillet, où décors, musique, chorégraphie et costumes, soutenus par un charmant argument, enchantèrent l'ouïe, le regard et l'esprit, sans qu'il fût possible de les dissocier. Le décor, à la fois véridique et stylisé, tel qu'on le voit, tel qu'on y songe, aériennement situé sur une des terrasses de Rome ; la chorégraphie spirituelle et légère, animée des envols de Danielle Darmance qui n'a pas plus de poids que le tulle ou la fumée ; la flexibilité de Nicole Maurice, et de la délicieuse marchande de ballons rouges Gayle Spear, tout cela reposait sur la délicate armature de la fantaisie.

Deux touristes, oncle et nièce se promènent à travers les entrelacs de la gaieté populaire. La nièce succombe au charme d'un beau « ragazzo », perd son oncle, et pour lui échapper définitivement se réfugie avec son bien-aimé sous la voussure d'une fontaine. Les voilà assimilés à la ville, donc invulnérables, de sorte que l'oncle, qui consultant son Bædeker passe devant eux, ne les voit même plus.

Intrusion du mythe antique dans la vie moderne, métamorphose naturelle et sans effort... Ce qui est beau devient éternel, et la vie passe, guide en main, sans pouvoir toucher à la jeunesse ni dégrader l'amour. Ainsi en est-il du pathétique symbole des *Forains*. Là, c'est la poésie qui chemine à travers les courants opaques de la réalité. Qui chemine, touchante, féerique, seule capable de rehausser et de sauver les âmes, mais sans cesse méconnue et condamnée à mourir de misère si cette misère n'était nourrie d'immortalité.

Simple illustration mythologique, on a bien fait de donner une priorité visuelle dans le spectacle, aux *Amours de Jupiter* qui ne s'élèvent pas au-dessus de cette illustration, mais auxquels Jean Hugo apporte cependant un sens très juste du costume et du décor. Point d'excès ni de prétention. Tout est dans la couleur, dans le noué antique d'une écharpe aux tons frais : des bleus, des ocres, des safrans et des roses. On n'exprime pas plus d'art avec moins d'emphase. On ne pouvait non plus plaire davantage. Europe (Sonia Arova) aurait dompté toute la Camargue ; Léda en remontrait au Cygne ; Danaé m'eût fait aimé l'or ; Ganymède justifiait l'appétit des Dieux. Quant à Jupiter (Igor Fosca) quelle ne serait sa situation si l'Olympe rescussitait.

Ballet des feuilles.

Les yeux encore habités de Léon Danielan, et de Violette Verdy, de Jacqueline Moreau et de Wladimir Skouratoff, je suis descendue dans le jardin pour assister à un ballet sans vedettes et sans étoiles, dansé dans un décor sans signature, réglé par cet artiste qui a nom de saison l'automne. J'ai regardé danser et tomber des feuilles si l'on peut appeler chute un si doux glissement, et dire qu'une feuille tombe quand elle erre si longuement avant de toucher au sol où,

tout aussitôt, le vent la cueille et l'emporte pour d'autres danses et d'autres tourbillons.

Le plus triste des étés s'achève dans ce ballet. Les cimes seules se dépouillent, et la pointe extrême des branches. Les doigts du marronnier portent des ongles d'or. La vigne vierge couleur de cerise et d'aurore, le rouge translucide des feuilles de pivoine, tout cela échappe encore à l'excès de faste qui donne à l'entrée en scène de novembre un éclat fabuleux.

Le moment merveilleux qui sépare le printemps de l'été avant l'épaississement des verdures, trouve sa contrepartie dans cet autre moment qui éclaircit les cimes et les rameaux avant qu'ils se dépouillent complètement. Il ne faut pas que les feuilles tombent toutes ensemble, c'est trop. Mais quand elles tombent une à une, que le regard peut suivre celle-ci, puis celle-là ; distinguer à loisir la coquille d'or des feuilles du tilleul des petites langues pourprées du pêcher, c'est alors que se mesure le précieux de l'automne.

De branche en branche, sans hâte, s'achemine un deuil vermeil. et chacun peut, dans les pages d'un livre, glisser un signet princier, Chaque feuille qui tombe, se double en beauté des méandres qu'elle trace à travers la complaisance de l'air. La chute des feuilles en ce moment n'est pas encore verticale, mais déviée horizontalement, portée ici et là comme ces groupes du *Lac aux Cygnes*, reformés puis dénoués en vapeurs ; comme ces danseuses qui déplacent leurs grâces légères pour mieux encadrer l'étoile anonyme d'une fête sans lendemain.

Ces voyages par les airs, quelle chorégraphie. Je pense que l'enfant qui dansait pour elle seule dans un pré cerné de haies, les avait observés, que son art venait de son identité avec la nature et les rites des saisons, et que sa danse rejoignait ainsi la danse panique. Brigitte n'était pas mieux vêtue que la loqueteuse petite acrobate des *Forains*, celle qui retourne chercher la cage aux colombes. Je ne les sépare guère dans mon cœur.

GERMAINE BEAUMONT.

*

La publication des fragments de *Jean Santeuil*, le roman inédit de Marcel Proust, commencera dans le numéro de décembre de « La Table Ronde ».

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1951. 63204.

POUR LES ÉTRENNES

offrez

à vos amis

un abonnement
d'un AN à

LA TABLE RONDE

NOËL arrive une fois l'an
LA TABLE RONDE
arrive douze fois par an et
vous rappellera douze fois
au souvenir de vos amis

CONDITIONS D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union française. . . .	930 fr.	1 800 fr.
Étranger-Union postale	1 080 fr.	2 100 fr.

On peut s'abonner, soit chez les Libraires, soit à la Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris (6e) ; le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, par chèque bancaire au nom de la Librairie Plon ou par chèque postal Paris 43-79.

Tous ceux de nos lecteurs qui renouvelleront ou souscriront un abonnement de Noël avant le 31 Décembre 1951 bénéficieront exceptionnellement du tarif suivant :

	SIX MOIS	UN AN
France et Union française.	850 fr.	1 650 fr.
Étranger-Union postale	990 fr.	1 920 fr

Voir au dos les Bulletins de souscription

Nous acceptons

Les Bons de Livres U. N. E. S. C. O.

en règlement du montant des abonnements

★

Ces bons peuvent être acquis dans les pays participant officiellement à l'application de ce système. Ils sont émis en dollars, mais sont payables en monnaie nationale au taux officiel du dollar à la date du paiement.

★

Tarifs abonnements en " Bons de Livres UNESCO "
6 mois : 2,60 dollars — 1 an : 5 dollars.

★

Pays participants	Organismes distributeurs
ALLEMAGNE Bundesrepublik :	Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55. Bad Godesberg.
BIRMANIE :	The Secretary, Provisional National Commission, Secretariat Buildings, Rangoon.
HONGRIE :	Ibusz, Kônyvosztàly, Akadémia utça 10, Budapest V.
INDE :	Ministry of Education, New Delhi 3.
INDONÉSIE :	Ministry of Education and Culture, Djalan Tjilatjap 4, Djakarta.
ISRAËL :	Dr. G.-J. Ehrlich, Import Licensing Office, Ministry of Education and Culture, Hakirya.
ITALIE :	Commissione Nazionale dell' Unesco, Villa Massimo, Via di Villa Massimo, Rome.
PAKISTAN	The Minister of Education and Industries (Education Division) Government of Pakistan, Karachi.
PERSE :	Commission nationale persane de l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran.
TCHÉCOSLOVAQUIE :	Orbis Co, 37 Narodni, Prague I.
TERRITOIRES ET COLONIES sous tutelle britannique :	Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W. C. I.
THAILANDE :	The Thailand National Commission for Unesco, Ministry of Education, Bangkok.
UNION SUD AFRICAINE :	The Secretary, Department of Education Arts and Science, New Standard Bank Buildings, Prétoria.

★

Les postes de coopération scientifique de l'Unesco vendent également des bons de livres pour les pays suivants :

Afghanistan, Arabie Saoudite, Birmanie, Ceylan, Chine, Corée, Inde, Indochine, Indonésie, Irak, Israël, Japon, Jordanie Hachémite, Pakistan, Perse, Philippines, Syrie, Thaïlande.

ASIE MÉRIDIONALE :	Dr. A. Wolsky, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco. Université de Delhi, Delhi, Inde.
ASIE ORIENTALE :	M. Jan Smid, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco, Batiment des Nations Unies, 106 Whangpoo Road, Changhaï, Chine.
MOYEN ORIENT	M. W.-E. Purnell, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco 8 Sh. el Salamlik, Garden City, Le Caire, Egypte.
	Professeur R. Berker, Istanbul Teknik Universitesi, Gümüssuyu, Istanbul, Turquie.

LA RENTRÉE ROMANESQUE 1951

CLAUDE BONCOMPAIN

CHACUN TUE CE QU'IL AIME

Un volume in-16.... 375 fr. La pitié peut-elle être un piège secret ?

HENRY CASTILLOU

LE FEU DE L'ETNA

Un volume in-16.... 480 fr. Violence et passion à leur plus haute intensité.

FERNY-BESSON

LA PAUPIÈRE DU JOUR

Un volume in-16.... 525 fr. Ce que nous devons aimer n'existerait-il pas ?

ROGER IKOR

LES GRANDS MOYENS

Un volume in-8°.... 570 fr. Surface de la terre — zone de mort.

RAYMOND LAS VERGNAS

LE MILLIÈME JOUR

Un volume in-16.... 510 fr. Sélectionné au Prix des Lecteurs.

MICHEL MOHRT

LES NOMADES

Un volume in-8°.... 480 fr. D'une rive de l'Atlantique à l'autre.

CLAUDE SEIGNE

LES LOIS OBSCURES

Un volume in-8°.... 600 fr. Le drame de la femme libre.

aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

L'œuvre essentielle de

SIMONE WEIL

CAHIERS

— I —

Le haut intérêt suscité par la publication fragmentaire des pensées et des notes de Simone Weil en 1948, dans *la Pesanteur et la grâce,* nous conduisent à publier le texte intégral des cahiers tenus en 1941 et au début de 1942, cahiers d'où avaient été tirés les aphorismes de *la Pesanteur et la grâce*.

Le premier tome de ces cahiers nous indroduit à l'intérieur même d'une méditation en incessant travail. L'ordre même des notes de Simone Weil a été gardé, ainsi que l'on a fait pour les *Pensées* de Pascal. On a reproduit également, en les traduisant à la fin du volume, les nombreuses citations du grec et du latin qui les émaillent.

Dans la collection " *L'ÉPI* " Nouvelle série

In-16. . . . . 375 fr.

RAPPEL :

LA PESANTEUR ET LA GRÂCE

Introduction de Gustave THIBON

Prix des Ambassadeurs 1950

In-16. . . . . 270 fr.

PLON

EUGÈNE CAVAIGNAC

L'ÉCONOMIE GRECQUE

Quand nous lisons des livres sur l'Antiquité, et que nous y trouvons des chiffres relatifs aux grands événements publics, indemnités de guerre, tributs, dépenses pour l'embellissement des villes, etc., souvent nous aimerions savoir ce que ces chiffres pouvaient représenter au point de vue de l'économie générale, de la vie privée, des besoins quotidiens.

C'est à ce genre de questions que répond M. Cavaignac dans son ouvrage qui a pour thème principal le pouvoir d'achat de l'argent monnayé, et s'efforce d'en suivre les variations au cours des six siècles qui précèdent l'être chrétienne.

L'étude de M. Cavaignac commence avec l'apparition de la monnaie. L'auteur expose les répercussions de l'invention nouvelle par trois facteurs essentiels de la richesse :

Le travail.
L'épargne.
Le crédit.

Il est amené ainsi à indiquer quelle place ces divers éléments tenaient dans l'économie antique, et quelles sont les analogies et les différences avec l'économie moderne.

In-16. . . . . . 390 fr.

PLON

NOUVEAUTÉS

MARCEL ARLAND

LA PROSE FRANÇAISE

Anthologie, histoire et critique d'un art.

Une œuvre capitale.

1 vol. format 14 × 22,5 : 1200 fr.

I. VELIKOVSKY

MONDES EN COLLISION

Ce livre véritablement révolutionnaire sur l'histoire de notre globe a bouleversé un public mondial.

1 vol. In-16 carré 825 fr.

VICKI BAUM

LE VOL DU DESTIN

roman

330 fr.

ÉMILE DE HARVEN

QUAND VENAIT BLANCHE

roman

390 fr.

PEARL BUCK

D'ICI ET D'AILLEURS

420 fr.

STOCK

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

JEAN ANOUILH

PIÈCES BRILLANTES

L'INVITATION AU CHATEAU

COLOMBE

LA RÉPÉTITION
OU L'AMOUR PUNI

L'ÉCOLE DES PÈRES

Un volume in-16 .... 750 fr.

★

Réimpression :

NOUVELLES PIÈCES NOIRES

Un volume in-16 .... 480 fr.

Diffusion PLON 8, rue Garancière

LTR

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,
MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER,
Jacques DUHAMEL, Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.
Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

★

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois. 930 fr.	Un an . . 1 800 fr.	*Étranger. Union postale*	Six mois. 1 080 fr. / Un an . . 2 100 fr.

★

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195: un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 23,10; un an, cordobas : 45,00.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55; un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir au dos du bulletin d'abonnement.

GRASSET

Nouveautés :

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

Lettre à la Chrétienté mourante

“ Les Cahiers Verts ”.

VICTOR SERGE

Les derniers temps

roman

STEFAN ZWEIG

Souvenirs et rencontres

Le dernier inédit de Zweig.

HENRI D'AMFREVILLE

La terre est chaude

roman

Préface de HENRI PERRUCHOT

ANNE DE BERCY et ARMAND ZIWÈS

A Montmartre... le soir

Cabarets et chansonniers d'hier

LANZA DEL VASTO

Judas

Nouvelle édition, avec une lettre de J. MARITAIN et une réponse de l'auteur en guise de préface.

R.F. PÉRIODIQUES

ENFIN! UN ROMAN

ROGER VAILLAND

UN JEUNE HOMME SEUL

QUI SOULÈVE DE VIVES POLÉMIQUES

"Un des tout premiers de sa génération. Il est celui dont on peut le plus sûrement jurer qu'il égale les aînés immédiats" **(Opéra)**

"Une allègre férocité" **RENÉ LALOU (Nouvelles Littéraires)**

Le roman, étagé en tableaux généralement bien venus, en dialogues excellents, progresse comme une démonstration." **MAURICE NADEAU (Combat)**

"Mais quel bon roman c'est quand même" **ROBERT COIPLET (Le Monde)**

" Un jeune homme seul " se lit d'un trait, et vite Le livre refermé il donne un extraordinaire sentiment de durée, de richesse, d'épaisseur. C'est un livre bref (250 pages). C'est pourtant un extraordinaire roman-fleuve. Ce n'est pas un livre bavard Il est pourtant inépuisable". **CLAUDE ROY (Libération)**

"Désormais, Roger Vailland a cessé d'appartenir à la littérature tout court" **JANE ALBERT-HESSE (Franc-Tireur)**

"Avec "Un jeune homme seul", l'écrivain reprend le dessus, semble manifester que l'écriture lui importe davantage que l'intention de prouver" **ROGER STEPHANE (L'Observateur)**

"Ce drame pour marionnettes. Une sorte d'image d'Epinal en couleurs d'affiches" **ANDRÉ ROUSSEAUX (Figaro Littéraire)**

"Entre tous les romans de Vailland, le mieux écrit, celui où l'intrigue est nouée avec le plus de virtuosité, celui enfin où les personnages vivent avec le plus d'évidence" **ANDRÉ WURMSER (Lettres Françaises)**

"Le talent de Roger Vailland tient dans une vision aigue et personnelle du caractère des individus, dans un art très net du récit, du dialogue qui rend la lecture de ses romans fort attachante et dissipe à l'instant le soupçon même de l'ennui" **KLEBER HAEDENS (France-Dimanche)**

"Quel plaisir aigu m'ont donné ces deux cent cinquante pages dont tel autre aurait tiré trois tomes" **MICHEL VIVIER (Aspects de la France)**

Du même auteur :

DROLE DE JEU, roman (60^e^ mille)
HELOISE ET ABELARD, drame
BON PIED, BON ŒIL, roman
BOROBOUDOUR, Voyage à Bali, Java et autres îles

R.B.

CORRÊA

VIENNENT DE PARAITRE

COLLECTION
LES GRANDES PROFESSIONS FRANÇAISES

CHARLES BRAIBANT
LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN
La vie littéraire révélée par les meilleurs écrivains

COLLECTION
DANS L'HISTOIRE

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt
CHAPELLES ET SOCIÉTÉS SECRÈTES
La religion, la philosophie la politique, l'amour, la littérature, l'art, l'avant-garde

EDGAR MORIN
L'HOMME ET LA MORT
Croyances primitives, crise contemporaine et "avenir" de la mort

COLLECTION
LES GRANDES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES
Professeur P. CHEVALLIER et Docteur J. MOULINIER
LA TRANSFUSION SANGUINE
Les mystères des sangs

VIENNENT DE PARAITRE

GILHUETTE
RENCONTRES AVEC DIEU
"Quelques contacts de mes semblables avec l'absolu"

JOHN CROMPTON
L'ARAIGNÉE
.. et ses mœurs extraordinaires révélées par l'émule anglais de J.-H. Fabre

H. OBERJOHANN
MON GORILLE ET MON CHIMPANZÉ
Un grand chasseur et ses encombrantes captures

CORRÊA

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS-14e

NOUVEAUTÉ

LA VARENDE

DON BOSCO

Le XIXe Saint Jean

Ce chef-d'œuvre de la biographie inaugure la nouvelle collection " *Chevaliers de Dieu* ", qui veut montrer chez les Saints l'alliance difficile de l'humain et du divin. Il en exprime parfaitement l'esprit. La Varende, tenté par l'âme effervescente de Don Bosco, a saisi dans sa prodigieuse mobilité, ce saint presque notre contemporain, « à la fois prêtre et brasseur d'affaires, avide et renoncé, blagueur et mystique, riant mais hanté ». Il fallait, pour écrire ce livre, posséder les hautes couleurs et la vitalité de La Varende.

Un volume . . . . 450 fr.

SAINTS EN LEUR TEMPS

Nouveauté :

LUCIEN FABRE

SAINT AUGUSTIN

"Du Diable à Dieu"

Rappel :

*

HENRI QUEFFELEC

SAINT ANTOINE DU DÉSERT

"Un homme solide et fortement terrestre luttant joyeusement contre les esprits diaboliques"

HACHETTE

LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

MAURICE SANDOZ

LA LIMITE

Illustrations de

SALVADOR DALI

Un volume in-8° (17×25). . . . . 1500 fr.
Tirage limité à 1200 exemplaires sur vélin crèvecœur du Marais

Diffusion **PLON** 8, rue Garancière